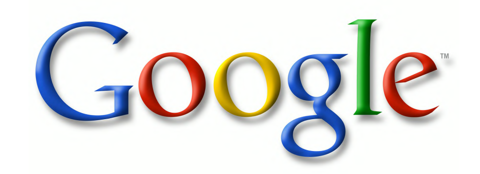





LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LE DAHOMÉ

SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE MISSION



Passage du missionnaire sur la lagune entre Lagos et Badagri.

LE DAHOMÉ

SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE MISSION

PAR

M. ~~L'ABBÉ~~ LAFFITTE

ANCIEN MISSIONNAIRE DU DAHOMÉ, PRÊTRE DU DIOCÈSE D'AIRE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXIII

DT 54

L3

A

MONSEIGNEUR ÉPIVENT

ÉVÊQUE D'AIRE ET DE DAX

MONSEIGNEUR,

Après trois ans d'un repos nécessité par un long séjour aux pays des nègres, je vous soumis le dessein que j'avais formé de rédiger et de publier mes souvenirs de voyage et de mission; mon seul but était d'intéresser les âmes pieuses à une mission encore presque inconnue en France.

Fort de vos encouragements, je me mis à l'œuvre. Mon travail est enfin achevé. Je viens, Monseigneur, le déposer en vos mains, en vous priant de joindre votre approbation à celle que lui a déjà accordée la commission ecclésiastique pour l'examen des livres au diocèse de Tours.

Veuillez agréer l'hommage de la profonde vénération avec laquelle je suis,

Monseigneur,

De Votre Grandeur

le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. LAFFITTE

Aire, le 19 novembre 1872.

Mon cher curé,

Je n'ai pas oublié les encouragements que j'avais donnés à votre projet de rédiger et de publier les souvenirs de votre apostolat dans le Dahomé.

Vous m'annoncez que votre travail est achevé, et que la commission pour l'examen des livres, au diocèse de Tours, en approuve l'impression.

Je joins volontiers à cette approbation, mon cher curé, celle que m'inspirent votre foi, votre piété, votre zèle de missionnaire, et la conviction que vous n'avez écrit que dans le but d'intéresser les âmes pieuses à une mission que votre santé seule a pu vous faire abandonner.

Je souhaite à votre ouvrage tout le succès qu'il mérite sous le rapport des faits religieux qu'il raconte, et de la manière intéressante dont ils sont racontés.

Je vous bénis, mon cher curé, avec toute l'affection que je vous ai vouée.

† LOUIS-MARIE

ÉV. D'AIRE

AVERTISSEMENT

Le Dahomé, royaume nègre de la côte occidentale d'Afrique, n'a pas eu encore d'historien. Son nom a retenti quelquefois en Europe comme synonyme de servitude et d'abrutissement; mais ceux-là mêmes qui le prononçaient étaient loin de soupçonner tout ce qu'il couvrait d'ignominie et de dégradation. Les rares voyageurs qui l'ont visité n'ont pu en donner qu'un aperçu très-imparfait, ils y ont séjourné trop peu de temps; aussi leurs récits tiennent-ils plus de la fantaisie et de la légende que de l'histoire. L'œuvre que j'entreprends est donc une œuvre nouvelle, et pour l'entreprendre, à défaut d'autre mérite, j'ai celui d'avoir séjourné longtemps dans ce pays. Pendant

près de trois ans j'ai observé avec soin les mœurs et les usages du peuple dahoméen, et c'est le fruit de mes observations de chaque jour que je livre aujourd'hui à la publicité.

Je dois à l'obligeance de M. l'abbé Borghéro, supérieur de la mission du Dahomé, la carte de géographie et la lettre explicative de cette carte que je donne en tête de mon ouvrage.

Bordères, le 12 novembre 1872.

LETTRE

AU SUJET

D'UNE CARTE DE LA COTE DES ESCLAVES

ADRESSÉE A M. D'AVEZAC (1)

PAR M. L'ABBÉ BORGHÉRO

MISSIONNAIRE

Lyon, 14 avril 1866.

Monsieur,

Vous me demandez des éclaircissements sur la différence que l'on remarque entre les routes des cartes anglaises et celles de mon croquis. Je tâcherai de répondre de mon mieux, pour fixer un peu l'appréciation qu'on doit porter sur ces diverses cartes.

Je dis d'abord, d'après ce que j'ai pu voir par moi-même, qu'en général toutes les cartes de ce pays,

(1) Extrait du *Bulletin de la Société de géographie* (juillet 1866).

anglaises ou autres, en marquant des sentiers, comme on en voit sur la mienne, ne font qu'indiquer une direction générale, et veulent signifier que l'on peut aller d'un endroit à l'autre par des chemins connus et fréquentés. Mais toutes ces campagnes sont couvertes d'un réseau indéfini de sentiers, et deux voyageurs peuvent bien indiquer des directions différentes s'ils ont parcouru d'autres sentiers qui cependant conduisent aux mêmes points. Souvent aussi il arrive que certaines directions sont suivies dans une saison qui sont impraticables en d'autres, d'où une seconde cause de divergence. Donc, pour démêler quelque chose dans cette complication, je suivrai l'ordre de vos questions, indiquant les raisons que j'ai eues pour tracer les sentiers. Je commence par celui qui mène de Whydah à la ville d'Agbômé; on voit qu'il diffère de beaucoup de celui que donnent les cartes ordinaires. Voici les raisons de cette différence. En 1860, eurent lieu à la capitale du Dahomé les grandes fêtes auxquelles plusieurs Européens ont assisté. M. Lartigue, alors chef de la factorerie française de Whidah, était du nombre, et releva dans le trajet tous les angles de route avec soin. Il avait été, avant ce temps-là, officier de marine, il avait navigué longtemps, et d'après mes notions particulières j'ai toute raison d'admettre ses observations. Or, en construisant ma carte, j'ai suivi très-minutieusement ses indications, qui m'ont conduit à peu près à ce que j'ai indiqué.

A la fin de 1863, et une seconde fois en 1864, le capitaine Burton fit le voyage d'Agbômé. Il releva, lui aussi, la route qu'il traça sur un croquis qu'il m'a communiqué à Whidah au mois de février 1864, lors de son retour. Comme je lui avais aussi fait remarquer la grande différence de son croquis, il m'assura que réellement il avait observé avec soin, et qu'il ne fallait pas s'étonner de cette divergence, du moment qu'une incertitude bien plus grande régnait sous le rapport de la latitude, qui pourtant est si facile à observer. En effet, la différence en latitude des divers voyageurs va jusqu'à 2 degrés. Burton lui-même ne donne que 7 degrés de latitude nord. Mais, quoique je croie la latitude de 7° 30' un peu trop forte, je crois aussi, en jugeant d'après mes propres estimations, que celle de 7 degrés est un peu trop faible. La route que j'ai tracée est donc une moyenne entre l'estime très-détaillée de M. Lartigue et le croquis qui m'a été communiqué par le capitaine Burton. Voilà quant à la route qui passe par Ecpoué. Mais on voit une autre route supplémentaire, à partir de Henvi, vers l'ouest, par Toffo. J'ai tracé cette route d'après mes propres observations; car c'est celle que j'ai suivie en 1861 allant à Agbômé. J'avoue que le trait entre Houansouco et Canna est trop long, et je crois aussi qu'il faudrait baisser un peu la latitude d'Agbômé; mais il faudrait pour cela avoir quelque observation digne de confiance. Je dirai en passant que l'on suit la route par Toffo dans les saisons pluvieuses;

car alors la route par Ecpoué est impraticable. La route entre Porto-Novo et Allada existe certainement. C'est par cette route que se font les communications relatives à l'esclavage, dont le roi du Dahomé a le monopole. On sait que les familles royales des deux pays sont issues de la même souche, et il a toujours existé entre elles des rapports intimes; mais le Dahomé tient à se soustraire à l'œil des blancs : c'est pour ces raisons que la route n'est ouverte qu'au roi. Les mêmes raisons font interdire la navigation de ces eaux qui viennent déboucher dans la lagune de Nokhoué.

Quant aux routes que l'on voit rayonner autour de Porto-Novo, elles ont été parcourues par moi-même, du moins trois d'entre elles : celle qui conduit à Adjiasi, deux fois en octobre 1863, celle d'Adjiara en septembre 1864, et, environ vers le même temps, une partie de celle de Tioupa. Au reste, pour ce qui regarde cette espèce d'île formée par le contournement d'un canal marécageux autour de Porto-Novo, j'ai eu sous les yeux une carte beaucoup plus étendue, dressée avec soin par les officiers de la marine impériale en 1863, à l'occasion du protectorat de Porto-Novo. Je crois que M. le baron Brossard de Corbigny, alors commandant de l'*Étoile*, aviso de guerre, en a envoyé un exemplaire très-détaillé au ministère de la marine. Cette même carte, et d'autres qui m'ont été communiquées par les officiers de marine à Porto-Novo, m'ont guidé pour l'espace compris entre Porto-Novo et le fleuve

Ogoun; seulement il faut faire ici une remarque essentielle. Les routes tracées, tant sur ma carte que sur toute autre de cette contrée, indiquent les routes non pas topographiquement, mais elles veulent seulement indiquer qu'entre les points réunis par le trait il existe des communications. A quoi j'ajoute que je me suis assuré personnellement à Porto-Novo, et d'une manière certaine, qu'en suivant la route par Pocra et Paco on arrive à Abekoutta dans l'espace de six à huit jours. La route de Badagri à Abekoutta n'existe pas moins : j'ai connu plusieurs personnes qui l'ont parcourue : j'ai même souvenir de quelques voyageurs européens qui ont fait ce trajet, quoique en ce moment je ne sache en indiquer les noms. Quant à la route qui, partant de Badagri, monte par Okiadan, Ilaro, Ega, Afoura, etc., elle est tracée telle quelle sur les cartes qui m'ont été communiquées à Porto-Novo par les officiers de marine, et la série régulière des pays qu'elle réunit fait croire qu'elle a été parcourue par quelques voyageurs européens dont j'ignore aussi les noms.

La route de Lagos à Abekoutta qui, partant des parages de l'île Ido au nord-ouest de Lagos, passe par Oyo, Otta et Agbomaia, est connue de tout le monde et fréquentée surtout dans la saison sèche. Une autre route semblable longe le fleuve Ogoun, en partant de Corodou, et, se tenant toujours sur la gauche du fleuve, arrive à Abekoutta; mais cette route est moins connue, peu fréquentée par les Euro-

péens, et je me suis abstenu de la tracer. On peut en outre voir, dans l'ouvrage du capitaine Burton sur Abekoutta, un grand nombre de détails sur ces mêmes régions. Ces détails sont puisés à des sources assez bonnes, et sinon tous, la plupart méritent confiance, du moins ceux qui se rapportent aux voies de communication par terre. Il n'en est pas toujours de même pour les communications par les canaux navigables, ni en général pour ce qui se rapporte à l'hydrographie, si compliquée dans ces pays d'alluvion, et si peu connue. La route qui part d'Abekoutta, se dirigeant vers le nord-est par Ibadan, et de là vers le nord par Idjaye et ensuite par Isseïn, est également tracée sur les cartes que j'ai eues à Porto-Novo et dont j'ai fait mention plus haut. De cette même route, je n'ai parcouru que la partie comprise entre Abekoutta et Otadi, et j'ai consigné sur la carte les quelques détails que j'ai observés. Je n'ai pas pu écrire, au moment, le nom du village qui est à moitié chemin, et je l'ai oublié. Dans cette circonstance, je me suis assuré qu'en suivant la même direction, ou à peu près, le chemin arrive à Ibadan. Un missionnaire baptiste américain, qui avait déjà habité Idjaye (celle qui fut détruite en 1862) pendant environ dix ans, m'a donné en cette occasion un bon nombre de renseignements, d'où il résulte que toute cette contrée jusqu'au Niger est très-habitée, couverte d'un grand réseau de sentiers, assez fertile, de composition primitive, parsemée de grands blocs de

granit, comme les environs d'Abekoutta, accidentée d'ondulations plus ou moins élevées, mais toujours en collines basses et sans rien qui puisse ressembler à une chaîne de montagnes bien accusée. Le fleuve Ogoun, venant de très-loin, de si loin qu'on ne sait pas en assigner les sources, est à sec depuis décembre jusqu'à avril. Ce missionnaire avait toutes les apparences d'un homme intelligent en ces matières; ses informations s'accordaient avec d'autres, et j'ai cru pouvoir en utiliser une partie dans la note qui fut insérée l'an dernier au *Bulletin de la Société de géographie* (1).

Ma carte porte encore quatre routes qui ne seront pas probablement sur les cartes connues, et je vais vous indiquer les documents d'où je les ai tirées. Ces routes sont : 1° celle qui va de la lagune de Palma à Eignossa, traversant cette île qui n'a pas encore reçu de nom, entre Epé et Palma et les lagunes de Jabou et de Lagos; 2° celles qui mettent en communication Odé, capitale du Jabou, avec Abekoutta, Epé, Eoumé. Quant au passage de Palma à Eignossa, à travers cette forêt épaisse qui couvre l'île, je l'ai parcouru moi-même le 20 avril 1864; j'ai tenu compte sur la carte de quelques détails sans importance. Étant à Epé, j'ai trouvé plusieurs des soldats qui venaient de l'expédition d'Abekoutta contre le roi de Dahomé, qui fut mis en déroute. Ces soldats m'ont assuré que

(1) Tome X, 1865, p. 171.

pour se rendre d'Epé à Abekoutta, ils avaient passé par Odé, et que cette marche avait duré cinq jours. A Epé même, j'ai vu le chemin qui mène à Odé, et, malgré tous mes efforts, il ne me fut pas possible d'obtenir la permission d'aller plus loin. Quant au chemin qui conduit d'Eouné (sur la lagune à l'ouest d'Epé) à Odé, il est connu de tout le monde à Lagos, où j'ai vu un bon nombre de personnes qui l'ont parcouru. Toutes les informations que j'ai pu en avoir concordent à lui assigner la direction indiquée. Ces mêmes informations me font placer Odé à l'endroit où je l'ai mis, et j'insiste sur ce point; car des cartes récentes, si j'ai bon souvenir, le placent environ 1 ou 2 degrés plus à l'est. J'avoue que la jonction du chemin d'Epé avec celui d'Eouné est un peu arbitraire, mais elle n'a rien d'invraisemblable; au surplus, on peut ne pas en tenir compte. Cela dit quant aux chemins, je reprends à présent mon travail sur plusieurs autres particularités qui différencient ma carte des cartes connues, et je vous donnerai la raison de ces différences. C'est surtout la partie hydrographique qui se fait remarquer dans ces cartes : elle est encore la moins connue. Mais, avant d'aborder ce sujet, vous me permettrez, Monsieur, de prendre les choses d'un peu plus loin.

Un simple coup d'œil sur la mappemonde nous fait voir de combien l'hémisphère austral est plus couvert par la mer que le boréal. De là une des principales causes de la grande différence de température à égale

latitude, ce qui est à son tour cause d'une certaine prépondérance atmosphérique du même hémisphère austral sur le boréal. En effet, l'ensemble des courants atmosphériques tend à prévaloir du sud au nord. Bornons cette considération aux continents d'Afrique et d'Amérique, où elle est le plus vraie, et nous trouvons qu'en effet cette zone qu'on appelle zone des calmes intermédiaires des deux courants réguliers, les alizés nord et les alizés sud, se trouve habituellement à 3 ou 4 degrés dans le nord, d'après les renseignements relatifs à l'Atlantique; mais je peux ajouter que, pour ce qui est du golfe de Guinée, elle est souvent vers 7 et 8 degrés de latitude nord, spécialement aux mois de juin et de juillet, quand l'hémisphère sud est le plus rafraîchi. On sait que cette zone est loin de courir parallèle à l'équateur; elle subit naturellement les effets de tous les courants serpentant plus ou moins dans une direction générale. Réduisant ensuite nos observations à l'espace compris entre le cap Saint-Paul et le méridien de Fernandopo, 1° 20' longitude ouest et 6° 10' latitude est environ, nous trouvons que les vents du sud, un peu avant d'arriver à la côte, subissent une inflexion assez sensible vers l'est, de sorte que dans tout le golfe de Benin ils soufflent presque constamment de sud-sud-ouest, ou à peu près. Ces vents ne sont contrariés que par les effets, peu importants pour le moment, des brises de terre qui ont lieu tous les jours régulièrement, mais qui ne sont ni

fortes ni bien avancées au large, et ne font rien au raisonnement que nous développons. Il existe encore un autre courant contraire et assez régulier, mais qui est de très-courte durée et comparativement assez faible. C'est un vent venant à peu près du nord : il arrive dans le mois de janvier, au moment où l'hémisphère boréal se trouve le plus refroidi; il est violent au début, mais bientôt il devient faible et ne dure guère que deux ou trois semaines, et encore il cesse tous les jours au moment où la brise de mer se fait sentir. Il emporte avec lui une poussière blanche, suspendue dans l'atmosphère et ayant l'apparence d'un épais brouillard. J'ajoute, en passant, que la poussière emportée par ce vent indique la couleur dominante dans les parties du Sahara situées au nord de ces contrées, tandis que la même poussière, venant aussi du Sahara, que l'on voit dans l'Atlantique vers les 6e et 8e degrés de latitude nord, et que les alizés emportent du continent, est plutôt rousse.

Il reste donc établi que le vent sud-sud-ouest, ou à peu près, domine toute l'année sur nos côtes. En même temps nous tiendrons compte du courant maritime dit de Guinée qui marche à l'est et porte à terre, où il les dépose en abondance, les matériaux qu'il a recueillis sur sa route, et repousse ceux qui sont déposés par les fleuves sur l'endroit même. Chaque flux de la marée montante dépose sur le rivage son tribut; ces matières, promptement desséchées par un soleil ardent, sont em-

portées au loin dans les terres, finissent par combler les parties basses, élever d'énormes dunes et faire avancer le littoral. Si nous avions pu surprendre cette côte aux époques où elle sortait du fond de l'abîme, nous aurions trouvé la mer aux portes d'Agbômé; près d'Abekoutta nous aurions passé sous voiles au point où se trouve actuellement Benin, et nous serions arrivés à Duketown au fond de l'embouchure du vieux Calabar. La coupe que j'ai donnée du terrain, entre Whydah et Agbômé, peut servir d'échantillon pour la configuration d'une grande partie du pays. Cette configuration change un peu autour des grands fleuves. Les rives de l'Ogoun indiquent un terrain entièrement formé par le dépôt successif des couches de limon apportées par les inondations. J'ajoute que les terrains sont partout, du Volta au Calabar, composés de débris de quartz transparent, de mica jaune et d'argile, le tout provenant de la décomposition granitique des roches de l'intérieur. Il sera aussi facile à comprendre, d'après ce qui vient d'être dit, comment s'est formée cette large plaine entrecoupée de canaux et de marécages, qui constitue le delta proprement dit des embouchures du Niger, cette côte qui s'étend du Benin au cap Formose, où vont se heurter les matières que le courant du littoral n'a pas déposées sur son parcours. M. Freeman, gouverneur à Lagos, m'a dit, en 1864, qu'en comparant les cartes de cette côte dressées par les Portugais au temps de la découverte, avec les observations actuelles, l'ancien

littoral correspondrait, à présent, au milieu de la lagune de Badagri à Lagos, environ deux milles plus au nord. La chose peut être vraie; elle est, du moins, bien possible. La lagune actuelle est entièrement comblée entre les eaux du Volta, depuis Quitta jusqu'à Porto-Seguro; une autre lagune complétement à sec à présent, mais qu'on peut encore voir entièrement tracée, longe la mer depuis Iakin jusque vers la plage de Badagri; d'autres, jadis navigables, ne le sont plus actuellement.

Après ce coup d'œil général, je vais vous indiquer les modifications que vous trouvez sur ma carte quant à la configuration des eaux; ces modifications sont assez considérables en quelques points, et il faut vous donner la raison de ce changement. Au premier aperçu, on voit cinq nappes d'eau plus considérables sur la carte. Celle de l'ouest est un épanchement des eaux du Volta. J'ai copié cette lagune sur des cartes anglaises, qui m'ont paru s'accorder mieux avec les informations prises à Porto-Seguro. Cette configuration pourrait bien n'être pas très-exacte; mais elle est la meilleure que nous ayons à présent. Le canal entre la lagune Hacco et celle du Volta n'existe plus depuis longtemps. Il n'en reste qu'un petit trait qui conduit jusqu'à Bagdad, et encore dans les saisons sèches la navigation en est-elle presque impossible. J'ai tracé les limites de la lagune que je me suis permis d'appeler Hacco, d'après ce que j'ai vu moi-même dans la partie sud, et pour

le reste j'ai suivi les indications qui m'ont été fournies par MM. Burton et Jules Gérard, qui l'ont parcourue plus vers le nord. Le nom donné sur ma carte est celui qui a cours dans le pays, et j'ai cru devoir le préférer à celui d'Avon-Waters, d'autant plus que la forme topographique diffère sensiblement de celle du point qui porte ce nom.

Le reste, jusqu'à Grand-Popo, je l'ai déterminé d'après mes propres observations, qui ne sont qu'estimées, mais avec une assez grande approximation. Je signale ici une petite variante de plusieurs cartes marines que j'ai eu occasion de voir à la côte; elles placent Fichtown à l'endroit de Porto-Seguro et *vice versa.* C'est une erreur qui n'est pas sans quelque importance, en raison du voisinage de cette belle lagune. Hacco pourrait bien, dans un temps, devenir un véhicule utile au commerce, si Porto-Seguro, qui n'est à présent qu'un point d'embarquement d'esclaves, devenait le siége de quelques maisons de commerce considérables. Les communications sur l'eau, entre Porto-Seguro et l'intérieur, s'étendent au loin sur un trajet de sept à huit jours, selon ce que disent les gens de la côte qui parlent de villes assez peuplées et dont nous ignorons encore les noms. J'ai indiqué une branche navigable venant du Volta. D'après toutes les informations puisées un peu partout, l'existence en est hors de doute. La ville de Gridgi, située sur une pente douce à environ 12 mètres au-dessus du niveau de la lagune,

offre un marché assez important qui réunit tous les deux ou trois jours les gens des environs. Il y a un roi nominal, qui est encore appelé roi de toute la contrée, depuis Grand-Popo jusqu'à Bagdad, et que les chefs des différentes villes veulent bien encore appeler leur supérieur; mais il n'a plus d'influence réelle sur ces villes, presque toutes affranchies. J'ai tracé l'ouverture de la lagune sur la mer à Grand-Popo, comme elle était en février 1863 lors de mon passage : elle était alors le double de ce qu'elle est habituellement. J'ai entendu plus d'une fois des capitaines se plaindre que les cartes marines ne la placent pas là où ils la trouvent. Cette embouchure change souvent de place, quelquefois aussi elle se ferme; alors les indigènes ont soin de la réouvrir pour empêcher le passage aux Dahoméens, qui le siècle dernier ont ravagé la côte. Actuellement cette même embouchure est devenue très-grande; la mer s'est ouvert un passage très-profond qui ne tardera pas à se combler de nouveau. Grand-Popo n'est pas une ville, c'est l'ensemble d'une douzaine de villages parsemés sur les îles de la lagune et le littoral.

De Grand-Popo à Godômé, à part quelques détails que j'ai ajoutés d'après mes explorations, la lagune est telle que la donnent les cartes ordinaires. Un changement important existe à l'endroit de la nappe d'eau dite Denham-Waters, et je vais vous en donner la raison. J'ai traversé cette lagune au moins douze fois en quatre ans. Les premières fois je cherchais en vain cette grande

étendue qu'on lui donne sur les cartes, et enfin j'y ai reconnu la forme et l'extension que je lui donne. L'espace au nord, d'après de nombreux renseignements recueillis à Porto-Novo et sur lesquels on peut compter, est occupé par des eaux même navigables; mais elles ont les caractères d'un fleuve au milieu d'une grande étendue de marécages. Le roi de Dahomé en interdit la navigation par les mêmes raisons que nous avons vues plus haut. Il y a un point encore sur lequel il n'existe pas de doute, c'est que la traversée de Porto-Novo à Allada, au moins dans les saisons des eaux basses, se fait à pied et sans entraves, il n'y aura donc que des marécages à traverser comme on en rencontre partout. Ce qui mérite d'être remarqué sur la lagune de Nokhoué, c'est les communications avec le pays environnant. Ici encore je parle d'après mes propres explorations. Les communications entre cette lagune et celle de Porto-Novo se font par les trois passages indiqués. Ce sont d'étroits canaux au milieu d'une grande plaine couverte d'herbes et même d'arbres; sorte de nature *amphibie*, qu'on ne sait comment qualifier autrement. Avec toutes les apparences de la terre ferme, elle n'est souvent qu'une terre vaseuse qui ne peut supporter le poids de l'homme, mais qui est assez solide pour arrêter les embarcations; d'autres fois ce sont d'énormes amas de plantes aquatiques formant un immense radeau entièrement suspendu sur les eaux; on en voit qui, emportées par le courant, présentent le

spectacle d'îles flottantes et font souvent changer les apparences des rives. J'ai indiqué sur ma carte ces espaces en assez grande quantité pour donner du pays une idée générale suffisamment juste. Les barrages entre Nokhoué et Porto-Novo présentent tous cet aspect. Le passage du milieu, qui est le plus court et qu'on appelle le canal de Toché, est souvent fermé aux basses eaux. On prend alors celui qui passe près de Ketonou, lequel étant aussi fermé, on traverse celui d'Ouemé, qui est toujours ouvert et qui est le plus long. Au sud, on remarque un canal qui conduit à Cotonou; très-étroit au commencement, il s'élargit vers la mer, avec laquelle il était en communication autrefois, et dont il est à présent séparé par une dune de sable d'environ 100 mètres de large. A l'ouest, on remarque encore deux autres canaux qui établissent la communication entre la lagune et les deux villages de Godômé et Agbômé-Epevi. J'ai été moi-même dans tous ces endroits.

Ces eaux fournissent du poisson en abondance; elles ont, en moyenne, 3 mètres de profondeur, et servent de retraite à des caïmans et à des hippopotames (1), beaucoup moins redoutables que ces myriades de moustiques et animaux semblables qui font passer des nuits d'enfer au voyageur qui a le malheur d'être sur-

(1) Les mêmes remarques s'appliquent à la lagune Hacco. — Le nom de *Nokhoué*, prononcé avec une aspiration indiquée par la lettre *h*, est le nom indigène, que j'ai préféré à Denham-Waters.

pris par la nuit au milieu de ces canaux, d'où l'on a souvent une grande peine à se tirer pendant le jour.

Nous ne quitterons pas cette lagune sans jeter un coup d'œil sur ces deux villes si étrangement situées sur l'eau et bien mieux que Venise même : *si parva licet componere magnis*. Les habitations sont soutenues sur des piquets élevés au-dessus de l'eau d'environ 3 mètres. Sous chaque maison se trouve une petite pirogue pour servir au besoin à la pêche, ou pour aller à terre cultiver le maïs et le manioc ; les naturels ne passent jamais les nuits hors de leur maison aquatique. Des maisons plus élevées que les autres, où se tiennent toujours des vedettes, sont destinées à voir au loin si le roi du Dahomé, l'épouvantail perpétuel de ces pays, s'avance avec son armée. On ne saurait guère imaginer une vie plus misérable que celle que mènent ces gens suspendus de la sorte sur les eaux, et pourtant on ne les en ferait jamais changer : tant il est vrai que le lieu de la naissance est toujours le plus beau du monde ! On attribue l'origine de ces villes à ceux qui, échappés il y a environ cent cinquante ans aux ravages du Dahomé, se sont constitués de manière à se mettre à l'abri de ce terrible chasseur d'hommes. L'une s'appelle Ahouansoli, et l'autre Afatonou. J'ignore encore l'étymologie de ces noms. Je sais seulement que *Tonou* veut dire lagune ou marécage ; d'où *Cotonou* ou lagune des morts, nom qui lui vient de ce que le Dahomé jeta dans l'ouverture entre la lagune et la mer tous les ca-

davres de ceux qui étaient tombés sous sa hache en défendant leurs habitations.

L'espace compris entre Porto-Novo et la mer, je l'ai tracé d'après les nombreux renseignements que je pouvais avoir tous les jours des agents de la factorerie française. D'après ces mêmes renseignements, la distance entre Porto-Novo et la mer n'est guère de plus de 14 kilomètres; la carte en donne davantage, mais je n'ai pas osé changer les dimensions données par les cartes anglaises, n'ayant pas mesuré moi-même cet espace. Il est regrettable que les officiers de la marine française n'aient pas établi la différence, en latitude, des deux points : du moins je n'ai pas eu connaissance que semblable détermination ait été établie. Si je retourne à la côte d'Afrique muni d'un sextant, j'espère réussir à donner ces positions. De Porto-Novo à Epé, j'ai suivi les cartes de M. Glover, gouverneur actuel de Lagos, qui avait bien voulu me les communiquer en 1864. Je n'ai fait que distinguer les espaces occupés par ces endroits impraticables dont j'ai parlé plus haut.

Le fleuve Ogoun, entre Lagos et Abekoutta, je l'ai parcouru en personne; mais les indications données, quoique assez approchées, exigeraient plusieurs rectifications quant à la direction du courant et les latitudes des villages. En ceci, comme dans tout le reste de la carte, j'ai toujours tâché de choisir un certain nombre de détails propres à donner une idée assez

vraie du pays. C'est ce même principe qui m'a guidé dans le tracé de la route entre Whydah et Agbômé. Les nappes d'eau indiquées dans le Lama sont spécialement dans ce cas; il en existe plus ou moins selon les saisons et les changements continuels; mais telles qu'elles sont, elles donnent une idée de l'ensemble.

Vous voudrez bien considérer ces quelques lignes comme de simples renseignements. Votre bonté me dispense de vous faire les excuses qui seraient à faire, pour ces pages rédigées à la hâte et si mal, au milieu d'interruptions incessantes et d'occupations étrangères à la géographie. Je vous serais reconnaissant si, en temps et lieu, vous m'indiquiez la valeur qu'on a jugé à propos de donner à ces lignes, afin que moi aussi je puisse avoir de quoi me guider dans mes investigations ultérieures.

LE DAHOMÉ

CHAPITRE I

De Liverpool à Lagos. — Une cabine à bord de l'*Ethiope*. — Le mal de mer. — Nègres civilisés. — Ile de Madère. — M. Burton. — Les îles Canaries. — Sainte-Marie. — Une course d'ânes à bord de l'*Ethiope*. — Une tempête. — Sierra-Leone. — Premiers missionnaires de Sierra-Leone. — M. d'Emparanza, consul d'Espagne. — Mon premier-né en Jésus-Christ. — Un campement de nègres; leur cuisine. — Le cap des Palmes, indigènes cuivrés. — Cap-Corse. — Akra. — Sa Majesté noire le roi d'Akra. — Comment les nègres boivent le vin de Champagne.

Je quittai Lyon le 19 août 1861, et le 24 au soir de ce même mois j'arrivai à Liverpool, où se trouvait en partance le navire qui devait m'emporter au Dahomé.

Je crois inutile d'arrêter l'attention de ceux qui veulent bien me suivre dans la course dont j'entreprends le récit, sur les incidents qui ont marqué cette première étape. Autrefois c'était toute une affaire qu'un pareil voyage; aujourd'hui c'est la chose la plus simple du monde; le premier venu, avec quelques écus et très-peu de courage, peut le mener à bonne fin et rentrer ensuite glorieux au foyer de ses pères.

Le lendemain de mon arrivée à Liverpool, vers neuf heures du matin, un petit vapeur me prenait à son bord, et une heure après

j'étais sur l'*Ethiope,* steamer anglais qui faisait le service de la côte occidentale d'Afrique.

Dès ce moment une vie nouvelle commençait pour moi, j'entrais dans un monde à part. Après un coup d'œil rapide jeté sur le pont, je descendis dans l'intérieur du navire et me mis en quête d'une cabine. Le petit coin qui m'échut en partage pouvait avoir un mètre cinquante de long sur un mètre de large; il était éclairé par une ouverture de forme ronde où j'avais de la peine à passer ma tête; une couchette attachée le long d'une des parois, une chaise et un petit guéridon en formaient tout le mobilier. Je fis dans ce réduit toutes les dispositions que je crus nécessaires pour passer le plus commodément possible le long mois que devait durer ma traversée, et, cela fait, comme la chaleur était intense, je remontai sur le pont.

L'ancre est levée, et le steamer vogue à toute vapeur vers l'île de Madère. Le temps est superbe; la mer devient unie comme une glace; Liverpool ne forme plus qu'un point noir à l'horizon; encore quelques minutes, et l'œil ne verra plus que l'immensité du ciel et l'immensité de la mer.

Tous les passagers sont sur le pont, c'est le moment de faire connaissance avec eux; mais comment saisir leur physionomie, qui change à chaque instant? Le mal de mer vient de commencer sa tournée. Un mal terrible et sans remède connu, que le mal de mer: sur le visage le plus frais il jette la pâleur de la mort; de l'homme le plus fort il fait un être débile et chancelant.

Voyez cet Anglais qui se promène sur le pont; il est jeune, il est fort, il essaie de lutter contre ce mal qui lui fait sentir ses premières atteintes en aspirant l'air à pleins poumons...: précautions inutiles..., il pâlit, il chancelle déjà.

Sept passagers furent seuls exempts du mal de mer, et j'eus le bonheur d'être de ce nombre.

A quatre heures, alors que les souffrances étaient plus atroces, la cloche retentit sur le pont : c'est le signal du dîner.

Jugez de l'intensité de la souffrance : à ce son si aimé des oreilles anglaises, les figures restent mornes. Quelques-uns des enfants de la gourmande Albion sortent cependant de leur stupeur et relèvent la tête, mais c'est pour la laisser retomber aussitôt; d'autres, pris d'une énergie subite à l'odeur excellente qui sort de la cuisine, font quelques pas, mais ils sont obligés

de chercher un appui près du premier objet qu'ils rencontrent. Trois ou quatre plus courageux s'engagent dans l'escalier qui conduit à la salle à manger ; je descends à leur suite, et me voilà à la table.

Je me hâtai de dîner, car j'entendais le sifflement du vent dans les voiles, et l'on devait être à ravir sur le pont.

La chaleur étouffante du soir était, en effet, tempérée par une forte brise qui enflait gracieusement les voiles; sous la double impulsion du vent et de la vapeur, l'*Ethiope* bondissait au milieu des vagues.

En me promenant sur le pont, j'avisai dans un coin un petit groupe qui n'avait pas encore fixé mon attention ; il se composait de deux nègres et de deux négresses. Les deux nègres, habillés dans le dernier goût anglais, portaient avec assez de grâce leurs vêtements d'emprunt ; mais les filles de la race de Cham tournaient par trop à la caricature. Leur corps servait d'étalage à tout ce que les modes d'Europe avaient alors de plus ridicule : crinoline, petite veste, chapeau rond à aigrette posée sur une chevelure crépue, etc. etc. Parmi tous les produits de la parfumerie européenne, elles avaient eu le bon goût de choisir le patchouli pour leur usage journalier ; je crois même que leur provision devait être fort considérable. Encore sous l'étreinte du mal de mer, ce groupe exotique était dans l'état le plus piteux.

Quand j'aurai fait plus ample connaissance avec mes compagnons de route, j'essayerai de prendre, tantôt de profil, tantôt de face, les types curieux qui se trouvent à bord.

Deux jours après notre départ de Liverpool, le temps se mit à la pluie, la mer s'agita et le navire commença à rouler. Ses bords étaient tellement bas, que l'eau pénétrait sur le pont à chaque coup de roulis. Pour ne pas mouiller nos pieds, nous étions obligés de nous placer, qui sur un banc, qui sur une caisse ; les plus timides, rangés le long de l'escalier qui descendait dans l'intérieur du navire, essayaient de prendre de là un peu de l'air vif du dehors.

Après environ vingt-quatre heures de bourrasques entremêlées d'éclaircies, le temps se remit au beau.

L'île de Madère était notre première escale. Grande fut la joie à bord lorsque cette île parut à l'horizon. D'abord ce n'est qu'une

masse de rochers et de verdure perdue dans le brouillard ; peu à peu la lumière se fait, et nous jetons l'ancre devant la ville de Funchal, éclairée encore par les derniers rayons d'un beau soleil couchant.

L'île de Madère fut découverte par un Anglais en 1344 ; mais elle ne fut visitée qu'en 1431 par les Portugais Jean-Gonzalès Zarco et Tristan Vaz. Cette île n'était alors qu'une immense forêt, d'où lui est venu son nom de *Madera*, pays boisé. On raconte que le feu y fut mis par mégarde et que l'incendie dura sept ans. On attribue la fertilité extraordinaire de ce nouveau paradis terrestre à l'amas de cendres qui résulta de l'incendie. Les premiers ceps de vigne y furent apportés de l'île de Chypre. Autrefois on récoltait à Madère cent cinquante mille hectolitres de vin. Le produit est beaucoup moindre depuis que l'oïdium a exercé ses ravages dans l'île; sur quelques points le blé a remplacé la vigne.

Des voyageurs ont écrit qu'il régnait à Madère un printemps éternel; je crois qu'ils se sont trompés : car il y a deux saisons bien distinctes, l'une tempérée, l'autre très-chaude. Pendant la saison tempérée, les étrangers abondent, mais aux premières chaleurs ils se hâtent de regagner leur pays.

La végétation de l'île est extrêmement variée; les fruits d'Europe et les fruits du tropique y viennent à merveille: le figuier grandit à côté du bananier; l'oranger, le châtaignier, le pêcher, la canne à sucre vivent en bonne harmonie sur la même terre.

La ville de Funchal, capitale de l'île, est bâtie en amphithéâtre et prolonge ses dernières maisons jusqu'au bord de la mer. De nombreuses villas placées sur le sommet et sur le versant des collines environnantes forment un tableau ravissant. Tous les genres de constructions y luttent de grâce, d'élégance, et parfois aussi de bizarrerie. Mais la merveille des merveilles, c'est la chapelle de Notre-Dame-du-Mont, bâtie sur le sommet de la plus haute montagne de Madère. C'est le *Credo* sublime de toute une population chrétienne.

La route qui y conduit est bordée de maisons et entièrement pavée jusqu'au bout. A certains endroits, la montée est presque à pic, et il ne faut pas moins de deux bonnes heures pour en faire l'ascension. Mais combien on regrette peu les fatigues de la

route lorsqu'on a atteint l'esplanade qui précède l'église! Quel coup d'œil!

Sur le versant de la montagne, des maisons aux formes et aux couleurs variées, à demi cachées dans des bouquets de verdure; au bas, Funchal, dont le bruit et le mouvement arrivent à peine jusqu'à vous; plus loin, la rade, où quelques navires se balancent gracieusement sur leurs ancres; et enfin, à l'horizon, la pleine mer sillonnée par des barques de pêcheurs qui paraissent et disparaissent comme des ombres.

J'entrai dans l'église avec une joie inexprimable; mon doux Jésus était là, et il y avait si longtemps que je ne l'avais pas visité. Je passai près de son autel et près de celui de sa divine mère une heure qui me parut une minute.

L'ornementation intérieure de l'église est très-riche, trop riche même; mais ainsi le veut le goût portugais, qui sur ce point rivalise avec le goût espagnol.

La montée avait été longue et pénible, il n'en fut pas ainsi de la descente. Je l'opérai dans un traîneau, et un quart d'heure me suffit pour atteindre le bas de la montagne. Jamais je n'ai fait une course aussi rapide; la tête me tournait, et je frissonnais de froid. Quelques mots d'explication sont nécessaires pour faire comprendre ce nouveau mode de voyager. Le traîneau, fait en osier, a la forme d'un fauteuil; sous le traîneau, dont la base est massive, sont placées deux fortes lattes de bois, revêtues de plaques de fer; deux courroies de cuir sont attachées à la naissance du dossier, elles servent de guides. Deux jeunes gens prennent ces courroies en main, donnent une forte impulsion, et vous voilà parti avec la rapidité de l'éclair. Tout leur soin consiste à retenir le traîneau et à le guider dans les courbes nombreuses qui se trouvent le long de la descente.

Aucun monument remarquable n'attire à Funchal l'attention du voyageur; le palais du gouvernement est une masse de maçonnerie sans caractère, et la cathédrale ne mérite pas même un coup d'œil. La ville est habituellement silencieuse. Les voitures sont remplacées par de grands véhicules qui glissent sur le pavé: ces véhicules sont traînés par des bœufs.

De Madère le vapeur mit le cap sur les îles Canaries.

La vie du bord, si monotone pour moi dès les premiers jours, allait être désormais plus agréable. Jusqu'ici, en effet, j'avais

beaucoup observé, beaucoup écouté; mais c'est à peine si j'avais pu saisir des lambeaux de conversation; je ne savais que quelques mots d'anglais.

Le soir de notre départ de Funchal, le capitaine, qui ne m'avait pas encore adressé la parole, me demanda, en très-bon français, si je me trouvais bien à son bord. Après lui M. Burton, consul anglais de Fernando-Po, vint s'informer, aussi en français, du but de mon voyage.

Enfin j'avais trouvé à qui communiquer mes impressions de chaque jour. Ceux-là seuls qui se sont trouvés dans une position semblable à la mienne comprendront toute la joie que j'éprouvai alors.

Le capitaine avait fait une partie de ses études en France, au collége de Blois; il devait à cette première éducation des manières polies et gracieuses qui le distinguaient des autres Anglais. En fait de religion, il avait un respect égal pour toutes, mais il n'en suivait aucune.

Les idées religieuses de M. Burton pouvaient aller de pair avec celles du capitaine, avec cette différence que M. Burton pratiquait au besoin n'importe quelle religion, pourvu qu'elle l'aidât à se tirer d'affaire. Voyageur intrépide, doué d'une aptitude admirable pour l'étude des langues, il avait visité successivement l'Inde, l'Arabie, l'Amérique, quelques contrées encore inexplorées de l'Afrique et une partie de l'Europe. Parmi ses voyages le plus extraordinaire est celui qu'il fit à la Mecque et à Médine.

Depuis Burckhardt, aucun Européen n'avait pénétré dans les villes saintes, berceau de la religion de Mahomet. Pour arriver sûrement à son but, il endossa l'habit de pèlerin, et se joignit à une caravane de mahométans qui allaient visiter le tombeau du Prophète. Il joua si bien son rôle, que ses compagnons de route le prirent pour un de leurs frères les plus fervents.

Comme les heures passaient vite à écouter M. Burton racontant les incidents si variés de ses nombreux voyages!

Bientôt après notre départ de Madère, la terre avait disparu, et de nouveau nous eûmes le loisir de contempler la mer et le ciel. Le spectacle qu'offre la mer est admirablement varié. Tantôt unie comme une glace, elle reflète l'azur du ciel; tantôt légèrement agitée, ses flots viennent se briser avec un faible bruit sur les

flancs du navire ; tantôt affolée, bondissante, elle creuse dans son sein de sinueuses vallées, élève ses vagues couronnées d'écume pour se briser ensuite avec un bruit assourdissant. Le ciel est non moins beau. Le matin, alors que les premiers rayons du soleil commencent à percer les nuages, l'œil n'aperçoit de tous côtés que dessins bizarres, créations originales ; ici une immense forêt, là une montagne ; plus loin un château flanqué de ses tourelles, une église avec ses flèches ; quelques minutes après tout a changé de forme : ce sont de nouvelles figures, de nouveaux dessins, et cette revue fantastique se prolonge jusqu'à ce que le soleil, entré dans tout son éclat, chasse les nuages et reste enfin seul maître à l'horizon.

Mais, arrive le soir, le spectacle devient sublime et ne saurait être décrit. On ne peut qu'admirer en silence, et s'écrier avec le prophète royal : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Pauvres peintres ! que de couleurs ils ont broyées pour faire un soleil couchant. Regardez leurs toiles : tous leurs efforts ont abouti à faire un soleil couché.

Les îles Canaries furent notre seconde escale. Le steamer jeta l'ancre devant Sainte-Croix de Ténériffe. Deux jours d'arrêt : c'est plus qu'il n'en faut pour visiter la ville.

Vue de la mer, la côte paraît raboteuse, tranchante, écaillée, coupée de petites criques peu profondes où le flot se brise en sillons prolongés ; partout des aspérités, des pyramides de laves noires et déchirées : c'est triste et grandiose à la fois. Une masse de maisons blanchies à la chaux se détache de ce milieu noir et gris, c'est Sainte-Croix.

Si je m'étais proposé d'écrire une histoire complète de tous les lieux que j'ai visités, j'apprendrais à ceux qui l'ignorent que l'archipel des îles Canaries se compose de sept îles et de quelques îlots ; que ces îles furent connues des anciens sous le nom de Fortunées ; que leur climat est sain, quoique chaud ; qu'on y trouve les fruits d'Europe et d'Afrique, que le vin y est délicieux, que la cochenille y abonde, etc. etc. Mais je crois qu'une nomenclature de produits ne serait généralement pas goûtée ; je renvoie donc mes lecteurs au premier dictionnaire de géographie qui leur tombera sous la main.

Sainte-Croix, c'est l'Espagne, mais l'Espagne avilie, sans

poésie, triste, pauvre. L'Espagnol, crasseux, déguenillé, bat le pavé des rues. Les mendiants pullulent : foule bigarrée, orgueilleuse jusque dans sa misère, se drapant dans ses haillons comme un prince dans sa pourpre ; ce sont des cris, des demandes sans fin. Tous ces bras tendus vers vous, ce n'est pas le travail qui les a affaiblis, mais l'oisiveté et la débauche. Un de ces mendiants, à qui je donnai une petite aumône, me cria : Merci, Excellence. Un autre, à qui je ne donnai rien, me gratifia d'un titre qui était tout l'opposé du premier.

J'ai vu un soldat monter la garde d'une curieuse façon. On eût dit la statue de la Paix armée en guerre. Il avait choisi une position horizontale qu'il semblait apprécier beaucoup; son sac lui servait d'oreiller. Il fredonnait un petit air en attendant la soupe. Les habitants de Sainte-Croix peuvent dormir en paix avec de tels guerriers.

A Ténériffe, trois personnes avaient pris passage à notre bord : un nègre, une dame mulâtre et un Espagnol d'Algésiras. Malgré toute l'habileté de son tailleur, le nègre n'avait pu se défaire de sa tournure primitive. Et puis l'enfant du désert avait adopté pour son habit la couleur blanche. Jugez de l'effet : du blanc sur un fond noir. Comme dernier sacrifice à la mode, ses larges pieds étaient emprisonnés dans de fines bottes vernies. Sur son gilet brillait une belle chaîne d'or, et je suis presque certain que la montre était au bout.

Un œil peu exercé aurait pu prendre la dame mulâtre pour une Européenne ; ses manières étaient excellentes ; une légère teinte jaune révélait seule son origine.

L'Espagnol répondait au nom de Perez Petinto ; il exerçait les fonctions de vice-consul d'Espagne à Akra. Son air noble et ouvert m'attira tout d'abord vers lui, et nous ne tardâmes pas à nous lier d'une bonne et solide amitié.

De Ténériffe à Sainte-Marie la traversée est très-courte. Le 7 septembre, vers midi, nous étions devant Bathurst, chef-lieu des établissements anglais de la Gambie. Quelques barques se détachèrent immédiatement de la rive pour venir prendre les voyageurs qui désiraient descendre à terre. Je me jetai dans la première qui accosta, tant j'avais hâte de quitter le bord.

Un aimant bien fort m'attirait à Bathurst ; je voulais serrer la main aux deux missionnaires qui résidaient dans l'île, et qui

étaient déjà maîtres dans une œuvre qui me comptait à peine comme apprenti. Je ne les connaissais pas, j'ignorais même leur nom, et cependant mon cœur battait joyeusement en approchant de leur modeste demeure. Il y avait si longtemps que je n'avais vu une figure amie, une figure qui me rappelât mon doux pays de France ! J'étais fatigué de l'air presque païen que je respirais tous les jours ; j'avais besoin de vivre quelques heures dans une atmosphère chrétienne ; et puis, le lendemain, c'était la fête de ma mère du ciel, l'anniversaire de sa venue sur la terre ; j'étais heureux à la pensée que je chanterais ses louanges au milieu de ses nouveaux enfants. J'allais enfin faire une petite halte dans une maison amie, causer un peu des choses du ciel après avoir tant causé des choses de la terre. Un négrillon que j'avais rencontré, barbotant sur la plage, me servit de guide à travers les rues de la ville, et me conduisit chez les missionnaires. Quand j'arrivai, l'un de ces messieurs se promenait dans un petit parterre planté de lauriers-roses qui précédait l'habitation. Il m'accueillit comme un frère. L'autre, qui était absent, ne tarda pas à rentrer, et nous passâmes la soirée dans une de ces causeries pleines de grâce et de laisser-aller, qui ont tant de charmes sur la terre étrangère. Nous parlâmes de la mission de Whydah, qui venait de s'ouvrir, de la mission de Sainte-Marie, qui leur donnait tant de consolation ; et, après avoir prié ensemble notre Père qui est au ciel, nous allâmes prendre un peu de repos.

Le lendemain, je fus sur pied de bonne heure. Je me préparai d'autant mieux à célébrer la sainte messe qu'il y avait longtemps que j'étais privé de ce bonheur. A sept heures, je montais à l'autel, à l'autel du Dieu qui réjouissait ma jeunesse, et je puisais dans l'union avec mon doux Jésus un nouveau courage et de nouvelles forces. Jusqu'à présent mon voyage n'avait été qu'un enchantement continuel ; mais je savais qu'il n'en serait pas toujours ainsi, et j'avais besoin de me fortifier dans Celui de qui vient toute force.

Je commençais à peine à goûter un peu de joie au milieu de mes nouveaux amis, que le moment de la séparation arriva. Un coup de canon tiré du bord vint m'avertir qu'il était temps de dire adieu à mon bonheur d'un jour, pour reprendre ma route vers d'autres cieux.

Je ne dirai rien ici de la ville de Bathurst, je ne l'ai vue qu'en passant.

Deux voyageurs de nouvelle espèce furent hissés à bord avant notre départ. Ils n'étaient ni blancs ni noirs, et pour classer leur couleur, il faudrait prendre une nuance entre le brun et le gris. Ils furent salués par un hourra général. En sujets bien appris, ils prennent seulement le temps de souffler, et, réunissant toute la force de leurs poumons, ils ébranlent l'air par un accord formidable.

Nos chanteurs étaient deux ânes d'une très-belle venue.

On les installa sur le pont; je me pris à les considérer quelques minutes. Tant que le vapeur ne bougea pas, ils conservèrent cette mine résignée qui est particulière à leur race; mais quand il se mit en mouvement, surtout quand il commença à rouler, ils trouvèrent sans doute que la position n'était pas tenable; car ils dressèrent leurs oreilles toutes longues, et je vis le moment où ils allaient se mettre en colère; mais ils reprirent bientôt leur résignation naturelle.

Le lendemain, ils furent les héros d'une fête dont il n'a jamais été fait mention dans les annales maritimes. Je veux combler cette lacune. La mer était belle, on en profita pour organiser une course sur le pont; deux matelots servirent de jockeys. Les ânes partirent avec entrain; l'un arriva premier de la longueur d'une oreille. On voulut recommencer; mais ils s'y refusèrent net, et il fallut en passer par là. Le vainqueur eut double ration de son.

Avant notre arrivé à Sierra-Leone, un petit grain, qui s'était formé vers le coucher du soleil, nous annonça que la nuit serait mauvaise. Je désirais depuis longtemps assister à un de ces spectacles grandioses que présente la mer lorsqu'elle est dans toute sa fureur, et je vis le moment où j'allais être déçu dans mon espérance; car, à neuf heures du soir, rien ne faisait présager encore la forte tempête qui allait suivre. Le capitaine comptait sur un peu de vent, sur un peu d'orage, et c'était tout. Je gagnai ma cabine, et, à peine installé dans mon lit, qui avait la forme d'un rayon de bibliothèque, je m'endormis d'un profond sommeil.

Je me réveillai, vers une heure du matin, avec une bosse à la tête; le navire roulait brusquement, et, comme ma couchette

était placée dans le sens du roulis, je jouais à la balançoire; dans ce va-et-vient continuel, j'avais fini par me heurter contre la paroi du navire. Cette gymnastique désagréable ne tarda pas à me lasser; je m'habillai à la hâte, et, enveloppé dans une couverture, je gagnai l'escalier qui conduisait sur le pont. Je me tins prudemment sur la dernière marche, et de là je contemplai le plus magnifique spectacle qu'il soit donné à l'homme de voir.

La tempête était dans toute sa force. Le vent, qui soufflait avec violence, bouleversait la mer jusque dans ses profondeurs et la soulevait en vagues puissantes; pressées les unes sur les autres, les vagues se combattaient avec furie; elles se brisaient, se reformaient pour se briser encore; au lieu de s'affaiblir dans cette lutte terrible, elles semblaient y puiser une nouvelle vigueur. Le ciel, la mer et le vapeur étaient dans une obscurité complète, traversée de temps à autre par la clarté livide d'un éclair. A cette clarté subite, les matelots qui amenaient les dernières voiles ressemblaient à des êtres fantastiques. L'*Ethiope*, allégée de sa voilure, plongeait dans les flots et se relevait tour à tour; elle brisait les vagues et les dispersait au loin en des milliers d'étincelles phosphorescentes. Au bruit de la foudre dans les airs, au bruit de la mer se mêlait, par intervalles, la voix du capitaine qui commandait la manœuvre.

C'est dans ces moments-là que l'homme de mer se montre dans toute son énergie. On le dirait pétri d'une autre argile que le reste des hommes; il joue avec les orages, la tourmente semble son élément naturel, il est à l'aise, il jouit; vous osez à peine vous tenir sur le pont, et lui grimpe dans la mâture, se suspend aux cordages, va d'un point à un autre avec une souplesse surprenante, et, son travail achevé, il se croise les bras comme s'il venait d'accomplir l'œuvre la plus simple du monde.

La tempête dura toute la nuit; mais depuis trois heures elle allait toujours en décroissant. A sept heures, plus de trace de la tourmente; le navire avait repris son allure habituelle. Les montagnes de Sierra-Leone ne tardèrent pas à paraître, et le capitaine nous assura que nous mouillerions devant Freetown avant la nuit, ce qui eut lieu en effet.

De tous les points de cette côte que j'avais déjà visités ou que j'allais visiter encore, Freetown était le seul qui me fût parti-

culièrement connu avant mon départ d'Europe. Pendant mon séjour au noviciat de Lyon, j'avais entendu souvent répéter ce nom, et de bien tristes souvenirs s'y rattachaient. Freetown vit le premier à l'œuvre la société naissante des Missions-Africaines. Cette société avait pour fondateur Mgr de Marion-Brésillac, ancien vicaire apostolique de l'Inde. Mgr de Brésillac était un de ces vétérans de l'armée du Christ qui ne croient pas avoir droit au repos tant qu'il leur reste un souffle pour porter la bonne nouvelle. Le sort misérable des nègres l'avait ému; en jetant les yeux sur le vaste continent africain, il n'avait aperçu un rayon de lumière divine que sur quelques points isolés; tout le reste n'était que ténèbres. Que pouvaient le travail et la vie d'un homme devant un champ pareil? Rien. Mais là où le travail et la vie d'un homme étaient impuissants, le travail et la vie de plusieurs hommes pouvaient amener d'immenses résultats; quelques cœurs généreux, comme on en trouve toujours en France, se joignirent au vaillant prélat, et dès cet instant la société des Missions-Africaines fut fondée.

Ce n'est pas mon dessein de parler ici longuement de cette société qui m'a compté au nombre de ses enfants, et à laquelle me rattachent tant de doux souvenirs qui seront l'éternelle joie de mon cœur et le constant honneur de ma vie. J'en fais mémoire dans cette partie de mon voyage, parce que Freetown fut le premier, et, hélas! aussi le dernier théâtre du zèle de Mgr de Brésillac et de ses compagnons. Ils commençaient à peine à défricher ce nouveau champ du père de famille, lorsqu'une épidémie les enleva tous, à quelques jours d'intervalle les uns des autres; ils étaient déjà mûrs pour le ciel. Depuis lors Sierra-Leone ne vit plus de missionnaires, et c'est à Whydah que fut établie la nouvelle mission.

Le gouvernement de Sierra-Leone, — montagne aux lions, — comprend les colonies que les Anglais possèdent sur une partie de la côte de la Guinée supérieure. Granville Sharp et quelques philanthropes fondèrent ces colonies, et y établirent des nègres libres. Le but principal de cet établissement était l'abolition de la traite, plaie hideuse qui décimait chaque année les populations africaines. Je reviendrai plus tard sur cet intéressant sujet; pendant près de trois années passées au milieu des négriers, j'ai recueilli sur ce commerce de l'homme par

l'homme des documents curieux, instructifs et entièrement inédits.

La ville de Freetown, chef-lieu du gouvernement de Sierra-Leone, est le point le plus important de la Guinée; grâce à son port, le plus beau de toute cette côte, elle est devenue le centre d'un commerce très-actif. La population, qui est considérable, est non moins variée; blancs, noirs, cuivrés, mulâtres, vivent sur le même sol; et du mélange de tous ces sangs divers est sortie une variété de couleurs auxquelles on ne sait quel nom donner. Je serais fort en peine aussi s'il me fallait donner un nom à chacun des cultes religieux qui sont en honneur dans cette colonie. Les catholiques y sont en très-petit nombre, et la plupart sont venus de Saint-Louis. Un évêque anglican y représente la religion officielle du gouvernement britannique, et compte au nombre de ses adhérents les employés de l'administration, les officiers et les soldats de l'armée. Quelques ministres wesleyens, anabaptistes et autres, cherchent à attirer les nègres autour de leurs chaires, et y réussissent plus ou moins.

Plusieurs maisons bien bâties et habitées par des blancs donnent à Freetown l'aspect d'une ville d'Europe.

La relâche devait durer trois jours. Tout d'abord, un arrêt si long n'était guère de mon goût; je devais changer de goût plus tard, et voici pourquoi. J'avais à Freetown un ami inconnu; cet ami inconnu alors, et dont le souvenir m'est aujourd'hui si précieux, était M. Pio d'Emparanza, consul général d'Espagne. J'étais parti sans lettre de recommandation pour lui, parce que je ne comptais pas m'arrêter à Sierra-Leone.

M. Petinto, mon nouveau compagnon de route depuis Ténériffe, descendit à terre le soir même de notre arrivée; je le priai d'annoncer ma visite pour le lendemain matin au consulat espagnol.

Je n'ai jamais autant souffert de la chaleur qu'au mouillage de Sierra-Leone; ma cabine était changée en étuve. Je passai la nuit sur le pont. A six heures du matin j'allais descendre dans une petite barque qui venait d'accoster, lorsque j'aperçus un canot, portant pavillon espagnol, qui nageait à force de rames vers le vapeur. Il me vint à l'esprit que cette embarcation pourrait être à mon adresse; je retardai mon départ. L'embarcation m'était destinée, en effet, et M. le consul d'Espagne m'attendait

sur la jetée. Dès que j'eus touché terre, M. d'Emparanza me tendit la main avec cet air gracieux et digne à la fois qui est un des traits distinctifs des fils de noble race. Petit de taille, vif dans ses mouvements, sa figure était cachée par une barbe longue et fournie ; on ne voyait que son front et ses yeux. Après quelques paroles, nous laissâmes de côté toutes ces formules de convention qui sont la monnaie courante du jour, et nous causâmes comme auraient fait de vieux amis.

Je passai toute la journée au consulat d'Espagne. On voulut me retenir pour la nuit; je préférai revenir à bord. Mais avant de partir je voulus accomplir un pèlerinage que j'avais projeté dès l'instant où je sus que nous devions nous arrêter à Freetown.

J'ai déjà dit que Mgr de Brésillac et ses compagnons avaient été emportés par une épidémie peu de temps après leur arrivée à Freetown; leurs restes reposent dans le cimetière de cette ville; près d'eux repose aussi un de mes anciens condisciples, M. l'abbé Edde. Envoyé dans la nouvelle mission de Whydah, il ne put atteindre le but de son voyage; il succomba dans cette colonie qui avait déjà été si fatale à la société des Missions-Africaines, et, plus heureux que d'autres, il recevait sa récompense avant d'être arrivé au soir de sa journée. C'était un besoin pour mon cœur d'aller faire une visite à ces vaillants athlètes qui m'avaient précédé dans l'arène de l'apostolat. MM. d'Emparanza et Petinto voulurent m'accompagner.

La piété des quelques catholiques qui résident à Freetown a élevé un modeste monument sur le coin de terre qui renferme la dépouille mortelle de Mgr de Brésillac et de ses compagnons. La tombe de M. Edde, entourée d'un simple grillage en bois, est placée à côté. Je m'agenouillai près de ces restes sacrés, et je priai longtemps. Je ne priai pas pour les morts; sans doute ils n'avaient nul besoin de mes prières. Après avoir accompli en peu de jours l'œuvre d'une vie entière, ils avaient échangé leur patrie de la terre pour la patrie du ciel. Je priai pour moi. Faible, j'avais besoin de force; pauvre apprenti, j'avais besoin de leçons. Mes maîtres étaient là ; je leur demandais de me révéler le secret de la charité ardente qui les avait animés pendant leur vie.

Le soleil était déjà couché quand nous quittâmes le cimetière.

« Voulez-vous, me dit M. d'Emparanza pendant que nous gagnions le port, voulez-vous m'accorder une faveur?

— Pas une seule, lui répondis-je, mais toutes celles que vous me demanderez.

— Je suis privé depuis longtemps, reprit-il, du bonheur d'assister à la sainte messe, je serais bien heureux si vous pouviez la dire demain matin au consulat. »

Il ne pouvait me faire une proposition plus agréable.

Le canot qui m'avait amené le matin m'attendait pour me reconduire, et quelques vigoureux coups de rames suffirent pour gagner le vapeur. La chaleur étant aussi intense que la veille, je passai cette seconde nuit sur le pont.

A six heures et demie j'étais au consulat d'Espagne. Je disposai tout immédiatement pour célébrer la sainte messe. Une grande table me servit d'autel. Il me fut impossible de l'orner comme je l'aurais désiré, parce que je n'avais avec moi que les objets d'absolue nécessité; mais je me consolais en pensant que le Dieu qui était né dans une étable ne dédaignerait pas d'honorer notre pauvreté de sa présence. MM. d'Emparanza et Petinto voulurent servir à l'autel; M. d'Emparanza fit la communion.

Le lendemain j'entendis quelques confessions et je célébrai de nouveau le saint sacrifice. Après la messe je baptisai la petite fille d'un nègre chrétien venu de la Havane. Cet enfant, âgé de trois ans, était mon premier-né en Jésus-Christ.

J'aurais voulu allonger les heures de cette journée, la dernière de notre relâche, et le matin et le soir se touchèrent plus rapidement qu'en aucun autre jour de ma vie.

A son départ de Sierra-Leone le vapeur prit un grand nombre de nègres à son bord; l'avant de l'*Ethiope* en était encombré. La vue de tout ce populaire noir me fit grand plaisir; j'étais sûr de trouver là matière à distractions pendant le reste de la traversée. Les gentlemen nègres qui étaient à bord, et qui se prélassaient en première classe, me parurent se réjouir médiocrement de l'arrivée de leurs frères. Je ne les vis pas une seule fois aller leur faire visite; ils évitaient même de regarder de leur côté. S'ils avaient jeté les yeux non sur leurs habits, mais sur leur peau, ils auraient vu cependant qu'il y avait entre eux un signe indélébile de fraternité.

Après notre dîner je rencontrai M. Burton.

« Venez donc voir, me dit-il, cette intéressante famille qui grouille là-bas sur l'avant!

— Notre visite ne les dérangera pas ?

— Pas le moins du monde, ils en seront enchantés.

— Puisqu'il en est ainsi, avançons. »

Ce sont des nègres qui prennent leur repas.

Ils mangeaient tous avec une rapidité surprenante. Accroupis par bandes de quatre ou cinq autour d'une grande calebasse qui contenait du poisson fumé perdu au milieu d'une sauce jaunâtre faite avec de l'huile de palmier, ils trempaient dans cette sauce immonde des boules de farine de maïs qui disparaissaient aussitôt dans les profondeurs de leur gosier. Leurs mains, qui servaient à la fois de cuiller et de fourchette, étaient engluées de liqueur jaunâtre, qu'ils se fussent bien gardés d'essuyer. Les marmots surtout étaient admirables à voir ; ils en avaient jusqu'aux yeux.

Quand tout fut fini, ils léchèrent leurs doigts, passèrent la langue sur leurs lèvres pour y recueillir les gouttes égarées, et, cela fait, s'étendirent sur leurs bagages.

Le vapeur, qui filait avec rapidité, n'allait pas cependant assez vite au gré de mes désirs ; j'aurais voulu lui donner des ailes pour arriver plus tôt au point où je devais lui dire adieu. Nous avions encore trois stations à faire, mais toutes trois de peu de durée. La première station était au cap des Palmes.

Vu de la mer, le cap des Palmes offre un aspect magnifique ; il en est ainsi, du reste, de toute cette côte d'Afrique ; mais quand on est descendu à terre, le charme disparaît, et, à moins d'être doué d'un enthousiasme exceptionnel, on est obligé de convenir que le pays ne vaut pas mieux que ceux qui l'habitent. Le palmier est un arbre superbe ; mais on l'a trop vanté. Les poëtes, qui voient tout en beau, ont admiré son aspect mélancolique ; c'est fort bien ; mais ils célèbrent la fraîcheur de son ombrage. O poëtes, n'allez pas chercher la rime à l'ombre d'un palmier ; vous l'y trouveriez peut-être, mais certainement vous y prendriez une insolation.

Une maison bâtie sur la pointe du cap tranche par sa construction régulière sur tout le paysage ; c'est la résidence d'un ministre protestant. On voit encore des huttes de nègres, tantôt agglomérées comme en un village, tantôt disséminées çà et là.

Cependant, en cet endroit, je fus témoin d'un spectacle que je n'ai pas vu ailleurs. L'ancre avait à peine touché le fond, que le

steamer fut entouré par une multitude de petites barques montées par des indigènes cuivrés. Leur peau rouge et transparente laissait voir des muscles d'une vigueur peu commune ; leur tête, mieux conformée que celle des nègres, révélait aussi plus d'intelligence. Chaque barque n'en contenait que deux, quelquefois trois ; ils s'y tenaient assis sur leurs talons ; leur position était un vrai tour d'équilibre ; car le moindre mouvement eût suffi pour faire chavirer l'embarcation. Ces barques, d'un seul tronc d'arbre, larges au milieu et effilées aux deux bouts, étaient manœuvrées avec des pagaies légères. Elles glissaient en sautillant sur la cime des vagues, qu'elles effleuraient à peine ; c'était merveille de les voir aller en tous sens, passer à côté les unes des autres avec une rapidité étonnante, sans jamais se heurter. Je désespérais de voir un naufrage, tant l'habileté des rameurs était grande, tant leurs manœuvres se faisaient avec précision au milieu des évolutions les plus diverses, lorsqu'un des passagers eut l'idée de leur montrer un cigare, qu'il jeta à la mer aussi loin que possible. Un même cri sortit alors de toutes ces poitrines ; les pagaies battirent l'eau avec force, et sous cette impulsion puissante les pirogues volèrent sur les flots ; la lutte eût été merveilleuse si elle se fût prolongée ; mais en quelques minutes la moitié des embarcations avaient chaviré. Les indigènes, agiles comme des marsouins, se firent un jeu de cet accident, remirent leurs pirogues à flot, et pour un nouveau cigare recommencèrent la lutte, qui eut le même dénoûment.

Les pirogues entourèrent le vapeur jusqu'à notre départ ; dès qu'il fut en marche, une vingtaine le suivirent encore pendant quelque temps, et essayèrent de lutter de rapidité avec lui ; mais bientôt elles se perdirent à l'horizon.

Au cap des Palmes, soixante indigènes prirent passage à notre bord ; engagés volontaires, ils allaient travailler dans les factoreries européennes de Lagos. Ils se casèrent sur l'avant du navire, à côté des nègres de Sierra-Leone, qui les accueillirent avec une mauvaise grâce assez marquée. J'avais déjà examiné en détail le bagage de ces derniers, et il m'avait fallu un certain temps pour découvrir les mille riens qui composaient leur fortune ; ma tâche fut plus facile avec les nouveaux venus. La plupart ne possédaient que le morceau d'indienne qui leur servait de caleçon ; quelques-uns avaient en plus une pipe, un briquet

et un peu de tabac. Je remarquai avec plaisir qu'ils faisaient part de leurs richesses à ceux de leurs frères que la fortune n'avait pas autant favorisés. La cuisine du bord était chargée de leur nourriture, qui consistait en du riz cuit à l'eau. Ce riz leur était servi dans des baquets, et, divisés par bandes de huit à dix, ils y puisaient à pleine main. Si le travail qu'ils fournissent est égal à leur appétit, ces hommes sont précieux.

Cap-Corse, en anglais *Cape Coast*, fut notre avant-dernière station.

La citadelle, qui cependant n'a rien de remarquable, est le seul monument de Cap-Corse. Il se fait dans cette colonie un commerce actif d'or et d'ivoire. Fondée par les Portugais, prise ensuite par les Hollandais, elle tomba aux mains de l'Angleterre en 1661. Sa population est composée de nègres, de mulâtres et de blancs.

Rien qui soit digne d'être signalé ne marqua notre navigation de Cap-Corse à Akra. Le temps fut toujours magnifique, et la vie du bord aussi monotone que par le passé. Les marins, dont l'existence est, pour ainsi dire, rivée au plancher de leur navire, s'accommodent de cette vie régulière, troublée seulement, de loin en loin, par quelque grain ou quelque tempête. J'ai éprouvé un grand charme depuis à me trouver perdu entre ces deux immensités, qu'on appelle la mer et le ciel, mais alors j'aurais fait un fort mauvais matelot; aussi, dès que la terre parut de nouveau, je la saluai avec bonheur.

Nous étions devant Akra; il était six heures du matin, le soleil levant éclairait la ville de ses premiers rayons, et dorait la cime écumeuse des vagues qui se brisaient avec fracas sur la plage.

M. Petinto, qui représentait le gouvernement espagnol dans cette colonie, m'invita à descendre à terre avec lui. A Akra, le débarquement offre de grandes difficultés à cause des brisants qui bordent cette côte; quand la mer est agitée, il serait dangereux d'en tenter le passage. Ce jour-là, la mer était relativement calme; une folle vague nous jeta son écume en pleine poitrine, mais c'était là un accident de peu de gravité.

On donne à Akra, capitale du royaume de ce nom, le titre de ville; mais c'est là un vrai titre de luxe consacré cependant par toutes les géographies. La plus misérable de nos bourgades d'Europe a l'air d'une cité du premier ordre auprès de cette mul-

titude de baraques, que l'on a si pompeusement étiquetées. A part les forteresses anglaises et quelques maisons de négociants, tout le reste n'est qu'une triste agglomération de huttes de nègres, sales, enfumées, qui craquent à chaque coup de vent et menacent de joncher le sol de leurs débris. Les rues sont tortueuses, et si étroites que deux hommes peuvent à peine y passer de front; les places sont des cloaques et des dépôts d'immondices.

A dix heures du matin, après avoir tout visité, je regagnai l'hôtel qu'habitait M. Petinto. Ma promenade, faite par une forte chaleur, avait aiguisé mon appétit. Je vis avec plaisir que les convives étaient déjà arrivés; moi seul étais en retard. La table fut servie à l'européenne, et beaucoup mieux que je ne l'aurais attendu dans un pays privé de ressources. L'Anglais qui dirigeait l'hôtel tint à honneur de nous bien traiter; et son cordon bleu, pour appartenir à la race nègre, ne s'en tirait vraiment pas trop mal; il eût pu au besoin donner des leçons à certains gargotiers blancs de ma connaissance. Deux enfants noirs de douze à quatorze ans servaient à table; deux autres, à peu près du même âge, étaient occupés à chasser les mouches, qui, malgré leurs efforts, revenaient à chaque instant s'abattre sur nous. La physionomie de ces enfants était intelligente, leur air dégagé; de temps à autre ils jetaient un regard de convoitise sur les plats étalés devant eux, leur langue remuait dans leur bouche d'une manière significative, et leurs dents, blanches comme l'ivoire, auraient fait volontiers un peu d'exercice. On se garda malheureusement de faire appel à leur bonne volonté, et, de toutes les merveilleuses choses qu'ils avaient tenues un moment entre leurs mains, il ne leur resta que quelques débris.

Après le déjeuner, chacun alla à ses affaires; je restai seul à causer avec M. Petinto. A deux heures, on annonça une visite importante : Sa Majesté noire, le roi d'Akra, venait saluer M. le vice-consul.

J'allais voir enfin un de ces princes africains dont le despotisme est depuis longtemps passé en proverbe. Je me figurais un potentat terrible comme le roi de Dahomé, majestueux comme Théodoros, le fameux négous d'Abyssinie; quelle fut ma surprise, quand je vis s'avancer vers nous un grand nègre, qu'on eût confondu dans la foule avec le dernier de ses sujets!

« C'est le roi d'Akra, me dit M. Petinto.

— Et ces quatre gaillards qui marchent à sa suite?

— Ses ministres. »

Sa Majesté s'assit sur ses talons, comme un vrai manant, et ses serviteurs firent de même.

Après environ un quart d'heure de conversation, un enfant apporta des verres et une bouteille de rhum. A cette vue, la scène changea comme par enchantement. Le roi, qui avait gardé jusque-là un air sérieux et presque digne, se dérida, et ses yeux, brillants de convoitise, se reposèrent avec amour sur la liqueur vermeille. Les ministres montèrent leur gaieté au diapason de celle de leur maître. L'un d'eux, dont la tête avait grisonné sous le poids du portefeuille, s'empara de la bouteille, et versa le rhum dans les verres, qu'il emplit jusqu'au bord. Et quels verres! pas de ces petites miniatures qui servent pour les liqueurs, mais bien des verres de bonne grandeur.

M. Petinto porta à peine le sien à sa bouche, et je me contentai de tremper mes lèvres dans le mien.

Le roi, qui suivait des yeux nos mouvements, laissa échapper un geste de compassion, qui fut reproduit par ses ministres. Je suis persuadé qu'ils nous tenaient en bien petite estime.

Le prince noir et ses acolytes n'y mirent pas tant de façons; ils vidèrent leurs verres d'un trait, et se partagèrent ensuite ce qui restait des nôtres.

Le rhum avait mis la cour d'Akra en belle humeur. Le roi daigna s'informer auprès de M. Petinto si je venais sur la côte d'Afrique pour faire le commerce. Quand il eut appris le but de mon voyage, il me fit dire par son interprète : « Ta religion est bonne pour les blancs, mais pas pour les noirs; et puis, tu n'es pas un homme, tu n'aimes pas le rhum. »

Là-dessus, Sa Majesté se leva, et, après nous avoir salués, elle partit suivie de ses ministres.

Une particularité touchant le seigneur qui vient de nous quitter; je l'ai apprise à Akra :

Quand un de ses sujets se permet de porter la main sur un objet qui ne lui appartient pas, au lieu de chercher le voleur, le gouvernement anglais appréhende le roi, et le garde en otage jusqu'à ce que le coupable soit découvert. Les nègres, pleins d'attachement pour leur maître, se mettent aussitôt en campagne; le misérable qui n'a pas respecté le bien d'autrui ne tarde pas à

être saisi, et le roi est rendu à l'amour de son peuple. Pour qui connaît la convoitise des nègres, il est démontré que le roi d'Akra doit passer plus de la moitié de ses jours en prison.

A trois heures et demie, après avoir dit adieu à M. Petinto, je me dirigeai vers la plage afin de me procurer une embarcation pour revenir à bord. Si j'avais connu alors le caractère des nègres, comme je l'ai connu depuis, j'aurais prévu l'embarras où j'allais me trouver.

Le matin, M. Petinto avait payé, pour son passage et le mien, deux schellings; dans ma naïveté de voyageur novice, j'avais cru que le prix serait le même pour le retour. Le premier nègre à qui je m'adressai me demanda trois piastres..., plus de quinze francs. D'autres, à qui je m'adressai ensuite successivement, élevèrent aussi haut leurs prétentions. J'offris une piastre, qui fut refusée; et, en attendant, le vapeur chauffait, et les nègres riaient d'un certain rire agaçant. J'étais pris au piége. J'allais m'exécuter en payant le prix demandé, lorsque je vis un officier se diriger vers la plage. Une pirogue l'attendait; je sautai dans l'embarcation en même temps que lui, et un quart d'heure après j'étais à bord. Il était temps, l'*Ethiope* avait levé l'ancre.

Le patron de la pirogue me demanda dix francs.

« Combien faut-il lui donner? dis-je au capitaine.

— Combien lui avez-vous promis?

— Nous n'avons pas fait de prix.

— Dans ce cas, c'est deux schellings. »

Le nègre voulut se récrier; le capitaine le menaça de le faire jeter à la mer s'il ne partait au plus vite. Il prit les deux schellings, et nous délivra de sa présence.

Je venais de recevoir une bonne leçon, je me promis d'en profiter.

La plage d'Akra disparut. Dès les premiers jours de notre navigation, j'éprouvais une certaine peine à m'éloigner de la terre; elle était depuis longtemps effacée de l'horizon que j'essayais de l'apercevoir encore. Cette fois, il n'en fut pas de même; il me tardait de la perdre de la vue; nous allions à Lagos, et Lagos était le premier but de mon voyage.

Ce que je venais de voir dans la course que j'avais accomplie avait pu captiver mon esprit; mais mon cœur n'avait goûté que peu de consolations. Je me souvenais que j'étais missionnaire, et

partout, sur mon passage, j'avais rencontré les œuvres de l'ennemi du Christ.

Je l'avais vu régner en maître sur les nègres, tantôt à l'aide du fétichisme, tantôt à l'aide du protestantisme. Le fétichisme les tenait ensevelis dans la misère la plus abjecte, et la religion protestante, culte sans amour et sans foi, était impuissante, avec ses fausses bibles et ses ministres aussi faux que leurs bibles, à les relever de leur abjection et pour faire de vrais chrétiens. Le protestantisme n'a pas même réussi à en faire des hommes.

Une heure après notre départ d'Akra, le dîner était servi. Si je parle encore de notre dîner, c'est pour relater un petit incident de table, qui égaya un instant tous les convives.

Le potage venait d'être desservi. Pour éteindre le feu de ses épices, nous trempions modestement nos lèvres dans un verre de bière, car le vin est hors de prix sur les navires anglais, lorsqu'un des passagers, d'une voix métallique, aussi métallique que le son des guinées qui tintaient dans son gousset, cria :

« Garçon, une bouteille de vin de Champagne. »

Du champagne, à la soupe ! c'était à n'en pas croire nos oreilles.

Nous tournâmes aussitôt nos regards vers le point d'où était parti ce cri, pour voir l'heureux mortel qui buvait de ce vin au commencement de son repas, alors qu'il nous était impossible d'en goûter même au dessert.

C'était l'un des gentlemen noirs dont j'ai parlé au début de ce récit. La figure radieuse, il jouissait de notre étonnement. Je voulus savoir combien lui coûtait notre surprise...: une bagatelle..., dix francs. Quand on lui eut apporté le merveilleux liquide, je me permis de le regarder en dessous. Certes lui et sa dame maniaient le verre avec grâce; ils me parurent même apprécier à sa juste valeur la liqueur champenoise. Un petit détail me gâta cependant tout le tableau : je les vis se lécher les lèvres.

Le 22 septembre, au matin, l'*Ethiope* mouillait en mer près de Lagos.

La descente à terre présente à Lagos plus de difficultés qu'en aucun autre point de cette côte. La barre qu'il faut franchir pour entrer dans la rivière, impraticable les jours où la mer est agitée, est dangereuse même par le temps le plus calme. De nombreux requins suivent les pirogues, que la moindre négligence du pi-

lote peut faire chavirer, et il est rare qu'un homme qui tombe à la mer ne soit pas un homme perdu.

A l'époque où j'arrivais à Lagos, les nègres seuls se risquaient en pirogue sur la barre; les blancs avaient à leur service un petit bateau à vapeur solidement construit. Je pris passage à son bord, et, à huit heures du matin, je touchais le sol de ma nouvelle patrie.

CHAPITRE II

De Lagos à Whydah. — Le village de Lagos. — Les Anglais. — Une factorerie française. — Départ de Lagos; ma pirogue et son équipage. — La lagune. — Une nuit dans la lagune. — Un déjeuner nègre. — Badagri. — Une factorerie brésilienne. — L'hospitalité sur la côte occidentale d'Afrique. — Une buvette nègre. — Une seconde nuit dans la lagune. — Un poste entre ciel et eau. — Porto-Novo. — M. Jacinto et son café. — Moustiques ou maringouins. — Tempête sur le lac. — Le canal de Godomé. — Les nègres et les armes à feu. — Le village de Godomé. — Réception chez le *cabacère* de Godomé. — Arrivée à Whydah.

A Lagos, j'étais chez moi, car ce territoire est compris dans le vicariat apostolique du Dahomé. Aucun missionnaire n'avait encore visité ce point de la côte africaine, et de longs jours devaient s'écouler avant que la croix du Sauveur y fût plantée. J'étais le messager de la bonne nouvelle, et, cette bonne nouvelle, je devais la retenir captive, parce que le moment de la révéler n'était pas venu. Comme l'oiseau de passage, j'allais y faire une petite halte, y marquer peut-être un lieu de repos pour plus tard, et, après avoir payé un tribut de louanges au Créateur sur cette terre qui n'avait pas encore appris à bénir son nom, je devais porter mes regards et diriger mes pas vers un autre horizon.

Whydah était le terme de ma course; mais, avant de prendre le chemin qui y conduit, jetons un coup d'œil sur Lagos.

Lagos est un village nègre, établi dans une petite île formée par la rivière du même nom. Il offre l'aspect de toutes les agglo-

mérations de cases de nègres : même dénûment, même saleté. Qui voit un village nègre, les voit tous; le plus ou moins d'étendue les distingue seulement les uns des autres.

Ce peuple n'a pas fait un seul progrès moral ou matériel. Ses idées, au lieu de pencher vers le bien, penchent de plus en plus vers le mal; depuis qu'il est en contact avec notre civilisation, il n'en a pris que les vices, qu'il a ajoutés aux siens, déjà si nombreux et si dégoûtants. Son bien-être ne s'est pas accru davantage : ses cases sont construites sur le modèle de celles que construisaient ses pères il y a plusieurs siècles; ses ustensiles de ménage n'ont subi aucun perfectionnement; en un mot, il n'a rien inventé de ce qui pouvait lui rendre l'existence plus douce : tel il était hier, tel il est aujourd'hui, tel il sera demain, si la religion ne lui vient en aide pour le relever de son abjection.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il n'a pas conscience de sa misère. La vie de l'animal, voilà sa vie ; une nourriture immonde fait toute sa joie, une bouteille de tafia toutes ses délices.

J'aurai occasion de parler souvent de la manière de vivre des nègres, de leurs usages, de leurs coutumes, et ainsi je compléterai peu à peu mon étude sur ce peuple déshérité. Pour le moment, je me borne aux quelques réflexions qui précèdent.

Quand j'arrivai à Lagos, les Anglais venaient de s'emparer du village et de tout le pays qui l'avoisine : les habitants avaient tenté un semblant de résistance; mais leur élan patriotique était subitement tombé à la vue d'une frégate qui venait d'entrer dans la rivière, et qui pointait ses pièces sur leurs cases. Ils ne protestèrent plus contre l'envahissement anglais que par leurs cris.

Pour dédommager le roi de Lagos de la perte de son trône, il lui fut alloué une pension, qu'on a eu soin de lui rogner depuis, sous divers prétextes.

Quelques maisons de commerce étaient établies dans cette île lors de la prise de possession par les Anglais. Les principales affaires étaient traitées par une factorerie génoise et une factorerie française. L'une appartenait à M. Carena, qui la gérait lui-même; l'autre à M. Régis, de Marseille; M. Aymès, l'un de ses nombreux agents sur la côte d'Afrique, la gérait en son nom. J'allai demander l'hospitalité à la factorerie française; j'avais compté sur un accueil franc et cordial; mon attente ne fut pas

déçue : durant mon séjour dans cette maison, j'y fus l'objet de soins et d'attentions multipliés, dont je garde le meilleur souvenir.

Rien de charmant comme cet établissement français. Quand on parle de factorerie, on se représente de vastes entrepôts de marchandises, un va-et-vient continuel de gens affairés, un bruit de voix assourdissant. On trouve tout cela dans la maison française de Lagos ; mais on est loin de le soupçonner au premier abord.

Un petit jardin planté d'arbustes, choisis entre les plus beaux d'Afrique, précède l'habitation. Quand on a franchi le seuil de la porte d'entrée, on est tout surpris de voir devant soi une construction élégante perdue au milieu de touffes de verdure. On dirait une maison de plaisance transportée d'Europe sur le sol africain.

Une galerie supportée par des piliers en brique fait le tour de la maison; cette galerie est vraiment précieuse; que la pluie tombe avec abondance, ou que le soleil darde ses rayons les plus brûlants, le promeneur y trouve toujours un abri.

L'intérieur de la maison ne laisse rien à désirer; les pièces, bien divisées, sont meublées avec un confortable que je ne m'attendais pas à trouver dans un pareil pays. J'ai oublié le nom de l'architecte qui en traça le plan; certes, c'était un homme de goût et ami du bien vivre.

Les magasins sont établis au fond d'une vaste cour située derrière la maison ; c'est là que se traitent toutes les affaires : là aussi est tout le bruit.

L'huile de palmier est le seul produit du pays que l'on achète ; les nègres l'échangent pour de l'eau-de-vie ou des étoffes ; mais le plus souvent c'est l'eau-de-vie qu'ils préfèrent.

Après deux jours d'un repos délicieux dans cette petite oasis, je dus songer à partir pour Whydah. J'avais craint un instant d'être obligé de prolonger mon séjour à Lagos. Les Anglais venaient d'infliger depuis peu, pour je ne sais plus quel méfait, une rude leçon aux nègres de Porto-Novo, et ceux-ci, furieux de leur échec, avaient interdit le passage des lagunes; or il était impossible d'aller à Whydah par une autre route. M. Aymès me conseillait d'attendre encore quelques jours, et j'allais me rendre à son avis, lorsqu'un blanc, qui venait de tenter le voyage et de le mener à bonne fin, m'assura qu'il n'y avait plus de danger.

Je quittai Lagos le 23 septembre à six heures du soir. Un vapeur ne m'attendait pas pour me prendre à son bord ; au premier voyage, qui n'avait été qu'un long enchantement, allait en succéder un autre semé de péripéties, plein de dangers, et d'un genre tout nouveau pour moi.

Je ne m'arrêtai pas un instant à regretter le passé ; cette route inconnue que j'allais suivre souriait à ma jeune imagination. J'avais hâte de quitter Lagos pour m'aventurer dans ces lagunes qui n'avaient pas encore vu de missionnaires sillonner leurs eaux ; le commerce, avec ses hommes avides de gain, courant après le lucre, avait passé par là ; la religion allait y passer aussi pour bénir ces solitudes et apprendre à leurs échos à répéter le nom de leur Créateur.

M. Aymès, déjà si bon pour moi, mit le comble à sa bonté en faisant disposer pour mon voyage une pirogue de la factorerie ; il veilla lui-même à son installation. Une toiture légère, placée sur l'arrière de l'embarcation, devait m'abriter du soleil, de la pluie, et de la rosée de la nuit. La carcasse de la toiture, bâtie avec des tiges de bambou, était recouverte de nattes faites avec de la moelle de palmier. La partie de la pirogue restée libre était destinée aux nègres qui devaient m'accompagner.

L'intérieur de ma cabine était meublé le mieux possible ; une natte fine pour me coucher, une petite caisse contenant des provisions et servant de siége, quelques livres pour tromper la longueur des heures de la route, un crayon et du papier pour prendre des notes, un fusil pour tirer les poules d'eau et les bécassines, ou envoyer quelques balles perdues sur le dos des caïmans. L'équipage se composait de cinq hommes, quatre rameurs et un pilote. Je commandais l'embarcation ; mais mon commandement n'était qu'honoraire, vu que je n'avais aucune connaissance de la route à suivre, et que je ne comprenais pas un mot du langage de mes matelots.

Dès que j'eus pris place dans ma cabine, M. Aymès, qui se tenait sur la rive, cria au pilote : « Lâche l'amarre, et au large. » Aussitôt les nègres appuyèrent fortement sur leurs perches, et la pirogue vola sur l'eau, laissant après elle un long et lumineux sillon.

En quelques minutes nous avions franchi la rivière, et nous entrions dans la lagune.

J'examinai alors avec soin la figure de mes hommes, que je n'avais fait qu'entrevoir au moment du départ. Avec la meilleure volonté du monde, il me fut impossible de formuler sur leur compte une opinion favorable, tant ils avaient l'air de vrais bandits. On m'avait recommandé d'exercer sur eux une surveillance sévère ; la recommandation était inutile, leur tournure seule eût suffi pour me tenir en éveil. Je confiai la réussite de mon voyage à la douce Étoile des cieux, et je partis sans crainte.

Dès notre entrée dans la lagune, la marche de la pirogue fut ralentie par de nombreux bancs de sable que l'obscurité, qui se faisait déjà, empêchait d'apercevoir. Après avoir avancé de deux pas, nous étions obligés de reculer de quatre pour tenter le passage sur un autre point, à mon grand déplaisir et surtout à celui des nègres, que ce surcroît de travail n'amusait guère.

A chaque reculade, ils se livraient à une pantomime des plus expressives, mêlée de cris divers, et le malheureux pilote, incliné sur l'eau, demandait à tous les diables de sa connaissance de lui indiquer la passe favorable. Il leur avait promis force cadeaux s'ils l'aidaient à se tirer d'affaire; mais une fois hors de danger, il se borna à leur offrir son verre de tafia avant de le boire.

Dès que nous eûmes gagné les eaux profondes, les nègres abandonnèrent leurs perches et se servirent de pagaies. La pirogue, longue, effilée, obéissait à peine à leur impulsion; mais nous gagnions en tranquillité ce que nous perdions en vitesse, et j'étais bien aise, après les rudes secousses occasionnées par la rencontre des bancs de sable, de me tenir un peu en repos.

La nuit, qui était tombée entièrement, m'empêchait de distinguer les deux rives ; je ne voyais qu'une masse d'objets confus qui passaient rapidement devant moi. De petites mouches au corsage de feu éclairaient seules l'obscurité dans laquelle nous étions plongés. Tantôt posées sur de hautes tiges d'herbes, on eût dit de petits lumignons allumés par les bons anges des lagunes. Tantôt, voletant çà et là, elles formaient mille dessins dans les airs, éblouissant l'œil de leurs capricieux ébats. La petite lueur, éteinte sur un point, reparaissait sur un autre, s'effaçait encore pour briller plus loin avec le même éclat. Ces petites créatures bénissaient à leur manière Celui qui les avait faites si brillantes, et charmaient les longues heures de veille du voyageur égaré dans ces solitudes. Les bruits du jour étaient apaisés, une brise

légère, qui ridait la surface de l'eau et faisait vaciller la cime des hautes herbes, ajoutait un charme tout particulier au silence de la nuit. L'eau clapotait joyeuse à l'avant de la pirogue, et ce bruit, toujours le même, plongeait l'âme dans une quiétude inénarrable, que venaient troubler de temps à autre un cri de bête fauve en quête de sa proie, le battement des ailes d'un oiseau dérangé dans son sommeil, la course rapide de quelque caïman fuyant à notre approche. Deux de mes hommes dormaient accroupis sur leurs talons; les autres causaient à voix basse ou fredonnaient un chant monotone, œuvre de quelque maître du désert, et en parfaite harmonie avec le calme des belles nuits d'Afrique.

Il ne manquait à ce tableau ravissant qu'un peu de lumière; je fus servi à souhait : vers dix heures, la lune, qui parut dans le ciel, enveloppa toute cette scène de sa douce clarté, et lui donna ainsi un aspect vraiment féerique.

Il se fit alors en moi comme un apaisement universel, et, au milieu de ce calme et de cette paix de la nature, ma prière du soir, mêlée au bruissement des eaux, au murmure de la brise, s'éleva vers Dieu avec le parfum des fleurs que sa main a semées comme en se jouant à la surface des lagunes. J'ai passé depuis, et à plusieurs reprises, par ces mêmes lagunes; mais je n'ai plus retrouvé la fraîcheur de mes émotions premières : tant le cœur de l'homme se lasse vite des spectacles les plus sublimes!

La nuit était très-avancée lorsque je songeai à me livrer au repos. Pour être prêt à tout événement, je disposai mon fusil près de moi, mes pistolets à portée de ma main, et, ces précautions prises, je m'étendis sur ma natte.

Quel changement à mon réveil! toutes ces magnificences s'étaient évanouies : plus de mouches luisantes, plus de fraîche brise; un brouillard épais couvrait la terre et l'eau; on était à cette heure indécise où l'aube essaye de percer les dernières ténèbres de la nuit. Le froid avait transi mes membres, et mes os gardaient le souvenir de ma couche improvisée.

Mais le soleil levant eut bientôt dissipé le brouillard, et avec lui les lagunes reprirent leur aspect de tous les jours; les arbres, trempés de la rosée de la nuit, égouttèrent leurs feuilles au feu de ses rayons; les oiseaux firent leur toilette devant le miroir de l'eau; les caïmans gagnèrent lourdement le sable de la rive; la

fête du jour commençait avec ses mille bruits divers. Les nègres, dont le sentiment poétique est peu développé, ne restèrent pas cependant insensibles devant cette aurore qui nous promettait un beau jour, et, sans rancune pour l'astre qui leur a si bien noirci la peau, ils le saluèrent avec joie, et aussi avec reconnaissance; car ils en avaient grand besoin pour sécher leurs pagnes, que l'humidité avait collés sur leur dos, et pour dégourdir leurs membres, que la fraîcheur de la nuit avait transis.

Vers sept heures nous songeâmes à déjeuner. Je trouvai dans la caisse que j'avais prise à Lagos un petit pain, une aile de poulet, un petit flacon de vin et quelques oranges; il y avait là de quoi faire un excellent repas, et, grâce au brouillard du matin qui avait aiguisé mon appétit, je fis grand honneur à toutes ces provisions.

Mes hommes, n'ayant pas de pièces froides à leur disposition, préparèrent du bois sec pour faire du feu dans la pirogue. J'assistai avec intérêt à leurs préparatifs.

Trois cailloux formaient le foyer; un pot en terre du pays était placé dessus; dans le pot, du poisson fumé, de l'huile de palmier, du piment, des herbes hachées; c'est de ce mélange que devait sortir leur ragoût national. Trois nègres étaient occupés à sa confection; le premier activait le feu avec un bruit de soufflet de forge; le second remuait les matières disparates contenues dans la marmite; le troisième préparait les boules de farine de maïs qui devaient servir de pain; les deux autres poussaient la pirogue : ils interrompaient de temps en temps leur travail pour faire claquer leur langue et jeter un coup d'œil de satisfaction vers le foyer.

Au bout d'une heure, celui qui surveillait plus particulièrement la sauce déclara qu'elle était à point; il la versa dans une calebasse, et tous à la fois y plongèrent délicatement leurs mains.

Quand le plat fut vide, j'y versai une bonne ration d'eau-de-vie, et chacun d'eux y trempa ses lèvres à tour de rôle.

Ma générosité me valut une foule de bénédictions, et la pirogue marcha plus vite.

Le nègre est vraiment curieux à étudier lorsqu'il a satisfait son appétit; comme il ne voit rien au delà de ses sens, sitôt que sa faim est apaisée, sa soif éteinte, les ébauches d'idées qui rou-

laient dans sa tête s'arrêtent, la vie morale disparaît, la vie matérielle reste seule.

Le nègre aime beaucoup le chant ; et quand on a habité longtemps avec lui, il est facile, d'après les airs qu'il choisit, de connaître l'état de son estomac. S'il est à jeun, il ne sort de son gosier que des modulations mélancoliques ; a-t-il fait un repas copieux, c'est une débauche de notes à étourdir les oreilles les moins délicates.

Pour mon malheur, mes hommes avaient très-bien déjeuné ; je fus condamné à subir tout ce qu'il y a de hurlant dans le répertoire musical nègre, jusqu'à notre arrivée à Badagri, qui eut lieu à dix heures du matin.

Badagri est un village nègre peu important ; c'est la première halte à faire en venant de Lagos. La pirogue s'arrêta au milieu d'une mare bourbeuse ; pour descendre à terre, je fus obligé d'avoir recours aux fortes épaules d'un noir.

Un ministre protestant, de race nègre, a fixé sa résidence à Badagri ; ses efforts pour attirer les indigènes autour de sa chaire n'ont pas encore été couronnés de succès ; mais il en prend aisément son parti, et son peu de réussite n'est pas capable de troubler sa sérénité habituelle. On lui a dit d'aller à Badagri, il est allé à Badagri. Peu lui importe que les nègres acceptent ou rejettent sa doctrine ; il touche un bon traitement qui lui permet de bien vivre, c'est le principal.

Autrefois ce village comptait plusieurs factoreries ; à l'époque de mon passage il n'en restait plus qu'une qui eût quelque importance ; elle appartenait aux frères Jambo, du Brésil. Je l'aperçus droit devant moi en arrivant ; j'allai y demander une hospitalité de quelques heures. J'entrai avec une certaine crainte, et on le comprendra sans peine ; je n'entendais pas un seul mot de portugais, et c'était la seule langue qu'on parlât à la factorerie. Tout le personnel était réuni dans la salle à manger ; on allait se mettre à table. Je saluai en français, on me répondit en portugais ; on m'examina quelques secondes ; le résultat de l'examen fut sans doute à mon avantage, car un négrillon apporta un couvert, et je fus invité à prendre ma part du déjeuner. J'acceptai sans mot dire. Les viandes abondaient sur la table ; mais le pain et le vin manquaient ; le pain était remplacé par une sorte de polenta gluante, le vin par du genièvre, que l'on buvait pur

ou avec de l'eau ; de ces deux manières de se rafraîchir aucune n'était de mon goût : mon gosier gardait encore sa délicatesse d'Europe. Le maître de la maison, qui s'en aperçut bientôt, me fit apporter une bouteille d'ale; je connaissais cette boisson depuis l'*Ethiope;* elle ne vaut pas le vin, mais elle est préférable au genièvre.

Arrivez n'importe à quelle heure dans les factoreries de la côte d'Afrique, vous pouvez compter sur une réception cordiale; mais l'hospitalité ne sera pas la même partout. Les maisons françaises sont fournies en tout temps de ce qui rend la vie facile et agréable; il n'en est pas ainsi des autres. Aujourd'hui c'est du gaspillage, demain ce sera plus que de l'économie. Aujourd'hui c'est de l'abondance; le pain, le biscuit traînent partout; un nègre cire une paire de bottes à côté d'un quartier de bœuf; le vin de Porto, le vin de Champagne paraissent à la soupe et vont jusqu'au dessert; le café, le thé coulent à pleins bords dans les tasses ; les liqueurs s'amoncellent sur la table : passez deux jours après, tout ce qu'il y aura de meilleur sera encore à votre disposition, mais il y aura peu de chose.

Le moment de mon passage à Badagri était un moment malheureux pour la factorerie brésilienne.

Après le déjeuner chacun alla à son ouvrage. Resté seul à la maison, je l'examinai en détail. Elle était construite sur un modèle que je n'avais encore vu nulle part; le rondier et le bambou avait fourni la plus grande partie des matériaux nécessaires à sa construction; les magasins occupaient le rez-de-chaussée, les chambres des agents de la factorerie étaient au premier; on y arrivait par un double escalier aboutissant à un balcon qui donnait entrée à une grande pièce servant de salle à manger et de salon. Ce qui donne un caractère particulier à cette habitation, c'est que l'air circule librement partout, passant à travers les cloisons de bambous, scellés entre eux par des lianes, et non enduits de mortier et de plâtre.

Après avoir tout examiné, je me mis en quête de mes hommes, afin de continuer ma route vers Whydah. Dans mon inexpérience, je crus qu'il suffirait d'un signe pour être obéi; mais j'avais compté sans la fainéantise et l'insouciance des nègres. Je commençai mes recherches par le point de la lagune où nous avions abordé. Je ne trouvai que le pilote; il était couché dans la pirogue, et dor-

mait d'un profond sommeil ; sa tête seule était à l'abri du soleil, et tout son corps ruisselait de sueur. Je le secouai rudement ; il ouvrit les yeux avec peine, se leva sur son coude, et, après avoir grommelé quelques paroles inintelligibles, il reprit sa position première. Je vis alors que l'équilibre était parfait entre la température extérieure et la température de son estomac : il était ivre d'eau-de-vie et de vin de palmier. J'allai à la recherche des autres, et je les trouvai installés à la buvette du village, en train de jouer leur consommation.

Un singulier jeu que celui qu'ils jouaient ! Si singulier, en effet, que je n'y compris rien ; je passai pourtant près d'un quart d'heure à l'examiner. Je jetai ensuite un coup d'œil sur la buvette. La salle était un hangar ouvert à tous les vents ; une toiture d'herbes desséchées préservait les buveurs de la pluie et du soleil. Douze flacons de toute couleur, de toute forme, de toute grandeur, étaient placés sur une petite table, et constituaient le fonds de l'établissement. Autant que je pus en juger à vue d'œil, ils ne contenaient, je crois, que de l'eau-de-vie et du genièvre. La dame du comptoir, vieille négresse décrépite, trônait sur un siége de bambous.

La nouveauté de cette scène ne me fit pas oublier cependant que l'heure était venue de quitter Badagri ; je fis signe aux nègres de me suivre.

D'abord ils me répondirent par un torrent de paroles ; heureusement pour mes oreilles, ils s'aperçurent bientôt qu'ils dépensaient leur éloquence en pure perte ; alors ce fut le tour des gestes : l'un me faisait comprendre que la partie ne serait pas terminée de longtemps ; l'autre me montrait un flacon à demi plein ; le troisième indiquait du doigt la hauteur du soleil ; le quatrième approuvait par signes ses compagnons, et, pour comble de malheur, la dame de comptoir, tout en supputant intérieurement les profits de la journée, opinait de la tête en leur faveur.

Chers lecteurs, qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous auriez peut-être pris les nègres au collet pour les entraîner de force ; mais cette opération eût présenté quelque difficulté : d'abord j'étais seul contre quatre, et de forts gaillards, je vous assure ; et puis, ils n'avaient ni veste ni habit d'aucune sorte, et leur peau est glissante comme la peau d'anguille. Pour moi, je jugeai que le mieux était de céder. Je rentrai donc à la factorerie, et,

comme j'avais grand besoin de sommeil, je m'étendis sur un canapé, en attendant qu'il plût à mes hommes de se remettre en route.

Vers quatre heures, je fus réveillé par un cliquetis d'assiettes; on mettait le couvert pour le dîner. Je m'assis, sans mot dire, à la place que j'occupais le matin, et, le repas terminé, je pris congé de ces bons Brésiliens, par un salut en français, auquel il fut répondu par un salut en portugais.

Je gagnai la lagune, où mes hommes m'attendaient. Tout était prêt; je donnai le signal du départ, il était six heures du soir. Le pilote, dégrisé, s'orienta vers Porto-Novo.

Cette seconde soirée fut en tout semblable à la première: même calme, même tranquillité; après quelques heures d'obscurité, la lune éclaira de nouveau les bois, les eaux, de sa pâle clarté, et donna, comme la veille, un aspect poétique à ces solitudes. Une brise légère caressait mollement les feuilles des arbres, et portait un peu de fraîcheur à ma poitrine encore haletante de la chaleur du jour.

Combien de fois depuis, en remontant le cours des années écoulées, mon esprit ne s'est-il pas arrêté avec bonheur au souvenir de ces heures de paix que Dieu accorda à ma jeunesse! Beaucoup d'événements se sont effacés de ma mémoire, je n'ai pas gardé les noms de tous les chemins dont mon pied a foulé la poussière, et, après de longs jours, le souvenir de ce voyage dans les lagunes ne laisse pas de me revenir. Soyez béni, ô mon Dieu, pour les douces jouissances que vous accordâtes alors à votre enfant; il avait tout quitté pour vous suivre, et vous le récompensiez au centuple du sacrifice qu'il venait de faire,

Vers cinq heures du matin, je fus réveillé par un bruit confus; au milieu des cris de mes hommes, je distinguai bientôt une voix étrangère, qui les interrogeait d'un ton impérieux et même insolent. Où étions-nous? Qui nous interpellait ainsi? Je soulevai vivement la natte qui fermait l'entrée de ma cabine, et je me penchai en dehors de l'embarcation. Nous étions près de la rive; c'est de là que venait la voix que j'avais entendue; mais, au lieu de partir de terre, elle semblait descendre du ciel; je levai la tête, la voix venait réellement d'en haut; c'était celle d'un nègre posé en sentinelle dans une petite cabane élevée de cinq mètres au-dessus de l'eau.

Si l'heure n'eût pas été si critique, j'aurais ri de bon cœur de cette figure grotesque, dont le noir faisait tache au milieu même de l'obscurité de la nuit. Mais je craignais que quelque embarras sérieux ne vînt entraver mon voyage; la lagune était libre depuis peu; l'échec éprouvé par les nègres de Porto-Novo était tout récent, et aucun Européen venant de Lagos n'avait encore passé par là.

Dans l'impossibilité où j'étais de comprendre un mot des paroles échangées entre un de mes hommes et la sentinelle, j'attendis avec anxiété l'issue du débat.

Après une demi-heure de pourparlers, la pirogue se remit en marche; je respirai plus à l'aise. Le jour commençait à paraître lorsque nous arrivâmes à Porto-Novo. Comme à Badagri, la pirogue s'arrêta au milieu d'une mare bourbeuse. Je jetai les yeux sur la rive, je ne vis aucune case, et ne pus découvrir dans quelle direction se trouvait le village. Je criai à mes hommes : « Porto-Novo! Porto-Novo! » ils me répondirent par un nom qui n'avait aucune analogie avec celui que je venais de prononcer. J'ai su depuis qu'un autre nom, appartenant à la langue indigène, servait à désigner cette localité.

Je désirais cependant m'arrêter quelques heures pour me reposer et pour prendre des vivres; la caisse aux provisions était presque vide : un peu de vin au fond d'un flacon, deux billes de chocolat apportées d'Angleterre, voilà tout ce qui me restait, et je ne devais arriver à Whydah que le lendemain matin. J'avais pris à Lagos l'adresse d'un Portugais, appelé Jacinto, et on m'avait assuré que je pouvais compter sur lui; mais le difficile était de le trouver.

J'hésitais à quitter la pirogue, me demandant s'il ne valait pas mieux continuer ma route, lorsqu'une troupe d'indigènes déboucha du milieu d'un bouquet de verdure; ils étaient environ une cinquantaine : hommes, femmes et enfants, venaient faire leurs ablutions à la lagune. Je jetai au plus rapproché le nom de Jacinto; un petit garçon à la mine éveillée vint près de moi, et me dit :

« Oui, Monsieur. »

Je voulus le questionner, mais j'y renonçai bien vite. Il me répétait toujours :

« Oui, Monsieur; oui, Monsieur. »

C'est tout ce qu'il savait de la langue française.

« Jacinto, » lui criai-je encore une fois, en indiquant de la main la route par laquelle il venait d'arriver.

« Oui, Monsieur, » me répondit-il de nouveau ; et il se hâta de gagner la rive.

Je descendis de la pirogue et me mis à le suivre.

Nous marchâmes d'abord dans un petit sentier tracé au milieu de hautes herbes ; nous le quittâmes pour entrer dans un chemin plus large, bordé de bananiers, de cocotiers et d'orangers ; nous rencontrions, de temps en temps, de petites cases construites au milieu des champs cultivés ; les habitants de ces cases me regardaient passer d'un œil curieux, et me donnaient le bonjour à la manière de leur pays. Après une demi-heure de marche, je m'engageai dans un dédale de rues contournées, étroites, sales, puantes ; j'étais à Porto-Novo, capitale du royaume de ce nom.

Mon guide s'arrêta, enfin, devant une baraque en bambou, plus haute et mieux construite que les autres ; c'était la maison de M. Jacinto.

M. Jacinto était absent ; un nègre me fit comprendre qu'il ne tarderait pas à rentrer.

En attendant son retour, j'examinai avec soin la pièce dans laquelle j'avais été introduit. Cette pièce, de forme oblongue, vaste et bien éclairée, servait à une foule d'usages ; le mobilier qui l'encombrait en était le sûr indice. Dans un coin, un lit, avec son moustiquaire ; au milieu, une table, chargée d'assiettes, de tasses, de verres ; à côté, une autre table, avec tout ce qui est nécessaire pour écrire ; le long des cloisons, des marchandises de tout genre, beaucoup de ces étoffes, au ton criard, que le nègre préfère. Pour éviter la poussière, le sol était verni à la bouse de vache ; deux petits négrillons s'y roulaient avec une joie sans pareille ; une jeune négresse, à la figure avenante, aux traits frais et réguliers, les regardait en souriant ; elle avait ce sourire qui révèle tout le cœur d'une mère.

Je me laissais aller au charme de cette scène, lorsque M. Jacinto entra.

M. Jacinto avait appris, je ne sais où, quelques mots de français ; mais il était incapable de construire le plus petit membre de phrase ; de mon côté, je n'avais fait aucun progrès dans la langue

portugaise depuis Badagri; ma position était donc la même à Porto-Novo qu'à la factorerie brésilienne.

Après quelques minutes de conversation, nous étions aussi avancés qu'au commencement. Fatigué d'un imbroglio qui allait toujours croissant, M. Jacinto se décida à faire servir le café, et comme c'était là que je voulais en venir, je ne dis plus un mot. Je pensais bien quelque peu au dîner et au souper; mais je ne m'en préoccupais pas outre mesure, comptant sur la force de mon estomac pour supporter une jeûne plus qu'ordinaire. Et puis, à quoi auraient servi toutes mes réflexions? j'avais examiné minutieusement toute la chambre, et je n'avais pas vu de trace de comestibles; car je ne donne pas ce nom à une calebasse de farine de manioc, que j'aperçus dans un coin. Je l'ai fort appréciée depuis, cette farine; mais alors j'avais toute sorte de préjugés contre cette espèce de sciure de bois.

Comme la curiosité n'était pour rien dans ma descente à Porto-Novo, et que le but de ma course était en partie manqué, je me hâtai de quitter la ville pour regagner la lagune et continuer ma route vers Whydah.

Le personnel de l'embarcation était augmenté; le pilote de Lagos, ne sachant plus sur quel point mettre le cap, avait recruté un autre nègre pour s'aider de ses lumières; cette nouvelle recrue complétait avantageusement l'aimable société avec laquelle je voyageais.

En sortant de Porto-Novo, la lagune est encombrée d'une masse d'herbes et de joncs, qui ont poussé dans la vase que l'eau recouvre à peine; c'est comme une forêt inextricable. Un grand nombre de rigoles étroites et peu profondes coupent ce marécage en tout sens. Malheur à celui qui s'y engagerait la nuit! il lui serait impossible de retrouver sa route au milieu de ce dédale de sentiers, et il risquerait d'être asphyxié par l'air malsain qu'on y respire. De plus, les moustiques ou maringouins lui infligeraient un supplice dont le souvenir seul cause une sorte d'effroi. Un de mes confrères, M. Courdioux, en a fait la triste expérience; égaré dans ce marécage par une nuit obscure, il dut, malgré les efforts de nègres dévoués, se résigner à attendre le jour pour retrouver sa route. Quand le jour parut, il était méconnaissable, tant les moustiques l'avaient défiguré.

Quelles heures de souffrance et d'angoisse, que ces heures

passées au milieu de cet air étouffant et empesté, alors que le corps tout entier est la proie d'une véritable nuée d'insectes !

Grâce à l'habileté du nègre de Porto-Novo, j'effectuai heureusement mon passage à travers le marais.

Les moustiques, fatigués de leurs ébats de la nuit, reposaient dans les joncs, dont la cime est taillée en éventail ; quand la pirogue frôlait la base de leur demeure aérienne, il y avait bien comme un léger frémissement dans la république ailée, quelque folle jeunesse s'aventurait parfois à venir nous regarder de près ; mais la large main des nègres faisait prompte justice de cette témérité. Je sortis sain et sauf de ce mauvais pas, bien fixé cependant sur la valeur guerrière des moustiques, et sur la fine trempe de leur dard.

A la sortie du marécage, la lagune prend une extension considérable ; les perches ne touchent plus le fond ; l'embarcation ne peut avancer qu'à force de pagaies.

Après deux heures de marche, la rive que nous venions de quitter s'effaça peu à peu, et bientôt une ligne indécise, formée par la cime des cocotiers, indiqua seule, à l'horizon, la terre qu'on ne distinguait plus ; la rive opposée n'apparaissait pas encore ; la pirogue formait comme un point noir perdu au milieu de l'immensité du lac.

A la brise fraîche et légère succéda un vent violent, et notre petite embarcation devint le jouet des flots, qui la ballottaient comme une coquille de noix. Les nègres me font signe d'enlever les nattes de ma cabine, que le vent frappe avec violence ; je résiste d'abord à leur avis, car il m'en coûte de me priver d'un abri contre le soleil ; mais je cède bientôt, et il était temps : sans ce sacrifice la pirogue eût infailliblement chaviré.

Après nous avoir rudement secoués pendant quelques heures, le vent perdit de sa violence, et nous laissa respirer un peu. Il pouvait être midi. Mes hommes profitèrent de ce moment de répit pour organiser leur cuisine ; mon estomac m'indiqua bien aussi qu'il prendrait volontiers quelque chose ; puis il insista plus vivement ; mais je ne daignai pas l'honorer d'une réponse. Cette discussion intime ne m'étonnait nullement ; on sait que je l'avais prévue depuis Porto-Novo.

J'ai déjà parlé, quelques pages plus haut, de la manière dont les nègres accommodent leurs repas ; je reviens encore sur ce

sujet, mais c'est seulement pour mentionner un incident qui porta la tristesse jusqu'au plus profond de leur cœur, et allongea leur figure d'une singulière façon.

La marmite était posée sur les trois cailloux; pour éviter tout accident, un des nègres la tenait du bout des doigts; le ragoût chantait doucement sous les caresses de la flamme; son murmure, qui devenait toujours plus doux, annonçait qu'il serait bientôt à point, lorsque le vent, qui avait redoublé de violence, jeta une vague dans la pirogue; cette averse éteignit le feu et inonda tout, cuisine et cuisiniers. La sauce se trouva augmentée d'un tiers, et, pour comble de malheur, le liquide nouveau avait un haut goût de sel. Ils le goûtèrent cependant à plusieurs reprises, tant il leur semblait dur d'en faire cadeau aux poissons; mais, bon gré, mal gré, il fallut en venir là, et ainsi maître et serviteurs purent se consoler mutuellement de leur jeûne forcé.

Du reste, un danger plus pressant nous fit bientôt oublier ces petites misères.

Les vagues, soulevées par le vent, ne se contentaient plus de venir battre les flancs de la pirogue; elles l'inondaient tout entière, et pendant près d'une heure nous eûmes de la peine à lutter contre l'eau qui entrait de toutes parts. Je craignais à chaque instant de voir sombrer l'embarcation; mais, grâce à l'énergie de mes noirs, doublée alors par leur attachement à la vie, j'en fus quitte pour la peur.

Libres de toute crainte, mes hommes reprirent leurs doléances sur la perte de leur dîner, et, faute de mieux, ils durent se contenter d'une poignée de farine de manioc qui avait échappé au désastre.

Malgré ces accidents divers, la pirogue avançait toujours. A quatre heures, le vent était entièrement tombé; l'agitation de l'eau, qui durait encore, indiquait seule qu'une tempête venait de passer sur le lac.

Je fus pris alors d'une vive inquiétude; on m'avait dit à Lagos que j'arriverais à Godomé avant la nuit du second jour de mon voyage, et la nuit approchait, et je ne voyais rien qui ressemblât à un village. Autour de moi une nappe d'eau; une lieue plus loin le commencement d'une verte prairie; à l'horizon une ligne d'arbres dont je distinguais à peine la masse confuse.

Les nègres n'étaient pas plus rassurés que moi; leur visage,

malgré sa couleur noire, trahissait une certaine inquiétude; le pilote de Porto-Novo était indécis sur la direction à suivre. C'est qu'il y avait là une question de vie ou de mort à résoudre; la bonne route c'était la vie, la mauvaise route c'était la mort, et une mort affreuse. L'eau n'offrait aucun indice qui pût nous guider. Et cette vaste prairie qui se déroulait devant nous, par quel point l'aborder? Y avait-il de la vase ou de l'eau sous cette verdure parsemée de fleurs blanches? Autant de questions que je me posais et qui restaient sans réponse.

Avant mon départ de Lagos, j'avais confié la réussite de mon voyage à la douce Étoile des cieux; à cette heure critique, je levai de nouveau mes yeux vers elle pour lui demander conseil. Je priai longtemps; mais aussi je me relevai plus fort, plus courageux : car il y a dans la prière un je ne sais quoi de fortifiant et de doux qui transforme l'être tout entier.

La marche de la pirogue se ressentait de l'indécision et du découragement des nègres; si nous continuions à aller de ce train, je vis que nous serions forcés de passer encore une nuit dans la lagune, et cette fois au milieu des marécages : or c'était ce qu'il fallait éviter à tout prix.

Un point noir commençait à paraître au loin; peu à peu il prit la forme d'une pirogue. Je l'indiquai à mes hommes, qui, après l'avoir considéré quelques minutes, se dirigèrent sur lui et ramèrent avec une vigueur nouvelle; une demi-heure leur suffit pour l'atteindre.

Cette pirogue était montée par deux noirs allant à la pêche. Ils nous mirent sur la bonne voie, et, suivant leur indication, nous entrâmes hardiment dans la prairie qui de loin nous avait inspiré tant de craintes.

Les herbes et les fleurs s'élevaient à peine au-dessus de l'eau, qui était assez profonde pour permettre à la pirogue de nager facilement. Les nègres, qui avaient repris courage, poussaient avec force. C'était merveille de glisser sur cette verdure qui se relevait après notre passage plus fraîche et tout imprégnée de senteurs.

Nous naviguâmes ainsi jusqu'à six heures du soir.

A cette heure la nuit tombait déjà; la profondeur de l'eau diminuait sensiblement. Aux petites herbes et aux fleurs succédaient les hautes herbes et les grands joncs des marécages; des

moustiques sonnaient la charge et se préparaient au combat. Nous sortîmes alors de la lagune et nous entrâmes dans le canal de Godomé.

Ce canal, large et profond à son embouchure, me fit espérer que nous serions bientôt au bout de nos misères ; mais, après une heure et demie de marche, la pirogue ne nageait plus, elle glissait sur une sorte de vase liquide d'une profondeur de deux pieds ; peu à peu la vase devint plus épaisse, et la pirogue s'arrêta. Nous étions engagés dans un marais pire que celui de Porto-Novo.

Nous avions de la peine à respirer au milieu de cette atmosphère embrasée et chargée de miasmes : pas un souffle dans l'air ; des joncs de six pieds de haut étalaient leurs panaches au-dessus de nos têtes ; il en sortait une nuée de moustiques qui tourbillonnaient autour de nous, nous harcelant sans cesse de leurs piqûres ; tous nos efforts pour les chasser étaient impuissants, et notre corps enflait déjà sous le venin de leur dard acéré.

La position était des plus critiques ; il nous fallait encore deux bonnes heures pour atteindre le village. J'interrogeai mes hommes du regard. Cette interrogation muette me donna la certitude que je me trouvais devant une difficulté bien autrement grave que celles que j'avais surmontées si heureusement. Que faire ?

Abandonner la pirogue avec les bagages et sortir du marais d'une façon quelconque ? Je ne m'arrêtai pas à cette idée, parce que j'aurais perdu tout ce que j'avais.

Comme dans tous les embarras qui surgissent devant eux, les nègres se contentaient de crier, et, si je les avais laissés faire, ils m'auraient assourdi de leurs cris jusqu'au matin, sans chercher à sortir du mauvais pas dans lequel nous étions tombés.

Je leur fis signe de prendre les bagages et de les porter cinquante pas plus loin ; après quelques minutes d'hésitation, ils exécutèrent l'ordre que je venais de donner et revinrent ensuite dans la pirogue, qu'ils firent avancer à force de bras. La même opération se renouvela trois fois avec un plein succès ; mais alors, effrayés sans doute de la durée d'une semblable besogne, ils refusèrent d'aller plus loin, sous prétexte qu'ils étaient exténués de fatigue et de faim. Décidés à passer la nuit dans le marais, ils me firent comprendre que je devais me résigner comme eux et attendre le jour.

J'étais moi-même très-fatigué ; mon déjeuner du matin, composé d'une tasse de café noir, ne m'avait guère soutenu ; le dîner avait fait défaut, le souper ne s'annonçait pas, et je perdais l'espoir de déjeuner de bonne heure le lendemain. Franchement cela devenait très-ennuyeux, et même irritant. Je me gardai cependant de me mettre en colère ; car je sais qu'un profond philosophe a dit « qu'il ne fallait jamais s'emporter ni contre les événements, ni contre les choses, parce que cela ne leur fait absolument rien. »

Les nègres se couchèrent dans la pirogue ; je les imitai.

Mais les moustiques se chargèrent de me donner l'énergie qui me manquait : ils me relancèrent si vivement que je me décidai, coûte que coûte, à atteindre le village le soir même. Jusqu'à cette heure j'avais commandé sans payer de ma personne ; le moment était venu de donner l'exemple.

J'entrai hardiment dans la vase, qui m'allait aux genoux, et après avoir secoué les nègres, je leur intimai l'ordre de continuer l'opération que la fatigue et encore plus le mauvais vouloir leur avaient fait interrompre. Mon exemple suffit d'abord pour leur rendre un peu de force et d'énergie ; mais après une demi-heure de marche, prières, menaces, rien ne put les décider à avancer davantage ; ils s'assirent sur le bord de la pirogue, résolus à ne pas aller plus loin.

Il me restait encore un moyen pour les contraindre à obéir : la force ; ils étaient six, et j'étais seul ! Mais j'avais sous ma main ce qui leur faisait défaut, des armes à feu ; et rien ne fait trembler les nègres comme la vue de semblables engins.

Avant d'avoir recours à l'intimidation, je voulus cependant essayer encore des moyens de conciliation. Malgré la faim qui tordait mes entrailles, je n'avais pas touché aux deux billes de chocolat et au peu de vin qui constituaient toutes mes provisions. Je pris alors une bille de chocolat, j'en mangeai gros comme le pouce, je bus une gorgée de vin, et je passai le reste à mes hommes, espérant que cette générosité les disposerait à se montrer généreux à leur tour.

J'en fus pour mes largesses : ils mangèrent le chocolat, burent le vin et ne bougèrent pas. Les moyens de conciliation étaient épuisés. L'heure était venue de jouer gros jeu : il y avait danger d'asphyxie à passer la nuit au milieu des marais.

. Je mis mon fusil en bandoulière, un pistolet à la ceinture, et je pris l'autre à la main.

Les nègres furent tellement effrayés du déploiement de mes instruments de guerre, qu'ils reprirent à l'instant le travail interrompu. Par prudence je marchai le dernier. Ils essayèrent bien encore de se révolter à deux reprises; mais leur révolte n'eut plus rien de sérieux. Et pourtant les difficultés croissaient à mesure que nous avancions. Notre marche était arrêtée de temps à autre par des pirogues placées en travers du canal; pour ouvrir le passage, nous étions obligés de les porter à force de bras au milieu des joncs.

Il était dix heures du soir quand nous sortîmes du canal; nous y étions entrés à six heures.

Les nègres, oubliant la peur que leur avait causée les armes à feu, se livrèrent à une joie très-expressive et me remercièrent à genoux de les avoir contraints à sortir de ce lieu dangereux.

Pour moi, j'étais à bout de forces, je respirais avec peine: l'air étouffant et malsain du marécage m'avait presque asphyxié. Je fis comprendre par signes, au pilote de Porto-Novo, qu'il fallait aller au village et en ramener du monde pour transporter les bagages. Il partit au galop. En attendant son retour, je récitai le chapelet pour remercier la sainte Vierge de l'heureuse issue de mon voyage à travers les lagunes.

Après une demi-heure d'attente, le pilote revint, accompagné d'une trentaine de nègres; plusieurs torches éclairaient leur marche.

En tête de la bande s'avançait le premier domestique du cabacère de Godomé. En pays nègre, le cabacère figure assez bien le maire de nos villages : un bâton surmonté d'un croissant remplace l'écharpe. Le digne serviteur de ce petit magistrat me souhaita la bienvenue au nom de son maître. Je regrette de ne pouvoir transcrire ici sa harangue, qui devait être merveilleuse, à en juger par les applaudissements enthousiastes de l'assistance. Je ne pus en saisir le plus petit mot; mais je trouvai qu'elle avait un défaut capital, elle était trop longue.

Après un échange de politesses, je m'occupai du transport des bagages, et, pour éviter tout accident, je voulus moi-même régler la marche de la troupe. Le sentier à suivre était si étroit que deux hommes ne pouvaient y passer de front.

Les porteurs marchaient les premiers; je venais après eux, précédé d'un nègre qui éclairait le chemin avec une torche. Un autre nègre, également muni d'une torche, me suivait de près; le reste de la troupe allait à sa fantaisie. Nous traversions un bois de palmiers, marqué çà et là de petites flaques d'eau.

Quand un arbre se trouvait sur le chemin, le domestique du cabacère frappait dessus avec son bâton; c'était sa manière de crier gare! Une flaque d'eau coupait-elle le sentier : si la flaque avait peu d'étendue, les porteurs de torches inclinaient leurs flambeaux sur le bourbier, et je passais sans accident; si le trou était large et profond, un nègre me prenait sur son dos et me portait avec précaution jusqu'à la terre ferme.

Un quart d'heure nous suffit pour atteindre le village; je fis mon entrée aux flambeaux, avec accompagnement de cris et de hurlements.

Le cabacère me reçut dans la cour qui précède sa case et m'introduisit, sans cérémonie, dans une chambre déjà remplie de nègres.

Il s'assit sur un escabeau fait d'un seul tronc d'arbre, grossièrement sculpté, et m'indiqua à côté de lui un siége de bambou.

Comme nous ne pouvions rien nous dire, nous prîmes le parti de nous regarder. De tous les nègres que j'avais rencontrés sur ma route, aucun ne m'avait inspiré à première vue autant de confiance que celui-ci. Sa figure douce et placide indiquait un fonds d'honnêteté peu commun aux enfants de Cham. Bien qu'il eût à peine quarante ans, il touchait déjà à la vieillesse; son costume ne différait en rien de celui des autres nègres; il portait roulé à son cou un collier de fétiches dont il semblait très-fier. Pauvre homme! il mettait sa confiance en des coquillages et autres brimborions. Ceux qui assistaient à notre entrevue s'étaient installés de la façon qu'ils avaient jugée la plus commode : les uns étaient assis sur leurs talons, les autres à demi couchés sur des nattes. Il me fut impossible de bien distinguer leurs visages, qui se perdaient dans l'ombre.

Quelques marmots, plus curieux, venaient me regarder de près; mais le moindre de mes mouvements suffisait pour les effrayer et les faire fuir en pleurant vers leurs mères, ce qui ne les empêchait pas de revenir pour s'enfuir de nouveau. La salle était éclairée à demi par une mèche de coton imbibée d'huile de pal-

mier. Une fumée épaisse rendait encore plus lourde la température déjà si élevée de l'appartement, et l'odeur qu'exhalaient tous ces corps noirs ruisselants de sueur devenait de minute en minute plus insupportable.

J'allais essayer de faire comprendre au cabacère que je voulais partir le soir même pour Whydah, lorsqu'un jeune noir apporta une théière, un sucrier, un bol et un flacon. Cette vue me fit remettre mes explications à plus tard.

Sur un signe du chef, je m'approchai des objets servis.

La théière contenait un demi-litre de thé; dans le sucrier il y avait la valeur de deux sous de cassonade jaune; le flacon était rempli de tafia.

Après les rudes épreuves de la journée, cette galanterie venait fort à propos.

Quoique le thé eût perdu de sa saveur, je le trouvai excellent. Pendant que je le dégustais, un jeune noir qui venait d'entrer s'approcha de moi, et me salua à la française.

« Bonjour, Monsieur, moi parler français.

— Ah! tu parles français, toi? lui dis-je.

— Oui, Monsieur, me répondit-il.

— Où donc l'as-tu appris?

— A la factorerie française de Whydah; moi pas savoir beaucoup, mais savoir assez pour parler avec Monsieur.

— Sois le bien-venu, mon ami, car j'ai grand besoin de toi. »

Sans lui, en effet, il m'eût été presque impossible d'organiser mon départ pour Whydah.

Le cabacère, qui surveillait tous mes mouvements, vit que le bol était vide.

« Demande au blanc, dit-il à l'interprète, s'il veut encore du thé.

— Il en a donc une provision, cet homme? lui dis-je.

— Oui, lui en avoir beaucoup, me répondit-il, mais Monsieur il a mangé tout le sucre. »

Il appelait ce sable jaune du sucre!

« Eh bien! dis au chef que j'en prendrai volontiers un autre bol. »

Je bus encore un bol de thé, mais, cette fois, sans cassonade.

Si j'avais accueilli l'offre du thé avec satisfaction, j'aurais accepté avec une satisfaction plus grande encore l'offre de n'importe

quel comestible sérieux; lorsque j'en fis la remarque, on me répondit qu'il n'y avait plus rien.

La soirée étant déjà très-avancée, je jugeai que le moment était venu de traiter la question de mon voyage. Je commençais à peine à exposer mon dessein que le cabacère m'arrêta en disant :

« Je ne veux pas que tu partes ce soir, on dirait que je t'ai mis dehors ; ce sera un grand honneur pour moi de te garder jusqu'à demain. »

Parlait-il sincèrement ? j'aime à le croire. Mais je me gardai bien d'accepter une invitation si aimable : une nuit à passer dans un taudis n'avait rien d'attrayant. Je préférai continuer mon voyage. Je priai le chef de me procurer quatre nègres vigoureux et un hamac; l'interprète fut chargé de ce soin. A minuit tout était prêt pour le départ.

Je reconnus la bonne hospitalité que j'avais reçue par quelques petits cadeaux, et après avoir serré la main au bon cabacère de Godomé je commençai ma dernière étape.

Après deux heures de marche à travers les bois, nous fîmes halte auprès d'une petite cabane. Les porteurs réparèrent leurs forces par un léger repas; ils m'invitèrent à y prendre part; mais mon estomac était incapable de supporter une pareille nourriture, et je me contentai de boire un peu d'eau dans une calebasse. Nous reprîmes ensuite notre route vers Whydah : il était cinq heures du matin lorsque je frappai à la porte de la Mission.

Ma première visite fut pour la chapelle; j'avais à remercier Dieu et ma Mère du ciel de l'heureuse issue de mon voyage.

CHAPITRE III

Le Dahomé, son étendue, sa population, son histoire jusqu'à nos jours. — Des trois routes qui permettent aux Européens de pénétrer dans le royaume. — La plage de Whydah. — M. Ardisson. — De la plage à Whydah. — Le hamac. — La ville de Whydah, ses rues, ses places; les forts français, anglais et portugais. — Un ministre protestant. — La campagne de Whydah. — De Whydah à Agbomé. — Savi. — Azoqué. — Allada. — Forêt vierge. — Henvi. — Toffo. — Traversée du Lama. — Canna. — Agbomé, capitale du Dahomé. — Le palais du roi. — La maison des *cauris*.

Quand un voyageur demande aux Dahoméens quel est le plus grand royaume de l'Afrique, ils répondent sans hésitation : le Dahomé.

A les en croire, le Dahomé est borné à l'est par le royaume de Bénin; au sud, par le golfe de Guinée; à l'ouest, par la terre des Achantis; leur frontière du nord étant très-élastique parce que le pays est encore inconnu, ils la prolongent indéfiniment. Le roi lui-même se fait la plus complète illusion sur l'étendue de son royaume.

Je crois que les montagnes du Kong forment sa frontière du nord; mais le pays est à peu près désert, et les quelques peuplades qu'on y rencontre, tout en reconnaissant le roi de Dahomé comme leur souverain, refusent de lui payer l'impôt, et prennent la fuite dès qu'elles ont vent de son arrivée. Porto-Novo, Grand-Popo, Petit-Popo, Agoué, qu'il a eu la prétention de régir à son gré, font fi de ses ordres et vivent à leur guise. Abékoutta le harcèle sans cesse, et, dans ses entreprises contre ce puissant

voisin, son armée, réputée la meilleure de toute la Guinée, compte autant d'échecs que de campagnes.

En réalité, le Dahomé, loin de prendre place parmi les grands royaumes de l'Afrique, est un des plus petits. Sa population n'est pas même en rapport avec son étendue; la campagne est généralement déserte, et le nombre des nègres qui peuplent les villes ne s'élève pas à un chiffre considérable. Certains voyageurs cependant n'ont pas craint de porter à plus d'un million la population du Dahomé; mais sur ce point, comme sur plusieurs autres, ils ont suivi leur fantaisie ou le dire des indigènes, qui, par ignorance ou mauvais vouloir, ne disent jamais la vérité.

Je vais tâcher, en évitant les erreurs de mes devanciers, de donner aussi exactement que possible quelques notions sur ce pays à peu près inconnu en Europe.

Mais avant de dire ce qu'est le Dahomé actuel, il ne sera pas sans intérêt de voir ce qu'il a été dans le passé.

Le manque d'écriture pour conserver le souvenir des faits et de leurs dates a répandu d'épaisses ténèbres sur les origines de cette puissance barbare, et la tradition orale, par ses incohérences et ses contradictions, déroute l'esprit curieux qui cherche à débrouiller le chaos des récits divers qui ont cours parmi le peuple. J'ai fait de mon mieux pour voir clair dans le dédale des légendes dahoméennes, et voici ce qui se rapproche le plus de la vérité.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, ce que nous appelons aujourd'hui le Dahomé comprenait trois monarchies distinctes et indépendantes. Ces trois États avaient des limites naturelles marquées par des marécages vastes et profonds.

Le premier de ces États avait son siége principal à Whydah, qui alors portait le nom de Quidda; sa puissance s'étendait sur une partie du littoral.

Allada, qui est encore aujourd'hui une ville considérable, avait donné son nom au royaume.

Le troisième, établi beaucoup plus au nord, au delà du grand marais, était gouverné par le roi Dâ (serpent). Canna, village sacré des Dahoméens, était sa capitale.

Le royaume d'Allada primait les deux autres par son étendue, le nombre de ses habitants et la richesse de son territoire. A la mort du dernier roi d'Allada, la discorde se mit dans sa famille, et par suite dans le royaume. Ses trois fils, égaux en puissance

et en dignité du vivant de leur père, voulurent régner, chacun à l'exclusion des deux autres ; de là une guerre à outrance. Après des phases diverses, la victoire resta au plus jeune, qui aurait réduit ses frères en esclavage, s'ils n'avaient eu le soin de prendre la fuite avec ceux des nègres qui restaient attachés à leur mauvaise fortune.

L'aîné se dirigea vers l'est, et s'établit avec les siens entre Whydah et Badagri ; il passe pour être le fondateur de la ville et du royaume de Porto-Novo.

Le second s'engagea dans le grand marais, et vint se mettre sous la protection du roi de Canna, qui l'accueillit avec bonté, et lui fit don d'une portion de terrain, où il s'établit avec sa famille et ses esclaves. Ce terrain devint le centre de la ville d'Agbomé, capitale du royaume actuel.

Cependant le prince fugitif, venu d'abord avec sa famille et ses esclaves, vit grossir tous les jours le nombre de ses partisans : les uns le rejoignaient par attachement pour sa personne, les autres pour se soustraire à la cruauté de son frère. Le terrain concédé se trouva trop étroit pour recevoir tous les émigrants ; le roi de Canna fit de nouvelles concessions ; mais les demandes de ce genre se multipliant sans cesse, il répondit un jour au prince d'Allada : « Je crois que tu es un ingrat, et que ton intention est de bâtir tes cases jusque sur mon ventre. »

C'était là, en effet, le projet de l'aventurier.

Il dissimula quelque temps encore ; mais dès qu'il se crut assez fort pour entrer en campagne, il attaqua son bienfaiteur à l'improviste, le fit prisonnier, et s'empara de l'autorité souveraine. Rentré à Agbomé, il jeta le roi vivant dans une tranchée nouvellement ouverte, et, comme le malheureux l'avait pressenti, son ventre fut la première assise d'un palais dont les murs sont encore debout. Le palais porte le nom de Dahomé (Ventre de Dâ), nom qui a passé dans la suite à tout le royaume.

Le nouveau roi, enflé de ses premiers succès, fit de grands préparatifs de guerre et marcha contre son frère. La lagune, réputée impraticable, fut franchie par ses troupes. Le roi d'Allada, qui comptait sur cette défense naturelle, était loin d'être prêt à repousser cette invasion subite. Vaincu dans plusieurs combats, il fut enfin fait prisonnier, et eut la tête tranchée de la main de son propre frère. Ce crime assura au prince d'Agbomé la tran-

quille possession du territoire d'Allada. Mais le nouveau fleuron ajouté à sa couronne, loin de satisfaire son ambition, ne fit que l'augmenter.

Des rapports lui ayant été faits sur les richesses fabuleuses du royaume de Whydah, il entreprit de le réduire. Il avait compris, du reste, que sa puissance ne serait qu'illusoire tant qu'il n'aurait pas un pied sur le littoral. De là venaient l'eau-de-vie, les fusils, la poudre, trois choses indispensables au Dahomé pour se maintenir au pouvoir. Or, depuis quelque temps, le souverain de Whydah se permettait de boire son eau-de-vie, de garder sa poudre, et il n'expédiait les fusils qu'après en avoir enlevé les silex.

« Mais sais-tu bien, dis-je au vieux nègre qui me faisait ce récit, que c'était là un cas pendable ?

— Oui, j'en conviens, » répondit-il.

Et il reprit sa narration. « Les gens de Whydah étaient de grands pirates qui pillaient les pirogues sur les lagunes. »

Un sourire qu'il vit effleurer mes lèvres l'arrêta dans son récit.

« Pourquoi ris-tu ? me dit-il.

— Tu tiens à le savoir ?

— Oui.

— Eh bien ! je constatais que les enfants sont dignes de leurs pères : ils étaient pirates, vous êtes quelque peu voleurs.

— Mais, pirate et voleur est-ce la même chose ?

— A peu près. Continue ton histoire. »

Ce fut à son tour de sourire, puis il poursuivit ainsi :

« Le roi d'Agbomé était d'autant plus furieux de la manière d'agir du roi de Whydah, que lui et ses sujets aimaient beaucoup l'eau-de-vie ; de plus, la provision de poudre s'épuisait, et les nouveaux fusils n'étaient d'aucune utilité. Il marcha donc contre son voisin. Son armée, aguerrie dans les combats précédents, eut facilement raison de la bande de pillards qui habitait le littoral : un seul combat lui suffit pour anéantir une puissance qui n'avait pas craint de se jouer de lui.

« Le royaume de Dahomé fut ainsi définitivement constitué ; il devint dès lors une monarchie compacte, et prit en Guinée le rang qu'il occupe encore aujourd'hui. »

Ces quelques lignes plus ou moins historiques, car je suis loin d'en garantir l'absolue vérité, renferment tout ce que j'ai pu recueillir de raisonnable sur les origines dahoméennes.

Les temps qui ont suivi la fondation du royaume n'offrant rien de remarquable, je vais m'attacher à peindre sa physionomie actuelle.

Et d'abord comment arrive-t-on au Dahomé?

Les Européens peuvent y pénétrer par trois points. Ceux qui viennent de Lagos, Badagri, Porto-Novo, touchent terre à Godomé. Le second chapitre de ce livre ayant déjà exposé les difficultés de tout genre qui surgissent devant le voyageur qui s'engage pour la première fois dans les lagunes, j'y renvoie ceux de mes lecteurs qui se disposeraient à suivre cette route.

La lagune qui baigne la ville d'Agoué et les villages de Petit-Popo et Grand-Popo, sert de chemin aux étrangers qui viennent de ces pays. Le point de débarquement est à une demi-heure de Whydah.

Le plus souvent c'est par mer qu'on y arrive. Les navires jettent l'ancre à une faible distance du rivage. Sans les bancs de sable qui courent le long de cette côte, et contre lesquels la mer élève une masse d'eau formidable, la descente à terre ne présenterait aucune difficulté. Mais il faut compter avec la barre, dangereuse en tout temps, impraticable un jour de tempête. Outre le danger de tomber dans l'eau, et un bain de cette sorte est désagréable même pour ceux qui savent nager, on risque d'être happé par un requin, et l'on serait bien heureux encore si le monstre vorace se contentait pour son repas d'un bras ou d'une jambe. Ces accidents ne sont pas rares : quand une pirogue chavire et que les requins sont dans la barre, bientôt le flot rougi indique qu'un homme vient de succomber, ou il rejette sur la plage un tronçon humain.

Le bain et les requins évités, reste encore la descente à terre.

Pour les passagers adroits, cette descente n'est qu'un jeu : le soubresaut de la pirogue fait rouler les autres à terre d'une façon plus ou moins pittoresque.

Il y a dans tout cela beaucoup de désagréments, mais peu de dangers, car l'on tombe sur un sable moelleux. Malheur toutefois à celui qui ne se relèverait pas au plus vite : une nouvelle vague l'entraînerait, le ramènerait pour l'entraîner encore, jusqu'à ce qu'un nègre se jetât à l'eau et mît fin, en le saisissant par la ceinture, à une gymnastique aussi désordonnée que fatigante. Entre les mains d'un nègre on n'a rien à craindre pour sa

vie, mais tout à craindre pour sa fortune. Lorsqu'un blanc tombe à la mer, s'il a sur lui de l'argent, une montre ou tout autre objet précieux, plusieurs des nègres de la pirogue, sous prétexte de venir à son secours, se précipitent sur lui, lui font faire un plongeon, et quand ils jugent qu'il a bu assez d'eau pour perdre connaissance, ils le ramènent à la cime des vagues et le remorquent jusqu'au rivage. Le pauvre patient, revenu à lui, se hâte de tâter ses poches....: plus d'argent...; il cherche sa montre, ses bagues..., tout a disparu. S'il est naïf, il accuse de ce vol la mer, qui en est on ne peut plus innocente; s'il a quelque connaissance des nègres, il suppose que le plongeon lui a été fatal. Dans les deux cas, le mieux est de prendre philosophiquement sa mésaventure.

La plage de Whydah, sauf la manière d'en prendre possession, ressemble à toutes les plages de la côte occidentale d'Afrique. Sur le bord de la mer, c'est du sable mêlé de coquillages ; plus loin, c'est encore du sable; mais des arbustes épineux, au feuillage étiolé, se montrent çà et là comme pour attester que la vie ne s'est pas tout à fait retirée de cette plaine aride. La nuit, tout y est calme ; la mer parle seule, et sa grande voix se récrie éternellement et en vain contre le grain de sable que Dieu a opposé à sa fureur. Le jour, la scène change, c'est un va-et-vient continuel de pirogues qui partent, de pirogues qui reviennent, de nègres qui roulent des barriques d'huile de palmier, d'eau-de-vie ; les blancs jurent comme des païens ; les nègres chantent, crient, pleurent : on ne sait à qui entendre, et ce vacarme recommence tous les matins, pour se prolonger jusqu'au coucher du soleil.

Chacune des maisons de commerce dont le comptoir général est à Whydah, possède sur la plage un établissement quelconque : ces établissements sont loin d'avoir un bel aspect. Les négociants dont les affaires se traitent sur une petite échelle se contentent d'une baraque, sorte de hangar ouvert à tous les vents. Les baraques servent d'abri aux pirogues, aux barriques d'huile venues le matin et qui doivent être embarquées dans la journée; le tonnelier en fait sa boutique dans un cas urgent; maîtres et esclaves y prennent leurs repas.

Deux établissements se distinguent, par leur étendue et leur solidité, de ces baraques qui tremblent au moindre coup de

vent, et craquent sur tous les points un jour de tempête. L'un, assez grossièrement construit et fermé par des cloisons de bambous, appartient à la factorerie portugaise; l'autre appartient à la factorerie française. Il se compose d'un magasin et d'une petite maison d'habitation. Le magasin, établi sur de vastes proportions, est bâti avec des mottes d'une terre noire mêlée de racines des herbes marécageuses de la lagune. La toiture, solidement construite et soignée dans toutes ses parties, présente, sous ce rapport, le type de l'architecture nègre dans tout ce qu'elle a de plus parfait. Deux portes fortement liées par des armatures de fer défendent les richesses qui y sont renfermées contre la cupidité des nègres toujours en éveil.

La maison d'habitation, construite en planches, a la tournure d'un kiosque; ses fenêtres et sa porte, toujours ouverte, laissent voir les pirogues qui nagent dans la barre, les navires qui se balancent sur leurs ancres.

Lorsqu'une nécessité quelconque m'a amené sur la plage, j'ai passé dans cette maison des heures entières pleines d'un charme infini. Je prenais plaisir à contempler les vagues qui se formaient au loin, à écouter le bruit harmonieux des flots qui venaient battre les bancs de sable, à suivre de l'œil les innombrables oiseaux de mer, hardis pirates, qui, dans leurs évolutions multipliées, ne perdaient jamais de vue le petit poisson à robe d'or ou d'argent qui se jouait, inconscient du danger, à la cime des vagues.

Pendant mon séjour à Whydah, l'agent de la factorerie française qui dirigeait les travaux de la plage était un des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés sur ma route. Ancien capitaine au cabotage, M. Ardisson séjournait depuis longtemps sur cette côte. Il avait cette mine ouverte, cette allure gaie qui sont le partage des enfants de la Provence. C'était un bonheur pour lui de m'accueillir dans son petit palais, et, le jour où j'allais le voir, pour peu qu'il fût prévenu à l'avance, sa chambre de travail prenait un air de fête, et la table à écrire voyait se dresser un charmant couvert. Je lui dois des remercîments pour m'avoir fait oublier de temps à autre l'extrême simplicité de notre cuisine, la monotonie de notre maigre chère.

De la plage à Whydah, la distance n'est pas grande, mais le chemin n'est praticable à pied que pour les nègres. Les blancs

sont obligés d'avoir recours au hamac. De toutes les manières de voyager, c'est la meilleure. J'ai essayé à peu près de tous les genres de locomotion usités en Europe; je leur préfère de beaucoup le hamac, et je crois que ceux qui en ont usé seulement une fois sont de mon avis. Le hamac n'est autre chose qu'une grosse toile de coton ou de fil, d'une longueur de huit pieds sur trois de large; des cordelettes réunies en faisceau aux deux extrémités forment un anneau qui permet d'y attacher une corde de la grosseur du pouce. Suspendu dans un appartement, le hamac remplace le lit avec avantage, surtout dans les pays chauds; accroché à un bambou, deux nègres prennent chacun sur leur tête un bout du bâton, et le voilà transformé en voiture. Quand on voyage le jour, une tente mobile garantit du soleil; la nuit elle est remplacée par une couverture de laine. Malgré toute mon admiration reconnaissante pour le hamac, je dois à la vérité de dire que, quand il pleut, autant vaudrait voyager sur le dos d'un marsouin.

Je n'ignore pas qu'il existe plusieurs sortes de hamacs qui ne répondent pas aux détails que je viens de donner; mais je m'occupe uniquement ici du hamac dahoméen, qui est tel que je l'ai décrit.

La plage connue dans ce qu'elle a de plus intéressant, partons pour Whydah.

Pendant le premier quart d'heure de marche, les porteurs n'avancent que lentement; le sable se dérobe à chaque instant sous leurs larges pieds. Les yeux, éblouis par la bancheur éclatante du sol, n'ont pour se reposer que de maigres buissons épars çà et là. La route garde la même monotonie jusqu'au bord de la lagune. Là le terrain est de teinte noirâtre; on y rencontre quelques palmiers rabougris, taillés en broussailles, qui s'élèvent à peine au-dessus des hautes herbes, des joncs et des roseaux. Jusqu'à cette heure, la luxuriante végétation d'Afrique n'a encore paru nulle part; mais, en jetant les yeux sur l'autre rive, on voit deux superbes cocotiers; leurs troncs élancés, leurs larges feuilles, leurs gros fruits qui se détachent en grappes, sont l'indice certain que l'on va entrer dans une terre féconde entre toutes. La beauté de ces arbres ne doit pas cependant faire oublier au voyageur novice qu'il est balancé sur la tête des nègres, et que le moment est venu de traverser un point de la lagune large et profond. Une

admiration trop prolongée pourrait lui être fatale. Pour éviter une immersion, il est d'absolue nécessité de prendre encore deux porteurs : les premiers élèvent les bâtons du hamac au-dessus de leurs têtes, pendant que les seconds prennent sur leurs épaules l'un les reins, l'autre les pieds du patient, qui se trouve ainsi collé le long du bambou. Dans cette position désagréable, tout mouvement devient dangereux ; un rien suffirait pour jeter le voyageur à bas de son perchoir. Or les porteurs ont de l'eau jusque sous les bras. Qu'on ne croie pas cependant que les accidents de cette sorte soient communs : c'est tout au plus si certain blanc doué d'un peu d'embonpoint a fait le plongeon à trois reprises.

Maintenant que la lagune est traversée, nous pouvons regarder tout à notre aise le petit village posé à dix pas devant nous. L'aspect en est des plus misérables ; une buvette est établie sur le bord du sentier ; une femme s'y tient assise près d'une table chargée de flacons ; une bande de négrillons en a fait le théâtre de ses ébats.

Les porteurs passent au pas de course, et quelques minutes leur suffisent pour atteindre un marais dont la vase, remuée par un va-et-vient continuel, a donné à l'eau qui la recouvre une teinte tellement noirâtre, que sa vue seule fait qu'on se cramponne instinctivement au hamac. Ce mauvais pas franchi, les nègres reprennent leur course, et l'on touche bientôt les premières cases de la ville de Whydah.

Whydah doit son importance à sa position près du littoral, aux lagunes qui coupent son territoire et qui sont les routes naturelles du pays. De la mer lui viennent l'eau-de-vie, le tabac, les étoffes, la poudre, les fusils ; les lagunes lui permettent de donner en échange les produits de l'intérieur. Cette ville possède encore un avantage capital : elle est bâtie sur un terrain relativement élevé, assez loin des marécages, pas trop loin de la côte, et la brise de la mer, que rien n'arrête, y arrive fraîche, imprégnée de senteurs prises dans les hautes herbes. Les épidémies, fréquentes à Bathurst, Freetown, Acra, Lagos, au point de mériter à ces colonies le nom de tombeau des Européens, sont inconnues à Whydah.

Le noir venu de l'intérieur ne trouve rien de comparable à Whydah. Cette ville des blancs, comme il l'appelle, est pour lui la merveille des merveilles ; de retour parmi les siens, ses récits

enthousiastes, dignes de rivaliser avec les récits des *Mille et une Nuits,* enflamme l'imagination de ses compatriotes, et plusieurs qui avaient compté vivre en paix dans la case qui les vit naître s'acheminent, dans leurs vieux jours, vers le pays dont la légende est venue troubler leur repos.

Aux yeux de l'Européen qui la voit pour la première fois dans son ensemble, Whydah produit l'effet d'une vaste agglomération de ruches d'abeilles disséminées çà et là, selon le caprice des nègres, tantôt en masses compactes, tantôt isolées, tantôt posées sur la même ligne. Ces cases sont presque toutes de forme ronde ; leur hauteur ne dépasse guère huit pieds. Un trou creusé à côté de chaque habitation a fourni la terre pour élever les murs ; le palmier, le bambou, des herbes desséchées ont fourni les matériaux de la toiture. Quand la hutte est de petite dimension, la toiture est posée sur les murs tout d'une pièce.

Cette manière de couvrir donne lieu, lorsque le vent souffle avec force, à un spectacle des plus pittoresques. Il arrive souvent qu'un nègre blotti dans son coin, à l'abri de la tourmente, s'aperçoit que le chapeau de sa baraque prend sa volée dans les airs ; il se hâte de courir, rattrape sa toiture quelque peu endommagée, la hisse de nouveau sur les murs de sa case, et, sans maugréer le moins du monde, se blottit de nouveau dans son coin, en homme habitué à semblables misères.

Les hauts dignitaires du gouvernement, les gens riches, ne sont pas logés d'une façon plus confortable que le menu peuple. Au lieu de construire une habitation assez vaste pour les abriter, eux et leur nombreux personnel, ils bâtissent plusieurs petites cases indépendantes les unes des autres ; un mur d'enceinte les isole des cases voisines, et leur donne l'aspect d'un petit village. Les maisons des nègres libérés au Brésil marquent un progrès sensible sur la maçonnerie indigène. Certaines dispositions, certains détails indiquent bien que le nègre ne se défait jamais de la rudesse et du manque de goût inhérents à sa nature ; mais on voit à la solidité des murs, à leur élévation, à l'aménagement intérieur, que son exil temporaire au milieu d'un peuple civilisé lui a été quelque peu profitable.

Il semble que les nègres restés sur le sol dahoméen auraient dû trouver un sujet d'émulation dans la supériorité évidente de leurs frères revenus du Brésil ; loin de là, ils regardent avec un sou-

verain mépris ces ébauches d'un art qui leur est inconnu, et le meilleur logicien essayerait en vain de leur persuader que leur taudis est à une maison haute et spacieuse ce que l'arbuste étiolé, qui vient avec peine sur le sable, est au baobab, prince du règne végétal.

A propos de ce qui précède, il me revient en mémoire quelques lignes d'un livre qui, lors de son apparition, eut un retentissement immense : *la Case de l'oncle Tom.*

« Si jamais, dit l'auteur, l'Afrique se civilise et s'élève, la vie s'éveillera chez elle avec une splendeur, une surabondance, qu'à peine peuvent concevoir nos froides tribus de l'Occident. Sur cette terre lointaine et mystérieuse, fertile en or, en pierreries, en myrtes, en palmiers aux feuilles ondoyantes, en fleurs rares, surgiront des arts nouveaux d'un style neuf et splendide. »

J'accepte volontiers la prophétie enthousiaste de l'auteur que je viens de citer, mais en affirmant que le nègre devenu chrétien peut seul réaliser ce magnifique rêve. Tant que les hommes qui travaillent à la régénération de l'Afrique éloigneront Dieu de leur œuvre, l'humble cabane du nègre ne se transformera pas en palais oriental.

Comment donner une idée des rues et des places de la ville de Whydah? Et d'abord peut-on donner le nom de rues aux sentiers qui coupent en tous sens la grande cité nègre? De toutes les lignes, la ligne droite y est le moins en honneur; si elle règne l'espace de deux à trois mètres, c'est pour prendre ensuite une tournure à dérouter la main du dessinateur le plus habile. Le labyrinthe de Crète, que je retrouve en mes souvenirs classiques, n'est rien en comparaison du nouveau labyrinthe dahoméen. Le visiteur novice hésite à chaque pas dès son entrée dans la grande fourmilière nègre. Telle rue qu'il avait d'abord prise de préférence à cause de sa largeur, qui lui donnait un petit air de boulevard, se rétrécit peu à peu, au point qu'il ne peut plus la suivre sans frôler les murailles; sorti de cet étau, il s'engage dans un autre passage, qui, après bien des détours, le conduit contre un mur; fatigué, mais non rebuté, il se hâte de revenir sur ses pas; plusieurs sentiers sont devant lui; il choisit celui qui lui paraît aboutir à un terrain spacieux; enfin il est sauvé. Le soleil, qu'il voit se jouer librement au loin, lui fait presser sa marche; encore quelques minutes, et il va respirer à

l'aise : le voilà au bout de ses peines. Au lieu d'une place, il trouve un large trou au fond duquel une bande de négrillons prend ses ébats en compagnie de quelques vautours fauves. Comme ce spectacle ne l'amuse guère, il reprend sa course à travers la ville, et lorsque après mille fatigues il parvient à trouver son logement, son cerveau, surexcité par un soleil ardent, roule des idées aussi bizarrement alignées que les rues qu'il vient de parcourir.

Les places de Whydah ne sont pas tracées d'une façon plus régulière que les rues. On en compte un grand nombre; elles affectent toutes les formes, excepté cependant la forme ronde ou carrée. Quelques-unes, les moins spacieuses, sont bordées de baraques, et leur sol est nu ; trois s'étendent dans des proportions extraordinaires ; elles ont l'aspect d'une vaste plaine couverte de hautes herbes, du milieu desquelles s'élève de loin en loin un arbre gigantesque. Les premières sont encombrées du matin au soir par une foule remuante, qui en a fait son forum ; les autres sont le domaine des serpents, qui ont établi leur repaire dans les hautes herbes ; le nègre les traverse, mais ne s'y arrête jamais.

Whydah ne possède qu'un seul monument, œuvre du génie nègre, et s'il attire l'attention, c'est plus par les hôtes qu'il renferme que par la beauté de son architecture. Ce bâtiment, de forme circulaire, haut de dix pieds, bâti en terre et couvert d'herbes desséchées, est le temple d'une fraction des divinités dahoméennes. Une vingtaine de superbes couleuvres y sont adorées d'un peuple stupide et dégradé.

Pour plus d'ordre, et afin d'éviter les répétitions, je remets au chapitre qui traitera des mœurs et de la religion les curieux détails que j'ai recueillis sur le culte des serpents.

Il me reste à parler de la petite enclave européenne, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était il y a cent ans, et qui, toutefois, ne laisse pas de donner un certain relief à la cité dahoméenne. Cette enclave comprend trois fortins, qui appartiennent à la France, au Portugal et à l'Angleterre. Ces établissements doivent leur origine à la traite des nègres, alors que les gouvernements européens la favorisaient et même la faisaient pour leur propre compte; ils furent fondés pour la protéger, et aussi pour détruire les excès qu'elle entraînait nécessairement à sa suite. La traite abolie, la France et l'Angleterre retirèrent leurs sol-

dats; le Portugal, resté le dernier, n'abandonna cette position qu'en 1825.

Il ne faut pas que le nom de fort éveille ici l'idée d'une forteresse construite selon toutes les règles de l'art militaire. L'enceinte des fortins de Whydah est un carré d'environ deux cents mètres; quatre bastions, placés aux angles et munis de pièces d'artillerie, en formaient la défense; avec un fossé large et profond, c'était plus qu'il n'en fallait pour être à l'abri de toute agression de la part d'indigènes dépourvus de canons, et armés seulement de mauvais fusils. Les gouverneurs et leurs officiers habitaient une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; les soldats et les nègres étaient logés dans des cabanons, dont les débris jonchent aujourd'hui le sol. Chaque fortin avait sa chapelle. Ces établissements, abandonnés par les premiers possesseurs, ne seraient plus qu'une ruine, si d'autres mains n'étaient venues les réparer et les entretenir. Ils ne gardent presque plus rien de leur physionomie militaire.

Le fort français, transformé en factorerie, est devenu le centre de tout le mouvement commercial du pays; M. Régis, de Marseille, en a fait le point principal des importantes opérations que de nombreux agents traitent en son nom sur la côte occidentale d'Afrique. Chacun des agents qui se sont succédé dans la gestion de la factorerie a tenu à honneur de réparer la vieille masure. Après les travaux de première nécessité sont venus les travaux de luxe, de sorte qu'aujourd'hui ce comptoir ne laisse rien à désirer sous le rapport du confortable et du bon goût.

Il n'en est pas de même du fort anglais, qui ne sera bientôt plus qu'un monceau de décombres. Il est resté inhabité pendant plusieurs années; les ministres protestants envoyés à Whydah par la société wesleyenne y ont établi dans ces derniers temps le centre de leur mission. Leurs travaux se sont bornés uniquement à empêcher l'écroulement des murs du vieux fort; aucun ne s'est soucié de dépenser son argent dans une habitation qui n'était pour lui qu'un abri temporaire; car ces messieurs avaient l'habitude de jeter leur Bible dans un coin dès que leur fortune était faite. D'une œuvre de dévouement ils ont fait une opération mercantile; ils n'ont vu qu'une manière de gagner leur vie dans une entreprise qui exige pour réussir un renoncement entier aux joies, aux plaisirs, aux intérêts du monde. Il ne faut pas s'é-

tonner qu'il en soit ainsi; car il serait bien plus extraordinaire qu'il en fût autrement.

En général, les ministres protestants qui résident sur la côte occidentale d'Afrique sont de race nègre. Les ministres de couleur blanche ne sont pas si naïfs que d'exposer leur vie dans un pays malsain, alors qu'ils peuvent s'enrichir en Europe et envoyer à leur place de pauvres diables qui ne voient dans la mission qui leur est confiée qu'un gagne-pain assez commode. Le jour de leur apostolat venu, jour qui arrive lorsqu'ils savent lire et écrire passablement, ils se munissent des deux objets indispensables pour commencer une mission protestante : une femme et un livre. La femme tendrement suspendue à leur bras gauche, le livre serré précieusement sous leur bras droit, ils se mettent en route pour leur destination. Arrivés là, tout leur travail se borne à lire quelques pages d'un livre qu'ils ne comprennent que peu à une foule stupide qui ne le comprend pas du tout.

Le ministre wesleyen qui résidait au fort anglais lors de mon séjour à Whydah réalisait la perfection du genre.

M. B***, noir entre les noirs, était de taille moyenne, un peu replet; quant à sa figure, il serait assez difficile d'en donner une idée. Rien ne déroute le dessinateur comme une face noire; les ombres, qui font ressortir ce qu'il y a de saillant dans la physionomie, y sont à peu près impossibles. Je crois que le plus simple serait de faire un pâté d'encre sur le papier; avec deux points blancs dans le haut qui figureraient les yeux, un point noir foncé au milieu, qui figurerait le nez, une ligne de teinte rougeâtre dans le bas, qui figurerait la bouche : on obtiendrait une ressemblance aussi parfaite que promptement exécutée.

Lady B***, de la même race que son mari, était aussi noire que lui. Elle est venue une fois à la mission catholique, accompagnée de son mari et de ses enfants. Elle avait revêtu ses plus beaux atours; le frou-frou de sa robe de soie semblait lui plaire singulièrement. Leur visite, qui eut lieu un dimanche, avait un double but : ils venaient d'abord remercier M. le supérieur de la mission des soins qu'il leur avait prodigués dans une maladie dangereuse qui les avait atteints tous à la fois; ils venaient ensuite pour voir nos cérémonies religieuses, dont ils n'avaient pas la moindre idée.

La splendeur du culte catholique les frappa d'admiration. Ils se retirèrent enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu dans

notre modeste chapelle, et comprirent dès ce moment que la lutte entre la mission catholique et la mission protestante ne serait pas égale. M. B*** en prit son parti, et ce fut avec la plus complète indifférence qu'il vit les négrillons quitter son école pour entrer dans la nôtre. En quoi cela aurait-il pu le troubler, en effet? Il n'était pas fanatique de sa religion, et, ses écoliers partis, il n'en continuait pas moins à percevoir son traitement. Riche des libéralités de la société wesleyenne et d'un petit commerce lucratif, M. B***, après avoir cédé à un autre sa place de ministre, a quitté Whydah pour aller vivre ailleurs à sa guise.

Après les lignes consacrées au fort français et au fort anglais, je devrais, pour compléter ce coup d'œil sur Whydah, donner la description du fort portugais; mais je crois qu'elle viendra plus à propos dans l'histoire de la mission catholique, qui a fait de cet établissement le point central de son apostolat.

Si le lecteur a suivi avec attention le tableau que je viens de mettre sous ses yeux, il aura déjà fait la remarque que les nègres ne se transformeront pas de sitôt, et que de longs siècles s'écouleront avant que Whydah devienne une cité du premier ordre.

Et cependant le nombre des hommes qui ont rêvé et qui rêvent encore pour les nègres un avenir splendide est considérable en Europe. C'est si commode, l'hiver au coin de son feu, l'été à l'ombre des arbres, d'aligner des phrases harmonieuses, de faire des théories admirables! Quoiqu'ils n'aient vu ni Sierra-Leone ni Liberia, ils affirmeront que le souffle de la liberté y a élevé très-haut dans l'échelle humaine des êtres autrefois stupides et dégradés.

William Pitt, sur la fin de sa carrière orageuse, après avoir tant tourmenté les blancs, ne s'avisa-t-il pas, lui aussi, de prophétiser sur les noirs! « Il n'est pas déraisonnable, s'écrie ce grand homme d'État, d'espérer que tous les membres de la génération contemporaine ne s'éteindront pas sans que quelqu'un d'eux ait vu l'Afrique jouir elle-même, vers le soir de son existence, de ces bénédictions qui, à une époque du monde beaucoup moins ancienne, ont été le partage des peuples du Nord et de l'Occident. »

Toujours les mêmes prophéties, et ces pauvres prophètes oublient toujours de placer Dieu à la base de tout progrès, de toute civilisation.

La civilisation que nous n'avons pas rencontrée à Whydah, nous ne la trouverons pas non plus dans la campagne qui l'environne. L'aspect en est triste et désolé. Quelques sentiers solitaires, tracés à la suite des ans par le large pied des nègres, se déroulent en contours bizarres au milieu des joncs et des hautes herbes ; les toits pointus de quelques cases s'élèvent à peine au-dessus des broussailles : nulle ondulation de terrain, partout la plaine avec ce qu'elle a de plus monotone. Sans les rares champs cultivés qui tranchent sur la stérilité générale, sans les quelques palmiers qui dressent çà et là leurs troncs majestueux couronnés d'une chevelure ondoyante, on se prendrait à douter de la féconcondité proverbiale de cette terre.

Maintenant que nous avons visité Whydah et ses environs, si l'on veut bien me suivre, je vais prendre la route d'Agbomé.

Trois heures de marche à travers un pays à peu près désert conduisent sur le territoire de Savi, sorte de principauté moitié indépendante, moitié soumise au roi de Dahomé. Un pont en bois, grossièrement façonné, permet de traverser la lagune, très-large et très-profonde sur ce point. Ce pont est tellement étroit, tellement branlant, qu'on ne peut s'y tenir que par un prodige d'équilibre ; c'est à peine si l'on ose respirer en marchant dessus.

La ville de Savi, établie dans les conditions de propreté et d'élégance qui distinguent toutes les villes nègres, n'offre rien de remarquable : elle compte environ deux mille habitants.

De Savi au village de Tolli, la campagne n'a pas l'aspect stérile et désolé de celle de Whydah. Les travailleurs répandus çà et là lui donnent une animation assez extraordinaire, et l'œil se repose avec plaisir sur des champs d'ignames, de patates et de maïs.

On traverse ensuite, sans s'y arrêter, le village d'Azoqué, et on atteint la ville d'Allada.

Allada, ancienne capitale du royaume de ce nom, est bien déchue de sa splendeur. Cette ville n'est qu'une agglomération de cases encore plus mal construites que celles de Whydah ; car, plus le nègre s'éloigne des blancs, plus il est grossier et sauvage. Allada communique par un sentier avec Porto-Novo ; mais ce passage est interdit aux blancs.

A une faible distance d'Allada, en suivant toujours le chemin

qui mène à Agbomé, se trouve une forêt qui se prolonge jusqu'à Henvi, et qui s'étend sur une largeur d'environ douze lieues. Cette forêt, aussi vieille que la terre qui la porte, n'a pas eu à souffrir de la main destructive de l'homme; elle a pourvu elle-même à sa défense par les buissons épineux qu'elle protége de son ombre et par les lianes qui rampent un instant sur le sol, pour se dérouler en spirales sans fin. Ces lianes grimpent à la cime des arbres, y prennent un peu d'air et de soleil, puis, comme éblouies d'une lumière qui n'est pas pour elles, descendent de ces hauteurs, se mêlent en un fouillis inextricable et serrent de leurs nœuds puissants toutes les branches qui se trouvent sur leur passage. Le temps seul a posé la main sur cette forêt, mais une main amie qui guérit le lendemain les blessures de la veille. Les hommes ont bien réussi à s'y ouvrir un passage; mais ils ont reculé devant les arbres gigantesques qui effrayaient leur petitesse, et, pour tracer le sentier sinueux qui court dans le bois, leur hache n'a porté que sur les arbres rabougris et sur les rejetons dégénérés des géants primitifs. Une voûte de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, entretient dans ces lieux une fraîcheur délicieuse.

A l'issue de la forêt paraît le village de Henvi. De là, on peut se rendre directement à Canna, en traversant un marais très-étendu, très-profond; mais, si cette route est la plus directe, c'est aussi la plus dangereuse, surtout dans la saison des pluies. En passant par Toffo, si l'on n'évite pas entièrement le marais, on laisse du moins de côté les points les plus dangereux.

A partir de Henvi, le terrain s'élève sensiblement, et, après quelques heures de marche, on atteint un plateau couronné de verdure; le village de Toffo est posé sur le versant septentrional de ce plateau.

Jusqu'à cet endroit, pour peu qu'on ait eu la précaution de prendre des vivres en partant de Whydah, et que l'on ne soit pas trop difficile sur la qualité de l'eau, le voyage n'a été qu'un long enchantement. Mais à Toffo, tout change de face : de l'est à l'ouest, une plaine marécageuse se déroule à perte de vue; les Portugais donnent à cette zone le nom de Lama; les indigènes, le nom de Cô : en français cela veut dire plaine boueuse, et cette traduction est parfaitement exacte. J'engage donc ceux qui n'éprouvent pas un besoin absolu de visiter la capitale à rebrousser

chemin; car la vue de la première cité dahoméenne sera loin de compenser la fatigue et les périls de la route.

A peine sortis de Toffo, les porteurs marchent dans la boue, et leurs pas, mal assurés, donnent au hamac une ondulation très-désagréable, très-fatigante; mais ce n'est là qu'une misère, les nègres savent du moins où poser les pieds. Quelques lieues plus loin, leur marche très-lente se ralentit encore, la vase a disparu sous une nappe d'eau bourbeuse; il devient nécessaire de sonder le terrain, pour éviter de tomber dans des trous profonds, d'autant plus dangereux que nul indice ne vient les révéler.

M. Vallon, lieutenant de vaisseau, a décrit dans un style pittoresque cette manière de voyager : « Pendant, dit-il, que les porteurs de l'arrière ont de l'eau jusqu'à la cheville, celui de l'avant, malgré toute sa souplesse et ses efforts, s'enfonce subitement jusqu'aux reins; c'est à grand'peine que les six autres vous soutiennent par les côtés, l'un tombant, l'autre glissant, celui-ci poussant, celui-là se retenant à votre hamac. »

Il arrive même assez souvent que les porteurs restent plantés comme des pieux dans la vase, et ne peuvent se tirer d'affaire qu'avec l'aide des autres nègres attachés à la caravane. Ceux-ci leur détachent d'abord les jambes du fond gluant qui les enserre, et les soulèvent ensuite à la hauteur de la vase liquide. Dans ces conditions, c'est à peine si l'on a avancé de quelques mètres après une heure de marche.

Les sangsues, qui fourmillent dans ces marais, ajoutent encore au supplice des porteurs, en s'accrochant à leurs jambes.

Jugez de la figure que doit faire le voyageur, ballotté dans son hamac au-dessus d'une eau bourbeuse, dont l'odeur nauséabonde l'asphyxie. Je connais certain blanc qui, ayant eu le malheur de se laisser choir dans le bourbier, en sortit aussi noir que le plus noir des indigènes qui formaient sa noire caravane.

On ne peut faire halte et se reposer des fatigues d'une marche si pénible, qu'en abordant quelques îlots, semés à de longs intervalles au milieu du Lama. Le terrain de ces îlots est loin d'être solide : si l'on se tient debout, on enfonce jusqu'à la cheville du pied; si l'on s'asseoit, on se trouve avoir un siége aussi moelleux que le meilleur des fauteuils rembourrés. Ces haltes sont toujours de fort courte durée : le temps de souffler, de prendre un peu de nourriture..., et la caravane se remet en marche.

Après une série d'accidents divers, les uns comiques, les autres sérieux, le Lama est franchi ; blancs et noirs ne demandent plus qu'une chose : de l'eau pour se laver. Les premiers, quoique portés en hamac, n'ont pas été sans recevoir des éclaboussures, et les seconds sont littéralement couverts de boue.

La Providence a prévenu leurs désirs en faisant couler, à l'issue des marais, de l'orient à l'occident, un petit ruisseau relativement frais et assez limpide. On fait halte dans un bosquet impénétrable aux rayons du soleil; la caravane, fortifiée par le bain qu'elle vient de prendre, s'étend sur un lit de verdure et se repose enfin de sa longue et pénible traversée.

De ce point jusqu'à Canna, qui est la seule ville qu'on rencontre avant d'arriver à Agbomé, la campagne est admirable à voir. Les poumons, atrophiés par les miasmes du Lama, se dilatent peu à peu en respirant un air vivifiant.

Les nègres eux-mêmes sentent leur gaieté renaître sous l'influence des effluves parfumées qui se dégagent des champs couverts de moissons ; ils reprennent alors leur cantilène monotone, et le voyageur, doucement bercé dans son hamac, se trouve transporté à Canna comme par enchantement.

Canna est pour les Dahoméens ce que la Mecque est pour les musulmans, la ville sainte : c'est aussi comme le Versailles et le Saint-Denis des rois de Dahomé. La cour s'y transporte dans ses jours de grande liesse; elle s'y rend encore pour les fêtes annuelles en l'honneur des rois défunts qui ont là leur sépulture.

Canna n'offre rien de remarquable, et on passerait même avec indifférence auprès des tombes royales, si les drames sanglants dont elles sont chaque année le théâtre ne leur avaient donné une triste célébrité. En temps ordinaire, la ville semble assoupie : nul mouvement, nul bruit; on dirait que ses habitants ont peur de troubler le repos des hôtes illustres dont la garde leur est confiée. Mais les jours de fêtes, alors que Sa Majesté noire daigne s'amuser comme un simple mortel, c'est un vacarme qui dure jour et nuit : des chants discordants, des hurlements sauvages s'élèvent de toute part, la musique fait un bruit infernal, et la voix du canon qui gronde par intervalles ajoute encore à l'ensemble de ce tapage. Une distance de trois lieues sépare Canna d'Agbomé. La route qui conduit à la capitale est vraiment belle : d'une grande largeur, constamment unie, tirée en ligne à peu

près droite, elle est bordée d'arbres gigantesques. En suivant cette route, on se prend à rêver des splendeurs et des merveilles d'une capitale incomparable, et le rêve ne se dissipe qu'à la vue d'Agbomé, ville tout aussi misérable que le dernier des villages.

Les fortifications de la capitale du Dahomé, dont les nègres font tant de bruit, consistent en quelques murailles de terre élevées sur les divers points par où l'on entre dans la ville; un fossé peu profond ajoute à leur défense. Deux minutes suffiraient à une escouade de zouaves pour franchir le fossé, escalader les murs; et si cette petite opération leur coûtait trop, ils n'auraient qu'à faire un léger détour pour pénétrer dans la place. Chaque muraille est percée de deux ouvertures : l'une étroite, pour le peuple; l'autre très-large, pour le roi. Le circuit d'Agbomé est considérable; mais les cases des nègres occupent à peine la moitié du terrain. Le rêve des premiers rois était d'y établir le centre d'une grande puissance : ce serait encore celui du roi actuel, si des échecs multipliés n'étaient venus abattre son orgueil.

Le seul monument d'Agbomé qui mérite une mention spéciale est le palais du roi. Voici d'abord ce qu'il était autrefois. Je prends les détails qui suivent dans un livre de M. de Lanoye, qui a pour titre *le Niger*.

« Le palais ne consiste qu'en un grand amas de huttes renfermées dans un enclos quadrangulaire de plus d'un mille de superficie. Les murailles ne sont qu'en terre battue; mais elles sont surmontées d'un cordon de mâchoires humaines, trophées enlevés sur les champs de bataille, et fréquemment entremêlés de têtes entières fraîchement coupées; mais le sol des portiques est pavé de crânes humains, et un revêtement de même nature recouvre le toit de roseaux du pavillon royal. Aussi, lorsque l'hôte de cet antre a quelque expédition de guerre à commander à ses généraux, se contente-t-il de leur dire : Ma maison manque de couverture. »

Aujourd'hui le palais a perdu de son aspect horrible. C'est encore la même vaste enceinte qui renferme plusieurs cases bâties à une petite distance l'une de l'autre; mais la parure de crânes qui ornait la muraille a disparu, emportée par le vent et les pluies torrentielles de la saison des orages. Cependant, en examinant bien, on aperçoit encore quelques rares débris des anciens trophées.

Près du mur d'enceinte, et faisant face à la grande place qui précède le domaine royal, on remarque un bâtiment long de soixante-cinq à soixante-dix mètres ; c'est la maison des Cauris. Les cauris, petits coquillages recueillis sur les plages de Zanzibar et de Mozambique, sont la monnaie courante du Dahomé et de quelques pays limitrophes. Les murs de cette maison, entièrement revêtus des précieux coquillages, donnent au peuple un échantillon des richesses du roi. Le nègre y jette un œil de convoitise et soupire tout bas de ce luxe inutile ; mais il se garde d'y porter la main, car le vol d'un seul cauris serait puni de mort.

L'architecte qui a bâti la maison proprement dite du roi a essayé de lui donner une tournure européenne ; mais il n'a réussi qu'imparfaitement, car le pavillon royal, avec ses murs de terre battue, sa toiture d'herbes desséchées, a tout au plus l'aspect d'une grange à serrer le foin.

La vue d'Agbomé ne compense donc en rien les fatigues d'un long et pénible voyage; après deux heures passées dans ses murs on n'a plus qu'un désir, celui d'en sortir au plus vite. Quant à faire des excursions dans la campagne qui environne la capitale, il ne faut pas y songer. L'hôte du roi ne peut faire un pas sans la permission du roi, et, pour peu qu'il s'écarte du règlement de la cour, il est jour et nuit l'objet d'une surveillance active.

Quel est le nombre et l'importance des villages qui appartiennent au roi de Dahomé, au delà de sa capitale? Il y a, sur ce point, une incertitude complète ; on n'a jamais permis d'explorer le pays qui s'étend vers le nord, et les récits des nègres sont tellement contradictoires qu'il est impossible de formuler, sur ce point, une opinion de quelque valeur.

Le Dahomé possède une autre ville, dont le nom est déjà venu par deux fois dans ces souvenirs de voyage, sans que j'aie pris la peine d'y arrêter l'attention du lecteur : c'est la ville de Godomé, émule de Whydah pour les affaires commerciales, mais avec une importance moindre. Comme Whydah, Godomé doit tout son relief à sa position près de la grande lagune qui va vers Lagos et à sa proximité de la mer. C'est un lieu de halte, une sorte de caravansérai pour les voyageurs qui entrent dans le Dahomé, ou qui en sortent. Au temps où j'habitais ce pays, cette ville ne comptait que deux factoreries : l'une appartenait à un mulâtre, fils d'un gentilhomme brésilien ; l'autre, à un noir, esclave libéré

au Brésil ; une factorerie française qui s'y est établie depuis est en train de ruiner les deux premières.

Le cabacère de Godomé, homme doux et hospitalier, accueille avec bonté les blancs qui traversent le territoire confié à sa garde, et l'on n'a pas sans doute oublié que j'eus l'honneur d'être reçu dans sa case et que j'y fus l'objet des meilleurs soins.

Addition faite des villes et des villages que nous venons de parcourir rapidement, nous avons pour total : une masse de huttes sales, mal bâties ; un ensemble de rues contournées, étroites ; de places qui ont l'aspect de champs en friche ; le tout habité et foulé par un peuple qui en est encore à découvrir les premiers éléments d'une civilisation quelconque.

CARTE DE LA CÔTE DES ESCLAVES

Dressée par F. BORGHERO, Missionnaire, en 1865.

Gravé chez Erhard

CHAPITRE IV

La monarchie dahoméenne. — Le roi Gréré. — Le roi Guézo. — Le cuisinier royal. — Le méhou ou ministre d'État. — La mère du roi. — Une demi-douzaine de poëtes. — Chant de guerre des Bambaras. — Gouverneurs et cabacères. — Le Jévoghan et Schoundaton. — Les impôts, l'impôt ordinaire, l'impôt extraordinaire. — Traitement des ministres et autres dignitaires de la cour. — La justice. — La prison. — La bastonnade.

Une monarchie héréditaire despotique, telle est la forme du gouvernement qui préside aux destinées dahoméennes. Cette forme, altérée de loin en loin par quelque révolution de palais, reprend bientôt sa marche régulière, et le peuple, que les passions et les intrigues politiques de ses chefs ont toujours trouvé indifférent, n'a jamais senti, durant ces courts interrègnes, s'alléger en rien le collier de misère qu'il porte avec une morne stupidité, du berceau à la tombe.

Que gagneraient les Dahoméens à un changement de dynastie? La république ne leur sourit pas davantage; ils savent que les nègres leurs voisins, qui vivent sous cette forme de gouvernement, sont tout comme eux corvéables et taillables à merci. D'ailleurs ils ne sauraient fonder une monarchie ou une république sur le respect des droits et l'accomplissement des devoirs.

Depuis des siècles ils vivent sous le joug d'un despote, ils trouvent naturel et commode de le garder. Eh! quel maître, pourtant, qu'un barbare qui ne connaît aucun frein, et dont le

code ne renferme que ce seul article renouvelé du despote ancien : Ma volonté ! rien que ma volonté ! Or, de tous les rois qui ont successivement gouverné le Dahomé, nul mieux que le prince actuellement régnant n'a su abuser du principe qui lui laisse une liberté entière pour le mal.

Ce prince porte le nom de Gréré ; ce nom, les indigènes ne le prononcent qu'en tremblant et à voix basse. Dire du mal des fétiches, et de toute la collection des divinités dahoméennes, c'est là une peccadille punie d'une amende plus ou moins forte, selon la fortune du délinquant ; mais dire du mal du roi, il y va de la vie. Sur ce point on ne plaisante pas au Dahomé. Demandez à un nègre s'il est content de son roi ; fussiez-vous tous deux seuls dans une campagne déserte, il éludera votre question, tant il craint que sa tête ne saute de dessus ses épaules.

Pendant le règne de Guézo, père de Gréré, le gouvernement dahoméen sembla s'arrêter un instant dans la voie de férocité qui est l'essence même de sa constitution. Ce prince essaya de détruire en partie les institutions sanguinaires que lui avaient léguées ses prédécesseurs. Les sacrifices aux divinités n'eurent lieu qu'à de longs intervalles ; chaque fois l'hécatombe humaine fut moins considérable et moins pure : au lieu d'innocents on n'immola guère que des coupables ; on n'observa plus dans les supplices ce raffinement de cruauté qui ajoute encore à l'horreur de la mort ; le caprice ne dirigea plus les assemblées judiciaires ; les relations avec les blancs devinrent plus suivies en devenant plus faciles et plus cordiales ; tout faisait présager une ère de renouvellement pour cette terre délaissée, lorsque Guézo mourut presque subitement.

Personne ne crut à une mort naturelle. Depuis longtemps les féticheurs avaient juré sa perte, et, l'heure favorable venue, un peu de poison avait suffi pour les délivrer d'un prince dont le scepticisme à l'endroit de leurs jongleries gagnait peu à peu le peuple, et tendait ainsi à ruiner leur puissance, leur considération et surtout leur fortune. Maîtres du pouvoir, ils choisirent dans la nombreuse famille de Guézo celui de ses fils qui leur donnait le plus de garantie contre les errements de son père, par l'attachement à leurs erreurs, la férocité de son caractère, et Gréré fut acclamé roi.

Gréré a l'air d'un bon homme. Aucun des instincts cruels qui

sont le fond de son caractère n'apparaît sur ses traits fins et réguliers ; sa taille est élevée, ses membres sont forts et souples, et sa couleur n'est pas aussi foncée que celle du commun de ses sujets. Il garde dans son maintien, surtout devant les blancs, une dignité en rapport avec sa puissance. Mais toute cette dignité n'est qu'un masque de ruse qui voile les desseins abjects et terribles de ce barbare couronné.

L'impossibilité de parler au roi, même pour les nègres, sans le secours d'un interprète, fait que rien ne peut lui parvenir que par l'entremise de ses ministres, et ceux-ci se gardent de lui transmettre ce qui serait de nature à irriter ses passions, car ils risqueraient fort d'en être les premières victimes.

Quand M. le supérieur de la mission alla visiter le roi, il avait préparé toute une série de réclamations ; mais pas un des ministres ne voulut se charger de transmettre ses demandes. Comme il insistait, ils répondirent qu'il y allait de leur tête si des choses dures arrivaient à l'oreille de leur souverain. Les compliments seuls trouvèrent un écoulement facile ; le reste n'eut pas l'honneur d'une édition même incomplète.

Grâce à ces précautions, les malheurs du peuple ne viennent jamais troubler la sérénité du roi, et il peut d'autant plus se figurer que tout est pour le mieux sur la terre fortunée qui a le bonheur de l'avoir pour souverain, que ses sujets ont ordre de lui montrer toujours une mine réjouie. Pauvres nègres ! il faut qu'ils aient le sourire sur les lèvres, alors même que la faim gronde dans leur estomac.

La cour dahoméenne est montée avec luxe : elle compte un nombre infini de dignitaires. La tenue de ces dignitaires n'est pas toujours la même : parfois on dirait une troupe de manants sales et déguenillés ; au jour de gala et de grande réception, toutes ces peaux noires se couvrent de soieries et d'ornements d'or et d'argent.

J'aurais trop à faire si je voulais parler de chacun des officiers du palais, et malgré les choses intéressantes que je pourrais relever en regardant de près, soit leur physionomie, soit leur office, je vais me contenter de signaler ceux qui m'ont paru jouir du plus grand crédit.

Parmi eux se place en première ligne le cuisinier du palais.

En Europe, un cuisinier est un personnage assurément très-

important ; mais il n'est jamais venu à l'idée d'en faire un homme politique. Au Dahomé, on pense tout autrement, et avec raison ; car le chef de cuisine de Guézo, en donnant une pilule à son maître, fit la révoluiion qui amena l'avénement de Gréré, et put se vanter ainsi d'avoir fait sortir un monarque de sa marmite.

A part sa spécialité pharmaceutique, le cuisinier du palais en est encore à débrouiller les premières notions de l'art culinaire. Ainsi, quand un cochon doit figurer sur la table royale, il le cuit tout d'une pièce avec le poil et les entrailles, l'assaisonne d'une sauce au piment et le sert au sortir du four. On peut, par cet exemple pris au hasard, juger de la propreté et de la délicatesse de ce marmiton politique.

Après lui je remarque le méhou. Ce titre équivaut à celui de ministre d'État. Il y a deux méhous, un vieux et un jeune : il en est ainsi du reste de toutes les charges de la cour ; elles ont deux titulaires. Le vieux mehou a, comme on dit dans le pays, l'oreille du roi, c'est-à-dire que tout doit passer par son entremise, et que lui seul est chargé de transmettre les ordonnances royales. Cette position est occupée par un nègre qui a grisonné au milieu des subtilités d'une politique tortueuse ; il a l'extérieur d'un homme passable, et la conscience d'un coquin. C'est sur ce modèle que doit se former le jeune disciple attaché à sa personne, aussi le suit-il partout comme son ombre. Après quelques années de discipline, le maître n'a plus rien à enseigner à l'élève ; il peut mourir en paix, le nouveau premier ministre sera aussi rusé, aussi immoral que l'ancien. De temps immémorial, tous les ministres sont taillés sur le même patron, et voilà pourquoi les institutions dahoméennes ne changent pas.

Malgré le poste éminent qu'ils occupent, les deux méhous ne sont pas à l'abri de la colère du roi. Pendant mon séjour au Dahomé, le méhou d'alors fut, pour je ne sais plus quelle faute, condamné à une forte amende et à quelques jours de prison. Une razzia chez ses voisins lui permit de payer l'amende sans bourse délier ; mais il fallait subir le cachot, et, quoique la chronique locale n'en ait rien dit, je suppose, sans crainte de me tromper, que dans ce cas le disciple abandonna le maître et même se frotta les mains de sa disparition temporaire. Il arrive même quelquefois que le jeune méhou, fatigué d'attendre la succession du vieux, se défait de lui en l'invitant à déjeuner.

A la cour dahoméenne, la plus grande part d'influence appartient à la mère du roi. L'usage le veut ainsi, quoique le cœur n'y soit pour rien. Cette femme, qui pourrait peut-être beaucoup pour le bien, n'use de son pouvoir que pour le mal. Elle n'a jamais demandé la grâce d'un condamné à mort, ni essayé d'adoucir la rudesse du caractère de Gréré. Le fils et la mère se valent.

Mais donnons un regard à cette troupe famélique qui se presse au pied du trône; il y a là une demi-douzaine de poëtes. Ces malheureux jettent perpétuellemnt à la tête de leur souverain des boisseaux d'encens, fort goûtés de Sa Majesté africaine, et qui donneraient des nausées à tout autre. Leur poëme fini, ils vont dîner. Ils dînent bien, si la fumée de leurs louanges a troublé le cerveau de Gréré ; ils dînent mal et même ne dînent pas du tout, si leur poésie est jugée trop flasque. A l'exemple de nos modernes auteurs dramatiques, les poëtes dahoméens se mettent plusieurs pour composer un poëme; par suite du défaut d'écriture, cette collaboration exige un travail de mémoire incroyable. Quant aux sujets des chants de ces poëtes, ils ne varient guère : la gloire de leur roi, la force de son armée, la noblesse de ses ancêtres, voilà le thème sur lequel ils s'épuisent journellement. Aussi rien de pitoyable comme leurs élucubrations; ce serait à dormir debout s'ils n'avaient le soin d'accompagner leur rhythme de gestes extravagants et d'une musique infernale. Outre les poëtes de la cour, qui tiennent le premier rang, le Dahomé compte encore un nombre infini de poëtes du second ordre; ces derniers exercent leur talent près des ministres et des gouverneurs de villes. Dans certaines contrées de l'Afrique, les favoris du Parnasse noir prennent le nom de griots; ils pullulent surtout au Sénégal, et plusieurs abaissent leur génie jusqu'à chanter, moyennant rétribution, la gloire des simples particuliers. Un de mes amis qui a visité Gorée me dit avoir vu dans les rues un grand nègre se promener majestueusement, précédé d'un griot, qui chantait sur un mode mélancolique les hautes vertus de son Mécène.

De ce qui précède il ne faudrait pas conclure cependant que l'esprit des nègres fût dépourvu de toute poésie, ce serait là une grande erreur.

Les Bambaras, au moment de livrer bataille, entonnent un chant guerrier que M. Raffenel a traduit et inséré dans son Nou-

veau Voyage au pays des nègres. Je le transcris pour mes lecteurs :

« Voici le jour venu où vous pourrez réjouir vos pères dans leur tombe, en imitant leurs actions héroïques. Parez-vous de vos grigris qui rendent invulnérable, et montez vos chevaux impétueux.

« La tombe est froide aux pères qui ont des enfants sans courage. La vaillance du fils, au contraire, pénètre comme une douce chaleur dans le sélé (tombeau) de l'ancêtre et réchauffe ses os refroidis.

« Les noms de vos pères sont demeurés parmi nous comme d'éternels souvenirs. Faites qu'en ce jour les vôtres deviennent aussi la lumière des braves.

« Marchez au combat le front levé et la main ferme. Que les rois vaincus viennent implorer votre clémence. Trempez vos mains dans le sang des ennemis, et que la terre s'abreuve des pleurs que votre victoire fera couler des yeux des mères.

« Mais n'oubliez pas que, l'ennemi vaincu, ses armes et son cheval sont la récompense des guerriers. Que de nombreux captifs, richesse du Bamana, suivent donc vos pas triomphants et fassent bondir d'aise vos femmes, qui pleurent en attendant votre retour.

« Vos fidèles Dialis seront plus fiers de recevoir en ce jour de leurs maîtres généreux des dolokés et des coulcis souillés du sang des ennemis et de la poussière du champ de bataille, que des pagnes neufs, brillant d'une vive fraîcheur. La gloire du maître est celle du captif.

« Marchez donc au combat, Bamanaos invincibles ! Que chacun de vous aspire à l'honneur d'être proclamé le plus vaillant, celui devant qui tous les autres voilent leur face du pagne de leurs femmes. Il n'y a qu'une vie pour les faibles ; mais l'homme brave ne meurt jamais ; son souvenir est l'héritage de la nation. »

Si je ne me trompe, c'est là de la bonne poésie héroïque, et, à mon humble avis, elle est égale, sinon supérieure, aux pages les plus vantées d'Ossian.

M. Raffenel donne encore dans son livre plusieurs compositions remarquables des trouvères africains ; les citer m'entraînerait trop loin. Je reviens à mon sujet.

Il est à la cour un homme qui ne paraît que de loin en loin, et

qui dans certaines occasions fait marcher tout à sa guise, même le roi : c'est le grand féticheur. Je me borne à le mentionner, parce que son nom et son ministère viendront plus à leur place dans le chapitre qui traitera des institutions religieuses.

Voilà dans quel milieu se débattent les intérêts du royaume : un despote qui, dans un moment de souveraine humeur, peut mettre à mort n'importe lequel de ses fidèles sujets, et qui tremble lui-même devant son cuisinier ; un ministre sans foi, sans honneur ; une femme cruelle par nature, rendue plus cruelle encore par la fumée de sang humain qui presque tous les jours étourdit son cerveau ; une bande de chanteurs à gages, et une foule d'autres nègres tout aussi vicieux, aussi cruels que ceux que je viens de nommer.

Les nègres envoyés dans les villes et dans les villages avec le titre de gouverneur et de cabacère valent infiniment mieux.

Leurs idées ne sont pour rien dans l'administration de leurs districts : pour les affaires ordinaires, ils suivent les coutumes du pays ; dans les cas exceptionnels, ils en réfèrent au roi, et ils doivent simplement faire exécuter la décision royale.

De ces divers officiers de l'État, le seul qui ait une valeur réelle est le gouverneur de Whydah, qui joint à ce premier titre celui de Jévoghan.

Un embonpoint en harmonie avec sa haute stature donne à sa démarche un air de dignité qu'on rencontre rarement chez ses pareils. Sans cesse en relation avec les blancs, il a perdu dans ce commerce la rudesse de sa nature première. Son intelligence développée lui permettrait, s'il était libre, de jouer un autre rôle que celui de lieutenant d'un despote. Ses instincts sont bons ; mais il n'est que l'exécuteur d'une volonté perverse. Tout ce que son administration a d'humain, de généreux, de digne, on peut le lui attribuer ; tout ce qu'elle a de bas, d'odieux, de cruel, revient de plein droit au roi et aux nègres qui forment son conseil. Le Jévoghan était l'homme de Guézo, deux esprits faits pour se comprendre. Gréré l'a laissé en place, mais il se défie de lui, et le fait espionner. Un de ses cousins est chargé de le tenir au courant de toutes les démarches du magistrat.

Cet espion, appelé Schoundaton, est une de ces puissances occultes d'autant plus à redouter qu'on s'en défie moins. Schoundaton, qui se disait l'ami de notre supérieur, se plaisait à le

tromper en toutes circonstances. Le roi ne pouvait trouver un homme plus rusé, plus cruel, plus capable de mener à bonne fin sa politique souterraine et déloyale. Il prétend être le très-humble serviteur du Jévoghan, et en réalité il est son maître. Chez lui il joue à la petite puissance, et se fait un malin plaisir de faire attendre les blancs que des raisons importantes amènent dans sa case. Le Jévoghan, au contraire, reçoit ses visiteurs de la manière la plus affable. La mission catholique n'a eu à se plaindre de lui qu'une seule fois, et alors même il n'avait fait qu'exécuter les ordres venus de la capitale. Un refus de sa part eût entraîné sa destitution et la confiscation de ses biens ; or un nègre, quelque consciencieux qu'il soit, n'en est pas encore venu à ce degré d'abnégation.

A son départ pour Agbomé et à son retour de cette ville, le gouverneur de Whydah venait adorer le Dieu des blancs dans la chapelle du fort portugais. Un de nous l'accompagnait à l'église, après l'avoir obligé toutefois de déposer ses fétiches à la porte ; il s'est toujours soumis de bonne grâce à cette invitation. La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, patron de notre église, il nous envoyait une jarre d'huile pour l'entretien de la lampe qui brûle devant le saint Sacrement.

Outre le gouverneur, qui est responsable de toutes choses, Whydah possède encore plusieurs cabacères. Chaque quartier de la ville en a deux, qui remplissent les fonctions d'un maire et de son adjoint.

Le quartier portugais, dans lequel se trouvent les établissements de la mission, était on ne peut mieux partagé sous ce rapport. Amoa, le maire, et Patène, l'adjoint, ne différaient que par l'extérieur ; au point de vue de l'esprit, ils étaient, pour ainsi dire, taillés dans le même bloc, et leur honnêteté, du même acabit. Amoa, grand, sec, les cheveux presque blancs, ressemblait à un vieux santon arabe ; Patène était le type du bourgeois nègre, avec sa dignité comique, son ventre rebondi, sa démarche lente et mesurée. Amoa prenait peu de soin de sa personne ; je l'ai vu rarement propre ; Patène, au contraire, était recherché dans sa toilette ; dès qu'il avait un pagne neuf, il se hâtait de venir étaler sa magnificence au fort portugais. Ces deux fonctionnaires nous faisaient de temps à autre des visites intéressées. Ils étaient, il est vrai, de facile accommodement. Ainsi Amoa se con-

fondit en remercîments un jour qu'on lui donna, je ne sais plus pour quel service rendu, un superbe bonnet de coton; toute l'ambition de Patène se bornait à obtenir une pipe neuve pour remplacer la vieille, une pincée de tabac pour garnir sa blague toujours vide.

Si l'on veut avoir une juste idée des autres maires et adjoints du Dahomé, il suffira de varier quelque peu les figures, sans toucher aux qualités du cœur et de l'esprit. Ce travail étant par trop facile, je me dispense de le faire pour donner mon attention à ce qui marche à la suite de tout gouvernement, qu'il soit civilisé ou barbare : les impôts.

Au Dahomé, il y a deux sortes d'impôts, l'impôt ordinaire et l'impôt extraordinaire.

L'impôt ordinaire suit un cours régulier; il atteint principalement l'huile de palmier. Lorsque les nègres portent leur huile, soit aux factoreries, soit au marché, les agents du gouvernement prélèvent la part du roi. Le roi prélève encore une part sur la récolte des fruits, sur la pêche dans les lagunes.

L'impôt extraordinaire consiste à prendre au malheureux indigène tout ce que le souverain a trouvé à sa convenance. On conçoit bien que la perception de cet impôt présente quelques difficultés; mais l'on peut se fier à l'intelligence des officiers royaux pour venir à bout de toute entreprise injuste.

La razzia décidée en conseil des ministres, des agents secrets se répandent dans les villes et dans les villages, et au moment où le peuple se croit le plus en sécurité, de par l'ordre du roi on le dépouille de sa fortune. Les grands chefs seuls sont à l'abri du pillage; quant aux cabacères, ils ne sont pas plus épargnés que le commun des indigènes.

Je me rappellerai toujours la figure désolée d'Amoa, arrivant au fort portugais un jour de pillage, portant sur le dos ses ustensiles de ménage et un petit sac de cauris, toute sa fortune. Il avait à peine franchi le seuil de la porte, que Patène parut, chargé, lui aussi, de ce que sa case renfermait de plus précieux. Bientôt ce fut une procession de nègres de notre quartier, arrivant à la suite de leurs magistrats pour mettre leur avoir sous notre protection; car notre maison étant inviolable, les voleurs royaux n'avaient pas le droit de la visiter. Les objets déposés restèrent près de deux mois dans la vaste salle qui nous servait

de cuisine ; on ne vint les chercher que lorsque toute appréhension eut disparu.

Contre toute attente, nous ne reçûmes aucun avertissement pour notre conduite en cette occasion.

Aux ressources déjà considérables que lui fournissent l'impôt ordinaire et l'impôt extraordinaire, le roi ajoute encore le produit des amendes que les nègres subissent sous le moindre prétexte. Si l'amende s'élève à une forte somme, la prison fait justice du mauvais vouloir du délinquant ; si l'amende est faible, quelques coups de bâton bien appliqués finissent par délier les cordons de sa bourse. Dans certains cas, la manière de faire payer l'amende est des plus ingénieuses. On enlève d'abord dans la case du rebelle tout ce qui est de quelque valeur ; on brise ensuite la toiture de cette case, et le malheureux reste exposé avec sa famille à toutes les variations de l'atmosphère. S'il a réellement la fortune qu'on lui suppose, il livre bientôt les cauris demandés, et alors seulement il lui est permis de couvrir à nouveau sa baraque ; s'il n'a ni sou ni maille, il travaille jusqu'à l'extinction de sa dette, et en attendant s'accommode comme il peut de sa hutte ouverte à tous les vents. Il y a toujours, dans les villes et dans les villages du Dahomé, des cases qui n'ont pas de toiture.

Mais toutes ces ressources ne sont rien en comparaison de ce que la vente des esclaves rapportait au roi, alors que la traite se faisait sur une large échelle. C'était là son vrai Pactole. Une seule expédition lui suffisait pour se procurer un millier d'esclaves ; les dépenses de l'expédition n'affectaient en rien son trésor, et les négriers lui achetaient sa capture en bloc, au prix de quatre cents francs le sujet. A plus loin les détails sur cette hideuse matière.

Le roi de Dahomé est d'autant plus riche qu'il absorbe à lui seul le budget de l'État. Les ministres, les gouverneurs, les cabacères et autres employés, ne perçoivent rien du revenu des impôts. Il ne faudrait pas croire cependant que leur position fût purement honoraire. De temps à autre ils reçoivent du roi, qui un champ planté de palmiers, qui une douzaine d'esclaves ; cette générosité ne coûte rien au donateur, car ce qu'il donne aujourd'hui il le prit hier. Mais, ces cadeaux dépendant toujours du caprice, les dignitaires dahoméens risqueraient fort de tomber dans la misère, si la coutume, sanctionnée par un pouvoir tout-puissant, ne leur donnait le droit de grappiller un peu partout.

Voici comment procède le Jévoghan, le meilleur, le plus consciencieux des nègres, pour fournir à une des dépenses de sa table. Le moyen serait très-original, s'il ne renversait de fond en comble toutes les idées reçues sur la distinction du tien et du mien. Sa manière étant celle de tous les dignitaires du gouvernement, c'est le cas de dire, pour simplifier mon récit : *Ab uno disce omnes.*

Un matin, en se levant, le gouverneur de Whydah vient à songer que la pêche a dû être abondante par la nuit calme et étoilée qui est sur le point de finir, et, tout heureux de cette pensée, il mande son maître d'hôtel.

« Tu me serviras pour mon déjeuner, lui dit-il, un gros poisson à l'huile de palmier et aux fines herbes.

— Oui, maître, » répond le serviteur; et il prend le chemin du marché avec quelques cauris dans son sac.

Le marché est peu fourni; c'est à peine si une douzaine de petits poissons s'étalent dans une calebasse.

Le maître-queux fronce les sourcils; le gouverneur a demandé un gros poisson, et il n'y a là que du fretin; il va alors se poster sur le chemin de la lagune, et dès ce moment pas un panier n'échappe à sa visite.

Quand les pièces sont à son goût, il entre ainsi en marché :

« Combien ce poisson ?

— Quatre galines (1 fr.), » répond timidement le pêcheur.

Le maître d'hôtel prend dans son sac une poignée de cauris, environ une valeur de trois sous :

« Tiens, voilà pour toi. »

Et le malheureux de se récrier contre cette façon d'acheter sa marchandise.

Un coup d'œil sévère suffit pour le calmer, car il sait ce regard gros de tribulations.

Il arrive cependant quelquefois que les nègres ne sont pas de facile composition ; ils résistent d'abord, dégagent ensuite rapidement leur panier et s'empressent de fuir. C'est le pire des partis à prendre.

Le poisson leur reste quelques minutes ; mais à quel prix ? Appréhendés et conduits devant le Jévoghan, celui-ci donne l'ordre de leur enlever le produit de leur pêche, et, au lieu d'une poignée de cauris, ils reçoivent une série de coups de corde.

La même scène se renouvelle invariablement lorsqu'il s'agit de faire les autres provisions de bouche. Aussi, dès que les esclaves du gouverneur sont signalés à l'horizon, une panique générale saisit les vendeurs : c'est à qui s'enfuira le plus vite avant l'arrivée des pillards. Encore si les serviteurs n'outre-passaient pas les ordres de leur maître, les vendeurs en prendraient aisément leur parti ; car la faim d'un homme, si vorace qu'il soit, s'apaise facilement. Mais le Jévoghan demande un poisson, ses esclaves en prennent deux, trois, quelquefois davantage, et toujours les plus beaux ; ils veulent vivre, eux aussi.

Quelques mots sur la justice au Dahomé : c'est l'injustice que je devrais dire.

Les tribunaux ne manquent pas au Dahomé ; chaque cabacère, si minime qu'il soit, a le sien.

Les cabacères jugent en première instance ; les condamnés peuvent en appeler au gouverneur du district, et du gouverneur au roi. Mais il est rare qu'ils n'acceptent pas le premier jugement ; car un appel entraîne de nouveaux frais, et les parties sont toujours renvoyées dos à dos.

La pratique des juges dahoméens est de faire payer et celui qu'ils condamnent et celui qu'ils absolvent.

Un jugement pris entre mille va jeter un jour complet sur la délicatesse de conscience de ces juges à peau noire.

Certain blanc de Whydah, qui faisait travailler une trentaine de nègres, voit tout son monde se mettre en grève à la même heure. Il avait tout pouvoir sur ses hommes ; mais ils étaient trente, et il était seul.

Après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, il envoya chercher le cabacère du quartier, le priant d'amener avec lui quelques soldats. Le cabacère arriva à l'instant, escorté de plusieurs nègres recrutés le long de sa route. A son entrée, le blanc lui fit la leçon en ces termes :

« Ces hommes refusent de travailler, tu vas les condamner aux fers, et cela sur-le-champ, sans écouter leurs réclamations ; sinon tu en aurais pour une heure. Ton jugement porté et suivi d'exécution, tu recevras une bouteille de tafia pour ta peine, et les nègres venus à ta suite auront un verre de genièvre.

— Seigneur, répondit le cabacère, il sera fait comme vous le désirez. »

Les rebelles furent aussitôt mis aux fers, et le juge se retira enchanté de la générosité du blanc.

Je voudrais m'en tenir à ce trait; mais, tout bien considéré, je dois aux cabacères qui vendent leur conscience pour une bouteille de tafia la générosité de dire qu'en fait d'injustice le roi les dépasse de plusieurs coudées.

En voici la preuve :

Deux nègres pénétrèrent de nuit dans la sacristie de notre chapelle, et s'emparèrent de diverses étoffes qui servaient pour les décorations de l'autel aux jours de fête. Trois jours après, les voleurs étaient pris, et, lors de leur capture, nos étoffes étaient encore en leur possession. Conduits à Agbomé, ils comparurent devant le roi. Quelques minutes suffirent pour instruire leur cause; condamnés à deux ans de prison, les voleurs durent, en outre, recevoir un nombre déterminé de coups de corde. Quant aux étoffes, Sa Majesté se les adjugea pour compenser les soucis et la perte de temps que cette décision venait de lui occasionner.

Puisque je viens de parler de prison et qu'il est possible que j'aie à en parler encore, notons en passant la différence qui existe entre les lieux de détention au Dahomé et ceux d'Europe.

La prison dahoméenne n'est pas une prison, c'est un cloaque. Les condamnés sont jetés dans un trou humide, creusé en forme de puits; la vermine pullule au milieu des immondices qui couvrent le sol, et l'air est empesté des exhalaisons putrides qui sortent de cette cuve.

L'État ne se charge pas de la nourriture des prisonniers : les parents ou amis sont obligés d'y pourvoir, et, lorsque la pitance arrive à la malheureuse victime, elle est réduite à la portion congrue, les diverses mains qui la transmettent lui ayant fait subir une diminution sensible. Mais les immondices, le jeûne forcé, l'air putride, le noir s'en préoccupe peu; ce qu'il redoute, c'est la bastonnade; or ce supplice, chaque prisonnier est destiné à le subir.

Aux moins coupables, la bastonnade est administrée le matin seulement; à ceux dont le méfait présente une certaine gravité, le matin et le soir; aux grands coupables, trois fois par jour; et ces malheureux, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, ne sont réintégrés dans leur cuve que lorsque le sang a coulé sous la verge du bourreau.

J'ai vu un nègre sortir de prison ; il avait de la peine à traîner son corps amaigri par une longue suite de privations et de tortures : sa peau, enduite d'une vase verdâtre, sillonnée en tout sens par la vermine, était hideuse à voir.

L'état dans lequel était ce malheureux m'émut si profondément que, quelques jours après, je m'informai de lui. J'appris qu'il avait succombé derechef à sa passion pour le vol et venait d'être remis en prison : c'était un hôte habituel du lieu.

Pauvre race nègre, quand se lèvera sur toi l'aurore du jour de salut, qui bientôt aura éclairé le monde entier ?

CHAPITRE V

L'armée : 1er corps, les hommes; fusiliers, archers, cavaliers, artilleurs. — 2e corps, les femmes; amazones de l'armée active; amazones de la réserve. — Une fantasia guerrière. — Le départ pour la guerre. — Attaque d'une tribu nègre. — Prise d'une ville. — Les soldats blessés.

Plus j'avance dans cette étude des institutions dahoméennes, plus je crains qu'on ne m'accuse d'un parti pris de tout dénigrer, et les hommes et les choses. Combien j'eusse été heureux cependant de reposer mon esprit sur un tableau consolant! En vain j'ai parcouru mes notes, consulté mes souvenirs : ce bonheur ne m'a pas été donné. Le chapitre qui va traiter de l'armée sera aussi sévère que le précédent.

La monarchie dahoméenne étant essentiellement militaire, de toutes les branches de l'administration, l'armée seule accuse un progrès réel. Les nègres ne sont pour rien dans ce progrès; ils le doivent au séjour des troupes européennes dans les forts de Whydah. L'exemple d'une discipline exacte, d'un armenent complet, a fait subir peu à peu une heureuse transformation à la masse d'hommes qu'on appelait une armée et qui n'était, en réalité, qu'une troupe de pillards marchant sans ordre, au gré de leurs caprices.

Pour tout Dahoméen, le service militaire commence à l'âge où il peut se rendre utile d'une manière quelconque, et se prolonge jusqu'à ce que les forces viennent à manquer au sujet, qui seulement alors reçoit un congé définitif.

L'armée se divise en deux corps distincts : le corps des hommes et le corps des femmes. Malgré l'usage reçu de parler des dames en premier lieu, les héroïnes du Dahomé ayant rompu complétement avec la delicatesse de leur sexe, c'est des hommes que je m'occuperai tout d'abord.

Leur corps d'armée se divise en quatre régiments : je sais que le nom de régiment n'est guère applicable à une pareille troupe ; mais je ne sais quel autre nom je pourrais lui donner.

Les fusiliers forment le premier régiment, les archers le deuxième, les cavaliers le troisième, et les artilleurs le quatrième.

Un mot sur chacun d'eux.

Les soldats appartenant au premier régiment sont les plus nombreux ; ils constituent la masse de l'armée. Leur tenue de guerre se compose d'un caleçon et d'une blouse sans manches, serrée à la ceinture par une courroie ; leur tête est nue : le bonnet de coton, qui est la coiffure nationale, est par eux mis de côté comme étant un signe trop pacifique. Des fétiches de toutes provenances ornent le cou, la poitrine et les jambes des soldats : ces parures sont communes à toute l'armée; les Dahoméens les regardent comme une cuirasse à l'épreuve de la balle, des flèches et du sabre. Les nègres ont-ils vraiment confiance en tous ces brimborions? Je le crus un instant; mais je fus bientôt détrompé, et voici à quelle occasion :

Après une parade devant le fort portugais, quelques chefs vinrent à nous dans l'espoir de recevoir une bouteille de gin; l'un d'eux avait au milieu de la poitrine un fétiche de forme originale.

« Qu'est cela? lui dis-je en portant la main sur l'objet pour le regarder de plus près.

— Avec cela, me répondit-il, je puis aller sans crainte au combat : ni les balles, ni les flèches, ni les coups de sabre ne me feront aucun mal.

— Sais-tu que c'est merveilleux ! Mais voyons si tu dis vrai ? » Et je pris son fusil.

« Ne tire pas, me dit-il, tu me tuerais.

— Et le fétiche qui devait te sauver ?

— Le fétiche ne peut rien contre les blancs; mais avec les nègres, je suis invincible. »

Malgré cette dernière assertion, je suis persuadé que si un nègre eût pris mon fusil, le capitaine noir se fût récrié de même, quitte à chercher une autre raison.

Les fusiliers, outre l'arme qui leur a donné son nom, sont munis d'un sabre informe qui leur sert d'assommoir ou d'un long couteau enfermé dans une gaîne de cuir. Les fusils sont à pierre; ils viennent d'Amérique et d'Angleterre. La hâte apportée dans leur fabrication les rend très-dangereux; les canons, minces, effilés, éclatent fréquemment et mutilent chaque année plusieurs soldats. La grande ambition du Dahoméen est d'avoir un fusil à lui. Quand l'arme appartient au soldat, les chefs s'occupent peu de son entretien; mais le gouvernement en a-t-il fait les frais, rien n'échappe à leur inspection sévère; la moindre négligence est punie d'une forte amende, et, le fusil fût-il brillant à pouvoir s'y mirer, des amendes n'en sont pas moins infligées, et elles se succèdent si rapidement que dans quelques années le nègre a payé le fusil au moins deux fois, sans que pour cela il lui appartienne davantage.

Les archers, quoique en petit nombre, seraient très-redoutables s'ils étaient habiles tireurs. Leurs flèches, enduites d'un poison violent, font de la plus simple piqûre une blessure mortelle; mais comme ils n'atteignent le but que par hasard, l'ennemi n'a guère à souffrir de leurs engins meurtriers.

Les cavaliers, que l'on regarde comme une troupe d'élite, ne sont que des soldats de parade. Leur nombre est très-restreint, et leurs chevaux, de petite taille, sans force, sans ardeur, tiennent plus de la nature de l'âne que de celle du cheval. Malhabiles à les diriger, les soldats qui les montent ont même de la peine à se tenir en selle. Du reste, fussent-ils bons cavaliers, le manque de routes, les fondrières cachées sous les hautes herbes, les bois impraticables ne leur permettraient ni de se déployer, ni d'exécuter une charge vigoureuse. Mais que dire des chefs d'armée partant en guerre? Ils se tiennent ou plutôt se font tenir en selle d'une façon pitoyable. Chacun d'eux est flanqué de quatre nègres qui l'empêchent de perdre l'équilibre, tandis qu'un cinquième nègre mène le cheval par la bride. Il faut avoir vu ce spectacle pour se figurer l'effet pittoresque de ces hauts personnages s'avançant gravement au milieu de leur troupe hurlante et indisciplinée.

De toutes les armes, le canon est la moins terrible entre les mains des Dahoméens. Il y a à Agbomé un petit parc d'artillerie, et quelques nègres sont attachés au service des pièces. Mais ces pièces, de divers calibres, rongées par la rouille et presque toutes enlevées aux forts de Whydah depuis leur abandon, ne servent qu'à brûler de la poudre aux jours des fêtes nationales; on ne les déplace jamais.

Le costume des archers, des cavaliers et des artilleurs, est le même que celui des fusiliers.

Au résumé, que vaut pour la guerre cette masse d'hommes qui forme le premier corps d'armée? Les archers tirent mal, les cavaliers ne sont qu'un embarras dans les marches rapides, les artilleurs ne quittent pas la capitale : restent donc les fusiliers. Si le nombre pouvait remplacer la vertu, leur troupe imposante ferait croire au succès de la campagne; mais, comme nous le verrons plus loin, la manière dont ils se comportent devant l'ennemi qui résiste n'est pas des plus brillantes.

Le second corps d'armée est formé par les amazones.

Je trouve dans mes souvenirs classiques deux peuples de femmes guerrières : les amazones asiatiques et les amazones africaines. Les Atalantes, les Numides et les Éthiopiens furent vaincus par ces dernières. Après ces exploits, quittèrent-elles les armes pour prendre la quenouille? C'est fort possible, car je ne trouve plus leur mémoire nulle part.

Les amazones asiatiques ont rempli le monde de leur renommée. Si j'en crois les historiens, elles eurent l'honneur de livrer bataille à Hercule, et l'honneur plus grand encore de le vaincre, ce qui dut terriblement vexer ce don Quichotte des temps anciens. Au siége de Troie, Achille aux pieds légers assomma leur reine Penthésilée, et par ce fait brillant jeta du discrédit sur leur valeur. On ne les retrouve plus qu'au temps d'Alexandre le Grand, qui se détourna galamment de sa route pour aller leur offrir ses hommages. Depuis, l'histoire n'a pas daigné faire mention d'elles.

Les amazones dahoméennes, pour n'avoir pas fait autant de bruit que leurs aînées, n'en méritent pas moins une notice spéciale; et, dans les lignes que je vais leur consacrer, j'assure par avance que rien ne relèvera de la fantaisie.

Les amazones se divisent en deux corps : les unes prennent

rang dans l'armée active, les autres appartiennent à la réserve. Le rôle de ces dernières se borne à parader dans les villes et dans les villages, dont la garde leur est confiée au départ des hommes pour la guerre. Menant de front les affaires publiques et les affaires privées, l'exercice militaire ne leur fait négliger ni le pot-au-feu ni le soin de leur progéniture. Quelques-unes sont armées de sabres, les autres d'assommoirs ou de coutelas. Elles n'ont jamais pu se plier à une discipline quelconque. Leur marche désordonnée, leurs gestes extravagants, leurs cris horribles rappellent les scènes hideuses des bacchantes antiques. La générale et son état-major, loin de donner l'exemple d'une tenue régulière, renchérissent encore sur le tumulte de leurs subordonnées. L'eau-de-vie est pour beaucoup dans leur exaltation, et même en général, le but de leurs manœuvres et de leurs revues est d'obtenir des blancs quelques bouteilles de tafia. Elles sont venues plusieurs fois, dans ce dessein, parader devant la mission; mais leurs contorsions ne leur ont servi de rien : pour mettre fin à ces passes d'armes, nous avions pris l'habitude de fermer les portes et les fenêtres dès que leur troupe était en vue. Notre dédain à leur égard, et surtout le refus constant de tout liquide, nous délivrèrent définitivement de leur visite.

Cependant je veux relater une petite scène qui se rattache à leur visite au fort portugais, et dont je fus le témoin, deux mois après mon arrivée à Whydah.

Il était dix heures du soir, et il y avait à peines quelques minutes que je m'étais jeté tout habillé sur ma natte, lorsque M. Fernandez, supérieur de la mission en l'absence de M. Borghéro, vint m'engager à voir un spectacle curieux.

« C'est encore des nègres qui dansent, lui dis-je, je n'entends que trop leur musique.

— Non, venez, me dit-il; je crois que vous n'avez rien vu de pareil depuis que vous êtes ici. » Là-dessus, je le suivis.

Le spectacle, en effet, était curieux et nouveau pour moi.

Les hommes étant partis le jour même pour la guerre, les femmes faisaient leur première ronde de nuit. Nous assistâmes à leurs évolutions du haut du balcon de notre premier étage. Par exception, l'exercice militaire fut décent; mais les cris de ces malheureuses faisaient peine à entendre. Au bout de quelque temps elles jugèrent à propos de nous demander une bouteille

de tafia, et leurs chefs, au nombre de six, vinrent au bas du balcon présenter leur requête. Voici la substance de leur discours :

« Les hommes sont partis, laissant la ville sans défense ; mais les femmes se sont armées : tout sera tranquille ; elles ont l'œil ouvert et la main forte. Blancs, rassurez-vous, nous veillons sur votre maison. » Conclusion : « Mais, pour que nous puissions veiller longtemps, il faut nous donner du tafia. »

M. Fernandez prit à son tour la parole, et, dans un discours non moins éloquent, essaya de leur faire comprendre les inconvénients de l'usage du tafia.

D'abord elles écoutèrent attentivement, dans l'espoir que leur docilité ferait enfin descendre l'objet de leur convoitise ; puis elles se permirent d'interrompre par quelques murmures, prononçant comme à la sourdine ce mot pour elles si plein de charme : Tafia ! tafia ! Mais, la morale se prolongeant outre mesure, elles reprirent avec un ensemble parfait et d'une voix forte leur refrain : Tafia ! tafia !

La scène dégénérait en tumulte... ; nous fermâmes les fenêtres. Alors ce fut un sabbat infernal.

Qu'on mesure maintenant la distance qui sépare du christianisme ces créatures dégradées.

Si les amazones de l'armée active ne valaient pas mieux que leurs sœurs de la réserve, je n'en dirais pas davantage sur ce sujet. A la vérité, nous trouverons chez elles les instincts hideux que je viens de dévoiler d'une main aussi discrète que possible ; mais du moins leur dévouement au roi et leur valeur guerrière sont remarquables.

Ces amazones sont au nombre de trois mille ; elles sont, pour la plupart, étrangères au Dahomé. Prises toutes jeunes dans les razzias opérées au milieu de tribus voisines, elles reçoivent une éducation en rapport avec le genre de vie qui les attend. Leur corps, rompu aux exercices les plus violents, acquiert une souplesse, une force extraordinaires ; habituées dès leur jeune âge aux plus dures privations, elles supportent la faim, la soif, avec une constance admirable, et leur esprit, soumis et discipliné comme une machine, ne connaît qu'une chose : l'obéissance absolue au roi. Ardentes, intrépides, sans leur secours la monarchie dahoméenne serait déchue depuis longtemps du rang

qu'elle occupe parmi les États situés sur la côte occidentale d'Afrique. C'est à leur courage et à leur dévouement que Guézo dut son salut et la conservation de son armée lors de sa malheureuse entreprise contre Abékoutta.

Cette ville, de fondation récente, a près de soixante mille habitants ; c'est tout ce qui reste de la population d'un vaste empire, aujourd'hui détruit, lequel comptait cent trente villes. La position d'Abékoutta, au milieu d'une enceinte de collines rocheuses, rendait un coup de main impossible ; un siége fait dans toutes les règles de l'art militaire pouvait seul la réduire. A ses défenses naturelles venait s'ajouter encore une milice nombreuse, bien armée, aguerrie et commandée par un enfant du pays, Samuel Crowther, qu'un long séjour en Angleterre avait familiarisé avec la tactique des blancs.

Guézo n'en persista pas moins dans son dessein de la détruire ; sa prospérité croissante lui faisait craindre pour l'avenir une rivale redoutable. La crainte du roi était fondée ; mais protégée par ses rochers, défendue par de bons soldats, Abékoutta se riait de ses menaces.

Guézo se prépara de longue main à cette expédition, qui devait être l'œuvre capitale de son règne et qui en fut la plus désastreuse.

Repoussé à plusieurs reprises, et chaque fois avec des pertes considérables, il donna enfin le signal de la retraite. Ses hommes se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions. Les amazones seules restèrent près de lui et l'empêchèrent de tomber au pouvoir des ennemis, en lui faisant un rempart de leurs corps. Le plus grand nombre d'entre elles resta sur le champ de bataille.

Gréré entreprit, il y a quelques années, de venger l'échec essuyé par son père sous les murs d'Abékoutta. La seconde expédition eut le sort de la première. Le corps des amazones, reconstitué dans l'intervalle des deux campagnes, se fit de nouveau hacher pour protéger la retraite du roi, qui, plus lâche que Guézo, prit la fuite un des premiers, laissant à l'ennemi la tente qui l'abritait, son trône et même ses sandales.

La réorganisation de ce corps d'élite demandera plusieurs années ; et, pendant ce temps, le roi de Dahomé sera obligé de se tenir en paix.

Si, après ce qu'on vient de lire, on pouvait avoir encore quelque

doute sur le courage des amazones, il suffirait, pour le faire disparaître, de relater ici les exercices militaires qui eurent lieu en l'honneur de M. Borghéro lorsqu'il alla visiter le roi. Je cite textuellement le récit de M. le supérieur de la mission.

« Le 25 novembre (1861), vers midi, le roi me fit appeler à la place d'armes pour assister au spectacle vraiment merveilleux que les guerrières voulaient me donner, afin de me montrer leur bravoure. Une centaine de personnes étaient déjà réunies autour du roi sous une belle tente. Quand j'arrivai, le prince se leva, vint à ma rencontre et me fit asseoir un instant à côté de lui; puis, me prenant par la main, il me conduisit en personne visiter les préparatifs militaires.

« Dans un espace approprié aux exercices on avait élevé un talus, non de terre, mais de faisceaux d'épines très-piquantes, sur quatre cents mètres de long, six de large et deux de haut. A quarante pas plus loin, et parallèlement au talus, se dressait la charpente d'une maison d'égale longueur, avec cinq mètres de largeur et autant d'élévation. Les deux versants de la toiture étaient couverts d'une épaisse couche de ces mêmes épines. Quinze mètres au delà de cette étrange maison venait une rangée de cabanes. L'ensemble simulait une ville fortifiée, dont l'assaut aurait coûté bien des sacrifices. Les guerrières devaient, pieds nus, monter trois fois sur le talus qui figurait les courtines, descendre dans l'espace vide qui tenait lieu de fossés, escalader la maison qui représentait une citadelle hérissée de défenses, et aller prendre la ville simulée par les cabanes. Deux fois repoussées par l'ennemi, elles devaient, au troisième assaut, remporter la victoire, et, comme gage du succès, traîner les prisonniers aux pieds du monarque. Les premières à surmonter les obstacles recevront de sa main le prix de leur bravoure; car, me disait le roi, « la valeur militaire est la première des vertus. »

« Quand le prince m'eut bien détaillé tous les préparatifs, il me conduisit sous sa tente pour assister au prélude du combat. Je me dispense de vous relater tout ce qui se passa avant l'action, ces détails infinis ayant laissé trop de confusion dans ma mémoire : c'étaient des tours de force, des discours belliqueux, des représentations tragiques, des instances pour obtenir le signal de l'assaut, des fanfaronnades de tout genre.

« Bref, le roi donne l'ordre d'attaquer. Aussitôt l'expédition

entre dans sa première phase. Toute l'armée examine la position de la ville à prendre; on s'avance courbé, presque rampant, pour n'être pas aperçu de l'ennemi; les armes sont baissées, et le silence est rigoureux.

« Dans une seconde reconnaissance, nos amazones marchent debout, le front haut. Sur trois mille femmes, deux cents, au lieu de fusils, sont munies de grands coutelas en forme de rasoirs, qui se manient à deux mains et dont un seul coup tranche un homme par le milieu. Ces guerrières ont encore leur coutelas fermé.

« Au troisième acte, toutes sont au poste et en attitude de combat, les armes élevées, les coutelas ouverts. En défilant devant le roi, il y en a toujours qui veulent lui donner des assurances de dévouement et lui promettent la victoire. Enfin elles se sont massées en ligne de bataille devant le front d'attaque. Le roi se lève, va se placer en tête des colonnes, les harangue, les enflamme; et, au signal donné, elles se précipitent avec une fureur indescriptible sur le talus d'épines, le traversent, bondissent sur la maison également d'épines, en redescendent comme refoulées par un retour offensif, reviennent par trois fois à la charge, le tout avec une telle précipitation que l'œil a peine à les suivre, Elles montaient en rampant sur les constructions d'épines avec la même facilité qu'une danseuse voltige sur un parquet, et pourtant elles foulaient de leurs pieds nus les dards acérés du cactus.

« Au premier assaut, quand les plus vaillantes avaient déjà atteint le sommet de la maison, une guerrière qui était à l'une des extrémités tomba sur le sol d'une hauteur de cinq mètres. Elle se tordait les bras en se tenant assise; d'autres guerrières excitaient son courage quand le roi survient, lui lance un regard et un cri d'indignation. Elle se relève aussitôt comme électrisée, reprend ses manœuvres, se distingue entre toutes et remporte le premier prix. Impossible de rendre la scène dans son ensemble. Un orage qui grondait, un ciel obscurci par la tourmente, donnaient à l'action une physionomie encore plus animée et tout à fait idéale.

« Au Dahomé, les charges les plus considérables sont occupées simultanément par deux personnes : l'ancien titulaire qui reste en exercice, et son futur successeur qui fait sous lui une espèce de noviciat, jusqu'à la démission ou la mort du premier.

Il en est ainsi du commandement des guerrières. La générale ancienne, qu'à ses allures franchement militaires on prendrait pour un de nos vieux grognards, fit devant l'assemblée un discours bref, mais sérieux, ayant pour sujet les devoirs de la milice féminine qui avait été tant de fois le soutien du trône. Après son allocution, elle eut un mot flatteur à mon adresse, et se retira. A ses côtés était la jeune générale, qui déjà commande l'armée et qui, de fait, avait dirigé l'action du jour. C'est une femme d'environ trente ans. A sa taille avantageuse, à la vivacité de ses mouvements, on la prendrait pour une chasseresse de Virgile, n'était la couleur de sa figure qui dissimulait sous un noir foncé des linéaments européens. Dans une attitude pleine de fierté, quoique sans affectation, elle se place au milieu du demi-cercle vide, entre la tente du roi et les rangs de ses compagnes; et, s'adressant tout d'abord à moi pour me féliciter de mon arrivée, elle pérore pendant près d'une demi-heure. Son thème roula principalement sur la valeur des soldats blancs et des guerrières dahoméennes; sur les bonnes relations qui doivent toujours exister entre des peuples également braves, et qui sont assez riches les uns et les autres pour n'ambitionner d'autres conquêtes qu'une mutuelle amitié. Comme péroraison de son discours elle m'acclama grand cabacère de ses troupes, et m'envoya son bâton de commandement, aux applaudissements de toute l'armée : c'est un bâton de soixante-dix centimètres de long, qui se termine par une figure de requin. Cela signifie que, comme ce poisson détruit les hommes, ainsi les guerrières font-elles dans les combats.

« Quand les évolutions et les harangues furent terminées, on vit ces femmes rentrer au palais, les jambes toutes déchirées et saignantes, portant chacune un fagot d'épines. Celles qui s'étaient le plus distinguées avaient des ronces sur la tête en forme de couronne, et autour du corps en guise de ceinture. Après les cérémonies d'usage, elles se retirèrent pour se décharger de ces trophées épineux. »

Une faute glissée dans le récit de M. Borghéro amoindrirait la valeur des amazones, si je ne prenais la peine de la relever. On lui fait dire qu'elles foulaient de leurs pieds nus les dards acérés du cactus, tandis que le bombax seul avait servi à hérisser les fortifications élevées sur la place d'Agbomé. Or l'épine du cactus

est à l'épine du bombax ce que l'aiguille à broder est à l'aiguille du matelassier.

Le costume des amazones est le même que celui des hommes en temps de guerre : un caleçon qui descend aux genoux, une blouse sans manches serrée à la ceinture par une courroie.

Nous avons vu les amazones sous les armes; faisons plus ample connaissance avec elles, en jetant un coup d'œil très-discret sur leur vie privée.

Ces femmes ne peuvent se marier qu'avec le bon plaisir du roi, et cette faculté ne leur est généralement accordée que lorsqu'une constitution faible et des maladies prématurées les ont rendues impropres au service militaire. En dehors des exercices, leur journée se passe dans un travail continu. Le roi ne s'occupe en rien de leur nourriture; c'est à elles d'y pourvoir. Deux branches du commerce indigène sont exclusivement entre leurs mains : la poterie et les calebasses, toute concurrence étant interdite; les bénéfices qu'elles réalisent leur permettent de vivre un peu plus à l'aise que le commun du peuple. A ces deux industries elles joignent encore la culture du maïs, et en général de toutes les productions qui viennent sur le sol dahoméen. Elles apprécient le tafia autant et peut-être plus que leurs sœurs de la réserve. Un petit verre de cette immonde liqueur les fait sourire de pitié, un demi-litre les déride à peine; leur visage ne s'épanouit que devant la bouteille entière.

L'élément principal de la guerre, le soldat, nous est connu; il ne sera pas sans intérêt de le suivre en campagne.

Au Dahomé et généralement dans toute l'Afrique, la guerre est regardée comme une nécessité de gouvernement. Elle enrichit le trésor royal par la capture des esclaves, et entretient un reste de vigueur dans une population paresseuse et énervée. De là vient que les hostilités y sont à l'état permanent. Gréré, à l'exemple de ses prédécesseurs, entreprend une expédition chaque année et même deux, si la première n'a pas réussi selon ses désirs. L'armée, disséminée sur tous les points du territoire, est prévenue un mois à l'avance du jour du départ pour la guerre : le rendez-vous général est à Agbomé. Le roi ne fournissant que la poudre et les balles, les soldats sont tenus de se procurer les vivres nécessaires pour la durée de la campagne. La foule afflue alors aux marchés; certains comestibles de conservation facile,

tels que le poisson fumé, le maïs, les haricots, atteignent des prix relativement élevés. Malheur au nègre qui n'a pas gardé quelques cauris pour cette occasion! Le crédit est nul sur la place; pour se tirer d'affaire, le pauvre diable n'a d'autre ressource que la générosité douteuse de ses parents et de ses amis. De quelque façon qu'elle tourne, la campagne sera désastreuse pour son estomac.

Avant de partir pour Agbomé, les troupes fournies par chaque district se réunissent sur un point déterminé par les chefs, y paradent plusieurs heures et ne se mettent en route qu'après s'être épuisées de gambades, de contorsions et de hurlements. Rien de pittoresque ensuite comme leur défilé.

Les chefs, montés sur leurs petits chevaux et soutenus par quatre nègres, ouvrent la marche; des parasols immenses aux couleurs criardes mettent leurs têtes crépues à l'abri des rayons du soleil. La musique les suit en jetant dans les airs des sons capables de faire évanouir tous les chaudronniers de l'Auvergne. Les drapeaux viennent ensuite; au milieu de chiffons de toutes formes, de toutes grandeurs, ornés de figures bizarrement enluminées, j'ai remarqué les nobles couleurs de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal. Les soldats suivent les drapeaux. Au premier abord, on dirait que le désordre le plus complet règne dans leurs rangs; mais, en y regardant de près, surtout lorsque l'étendue d'une place leur permet de se déployer, on s'aperçoit bientôt qu'une certaine méthode règle leurs évolutions. Cet ordre ne tarde pas à être rompu dès que l'armée entre en rase campagne. Le peu de largeur des sentiers ne permettant pas à deux hommes de marcher de front, cette masse vivante s'amincit alors, au point de n'être plus qu'une simple ligne qui va se déroulant au milieu des herbes. La queue patauge encore dans les marécages de Toffo que la tête touche à Agbomé. On fait, dans cette dernière ville, une halte de plusieurs jours pour donner le temps aux traînards de rejoindre leur corps respectif.

Cette foule réunie en un même lieu par la volonté d'un seul homme ignore le nom et la position de la tribu qu'elle doit piller et réduire en esclavage; car il n'y a pas de déclaration de guerre. Prévenus à l'avance, les malheureux qui sont dévolus à la cruauté cupide du roi s'enfuiraient au plus vite, et Sa Majesté

dahoméenne ne trouverait, pour assouvir sa rage, que quelques misérables huttes.

Les rois nègres entendent mieux les choses. Quand l'attaque d'une tribu est décidée, des hommes sûrs se mêlent, sous un prétexte quelconque, à sa population; ils étudient la disposition des lieux, se rendent compte des richesses, calculent les forces de résistance, disparaissent ensuite un à un pour ne pas donner l'éveil, et regagnent Agbomé. C'est un rude métier que le leur: surpris par l'ennemi, ils sont torturés de la façon la plus cruelle; si leur maître est battu, ils sont les premières victimes de sa colère.

Muni de tous les renseignements qui doivent assurer le succès de l'expédition, le roi va à la guerre comme à une fête.

Dès qu'on entre sur le territoire ennemi, l'armée marche en silence; le froissement des hautes herbes, le bruit que font les branches sèches en se brisant sous les pieds, indiquent seuls qu'une masse d'hommes se meut dans ces solitudes. Des escouades de soldats se détachent du gros des troupes, se dispersent dans la campagne, s'approchent en rampant des villages isolés, s'en rendent maîtres et en amènent les habitants au roi comme prémices de la victoire.

L'attaque de la ville qui est regardée comme le point le plus central et le plus important de la tribu, n'a lieu que de nuit.

L'armée, toujours silencieuse, avance avec des précautions infinies, entoure la cité, prend ses positions et attend le signal du combat. Tout habitant surpris en dehors de l'enceinte est à l'instant bâillonné et conduit au quartier général. Lorsque la ville est endormie, que pas un feu ne brille dans les ténèbres, l'attaque ou plutôt l'irruption se fait sur tous les points à la fois. Les Dahoméens se précipitent sur les huttes avec un élan irrésistible, garrottent ceux qui se rendent, tuent ceux qui se défendent, pillent les habitations et sèment sur leur passage la désolation, l'incendie et la mort. La fuite est impossible; il n'y a de choix qu'entre la mort et l'esclavage : la mort serait préférable; mais le nègre s'attache à la vie, pour misérable qu'elle soit, et de là vient que la résistance est presque nulle, et le nombre des prisonniers fort considérable.

Ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que l'on peut bien juger du désastre de la nuit. Un amas de cases fumantes, une

multitude d'hommes, de femmes, d'enfants abattus, mornes, regardant d'un œil stupide ce qui, naguère encore, était leur ville; une armée ivre d'eau-de-vie, dansant sur les ruines et ajoutant les insultes et les outrages à la douleur du vaincu : voilà le tableau.

Mais toutes les expéditions n'ont pas la même heureuse issue. Il arrive quelquefois qu'au lieu d'une ville endormie on rencontre une ville éveillée, des nègres placés en sentinelles, et une milice prête à répondre au premier cri d'alarme. Si l'ordre de l'attaque est donné quand même, pour peu que la résistance se prolonge ou qu'un mouvement offensif se manifeste du côté des ennemis, les hommes lâchent pied, et les amazones, malgré leur courage, sont bientôt obligées de les suivre.

En pareil cas, la plupart des blessés, qui avaient recours à notre science médicale, accusaient leur peu de valeur : ils étaient blessés par derrière.

CHAPITRE VI

Croyances religieuses au Dahomé. — Le fétichisme. — Les bons et les mauvais esprits. — Le grand féticheur. — Le rôle des femmes dans le fétichisme. — Un temple de fétiches. — Le culte des serpents; la promenade du dieu boa, les couleuvres. — Honneurs divins rendus au soleil, à la lune, à la foudre. — Molok et Teutatès au Dahomé. — Comment les nègres eurent peur de ne plus boire. — Renversement des divinités dahoméennes par un tremblement de terre. — Les sacrifices humains.

La liberté religieuse, ce prétendu progrès des sociétés modernes, et qui, pour certains esprits à courte vue, est la base de toute vraie civilisation, existe au Dahomé. Tous les cultes y ont droit de cité, tous peuvent s'y développer à leur aise, excepté le catholicisme, qui, là comme ailleurs, doit lutter avec les puissances du monde pour briser les entraves qui essayent d'arrêter son essor.

Chacune des branches de la grande famille africaine, en venant se fixer sur le sol dahoméen, soit temporairement, soit pour toujours, a apporté avec elle les croyances et les cérémonies religieuses de la mère patrie. C'est principalement à Whydah que ces cultes, enfants d'une nature dégradée, étalent leur misère, et, pour que la joie de Satan soit complète, il est des nègres qui y font profession d'athéisme; mais c'est le petit nombre; car le fils de Cham, naturellement craintif, sent le besoin de s'appuyer sur une force surnaturelle.

Le kroumen, qui prête pour un temps le secours d'un travail

ardent et opiniâtre aux factoreries européennes, garde fidélité à ses dieux et leur rend un hommage journalier.

Le mina, ouvrier actif, intelligent, adore, soit en particulier, soit en public, les divinités bizarres de son pays, et se marie selon les rites de sa religion.

Les mahométans possèdent, au centre du quartier qu'ils habitent, une baraque qu'ils décorent du nom de mosquée; mais leur mahométisme est loin d'être pur de tout alliage. De la doctrine du Prophète, ils en prennent et ils en laissent : la polygamie va à leur nature dépravée, ils l'acceptent; le Coran interdit l'eau-de-vie, ils déchirent le feuillet qui porte cette défense. Ils procèdent de la même manière pour tous les articles qui ne sont pas de leur goût. Le voyageur Caillé, qui avait longtemps vécu dans leur société, rapporte que, suivant la loi de Mahomet, tout vol commis par un croyant au préjudice d'un coreligionnaire emporte la perte du poignet. Si cet article du Coran, ajoute-t-il, n'était pas éludé chez les Maures, on ne verrait parmi eux que des manchots. Pour tout résumer d'un mot, je dirai que les nègres mahométans ont greffé leurs nouvelles croyances sur leurs anciennes superstitions, et de cet amalgame est sorti un culte hideux.

Le mahométisme ainsi entendu est la religion dominante des nègres qui peuplent le centre de l'Afrique. Si la grâce de Dieu ne se jouait de tous les obstacles, il opposerait une barrière infranchissable à la diffusion du christianisme dans ce pays à peu près inconnu.

Voici le tableau que trace des Arabes un homme qui les a longtemps étudiés, M. le colonel du génie Richard :

« De nos jours on a beaucoup parlé du peuple et de la nationalité arabes. Il faudrait s'entendre. Sait-on à qui on applique ces grands mots?

« A des milliers d'âmes vivant dans la confusion de toutes les abominations imaginables; à une orgie de toutes les immoralités connues : l'homme pillant, volant son voisin qui le lui rend bien, mangeant le faible quand il est fort, tuant par derrière le fort quand il est faible; la femme s'estimant ce qu'on l'estime, c'est-à-dire rien; le tout s'agitant sans lien, sans régulateur, dans une sarabande effrénée que rien ne peut contenir; quelque chose comme les atomes qui s'entre-choquent dans une bouteille d'eau sale violemment agitée... »

M. Richard ne parle que des Arabes de l'Algérie. Que doivent donc être les Maures de l'Afrique centrale ?

M. de Lanoye, dans son livre intitulé *le Niger*, compilation intelligente de tous les voyages au pays des nègres, après avoir cité ce passage, ajoute ce qui suit :

« Eh bien ! grossissez-en, s'il se peut, les monstrueux reliefs ; chargez-en encore les sombres couleurs, et vous aurez une représentation assez fidèle de ces Arabes qui, depuis bientôt douze siècles, ravagent les frontières du Soudan en pillards et en malandrins, exploitent les cours de ces nombreux monarques en mendiants serviles, en espions ou en fabricants d'amulettes sacrés ; les marchés de ses grandes cités en usuriers et en escrocs, et enfin les beaux et malheureux asiles de ces peuplades idolâtres en bêtes fauves menant la chasse de l'homme. »

Faut-il s'étonner, après cela, que les conversions soient rares parmi les Maures d'Afrique ? Pendant mon séjour au Dahomé, pas un des nègres mahométans qui habitent ce pays n'a montré la moindre velléité de venir au christianisme. Nos efforts de ce côté n'ont jamais eu même un commencement de succès.

Il y a encore à Whydah plusieurs nègres venus des royaumes voisins, qui conservent les rites religieux particuliers à leur nation ; mais ils n'ont pas de culte public, et dans certaines occasions ils rendent simultanément hommage à leurs divinités et aux divinités dahoméennes.

De tous les peuples de la côte occidentale d'Afrique, les indigènes du Dahomé semblent les plus attachés à leurs dieux. Nulle part on ne déploie autant de pompe dans les solennités religieuses ; nulle part l'affluence des croyants n'est aussi considérable.

Quelle est donc cette religion, qui captive l'esprit et le cœur de ces malheureux ?

Avant de répondre, je dois dire que, malgré un long séjour dans le pays, malgré le soin apporté à tout connaître, beaucoup de choses sont restées pour moi lettre close ; les bases de plusieurs cérémonies idolâtriques ont échappé à mes recherches ; de certains actes je n'ai vu que la surface sans pouvoir en pénétrer le fond ; d'autres, plus heureux dans leurs investigations, donneront peut-être un jour le dernier mot sur un sujet que je vais seulement effleurer.

Le fétichisme est la religion du Dahomé.

Les Portugais qui, les premiers, découvrirent cette partie de la côte occidentale d'Afrique, donnèrent ce nom à l'ensemble des superstitions pratiquées par les nègres, et qui consistaient à attribuer à plusieurs sujets du monde animal et à toute sorte d'objets, même aux plus vils, une puissance occulte sur les individus, et la direction des événements ordinaires et extraordinaires de ce monde.

Le paganisme ancien comptait deux catégories d'adeptes : les initiés et les simples croyants. Les initiés, c'est-à-dire les prêtres, estimaient à leur juste valeur les mystères dont ils étaient les charlatans; les simples croyants, c'est-à-dire la foule, donnaient tête baissée dans toutes les folies qu'il plaisait aux prêtres de leur imposer.

Ce spectacle de dégradation antique est toujours nouveau au Dahomé. Comme dans la vieille Égypte, les féticheurs gardent pour eux le fin mot de leurs jongleries, trouvant profit et honneur à abuser de la crédulité du peuple. Celui-ci croit ses maîtres sur parole, et ne se rend nullement raison de ses croyances. Aussi autre est la religion des féticheurs, autre la religion du peuple.

Les premiers admettent l'existence d'un Dieu unique, suprême, créateur de toutes choses ; mais ils font de cette puissance unique un être solitaire, un ouvrier qui a jeté la cognée après son travail, et qui, absorbé dans une béatitude infinie, regarde d'un œil indifférent l'œuvre sortie de ses mains aller au hasard, peu soucieux de lui conserver l'ordre et l'harmonie, seuls capables de la préserver d'une entière destruction. Ils révèlent au peuple l'existence de deux sortes d'esprits : les uns bons, les autres mauvais; mais ils se gardent de lui parler du Dieu unique et tout-puissant. Les esprits bons sont fatalement condamnés à faire le bien ; les mauvais ne savent faire que le mal.

Le nègre s'occupe peu des bons esprits, par la raison qu'ils doivent faire le bien quand même; les mauvais le préoccupent uniquement, et il passe sa vie à les conjurer de se tenir en paix. De là les superstitions, tantôt puériles, tantôt sanglantes, qui souillent ce malheureux pays.

Jusqu'ici on ne voit guère quels profits les féticheurs peuvent tirer de cette doctrine? Mais voici leur ruse : les diables se

glissent partout ; il les faut chasser, et par l'intervention du féticheur.

Un nègre est-il malade, ses affaires vont-elles mal, le féticheur est consulté. En homme habile, il ne tarde pas à trouver le nœud de la question. « Les mauvais esprits sont furieux contre toi, dit-il au pauvre patient ; il faut les apaiser. » Mais, pour apaiser ces puissances invisibles, il faut les découvrir. C'est son métier, et, moyennant finances, il en trouvera incarnées dans une bête immonde, pétrifiées dans un caillou, chiffonnées dans un chiffon, enfermées sous l'écorce d'un arbre, captives dans une fourmilière.

Une hiérarchie bien constituée fait toute la force du fétichisme ; l'accord parfait de tous les membres qui la composent lui donne une vitalité puissante.

Au sommet de l'échelle hiérarchique, donnant l'impulsion aux initiés qui agissent ensuite sur la foule, se place le grand féticheur. Le nègre qui occupe cette position, la plus haute peut-être du royaume, est toujours avancé en âge. On n'y arrive qu'après avoir passé par tous les degrés inférieurs, en se frayant le chemin par la ruse d'abord, par la violence ensuite.

Le grand féticheur habite Agbomé et ne sort de cette ville que dans quelques circonstances exceptionnelles, et lorsque l'armée entre en campagne ; il se charge alors d'apaiser les esprits qui essayeraient de troubler les opérations militaires. Avant l'attaque, il fait ses incantations sur un lieu élevé, choisi aussi loin que possible du théâtre du combat ; et ce n'est qu'après qu'il a bravement hurlé, fait force grimaces et quelquefois versé du sang humain, qu'il est loisible au roi de donner le signal de l'action.

Malgré toute sa puissance, le prince fût-il sceptique comme Guézo, est obligé de contenir son impatience devant ces cérémonies préliminaires. S'il passait outre, il aurait encore un plus triste sort que le consul romain qui se révolta contre les aruspices.

C'était un esprit très-fort pour ce temps-là, que ce consul. Au moment de livrer bataille, les féticheurs d'alors vinrent lui dire, avec la mine la plus piteuse qui se puisse concevoir, que les poulets sacrés refusaient de manger.

« Ah ! ils ne veulent pas manger ? reprit ce grand homme ; eh bien, faites-les boire ; » et il donna l'ordre de les jeter à la mer.

Mais l'histoire ajoute que les poulets se vengèrent en le laissant battre, et que les pères conscrits le renvoyèrent à la charrue.

Le grand féticheur est à la tête d'une véritable armée de jongleurs, dispersés dans les villes et dans les villages. Leur nombre, dans chaque endroit, est très-considérable. Les femmes font partie de cette association religieuse; leur zèle, encore plus exalté que celui des hommes, atteint le plus haut degré de fanatisme : il y a dans leurs gestes, souvent obscènes, toujours extravagants, quelque chose de vraiment diabolique. Douces et tranquilles dans le commerce ordinaire de la vie, les négresses s'agitent en énergumènes dès qu'elles accomplissent les rites de leurs divinités.

Les féticheurs et les féticheuses se livrent à des pratiques occultes qu'il m'a été impossible de découvrir, tant ils se tenaient en garde contre nous. Une langue particulière, inconnue des profanes, leur permet de tenir conseil en public, sans qu'ils aient à craindre qu'une oreille indiscrète recueille leur délibération. Cette langue diffère essentiellement de la langue nationale; et celui des initiés qui en donnerait connaissance, non-seulement à un étranger, mais encore à un simple croyant, serait puni de mort.

Le fait suivant donnera une idée des ombres qui enveloppent le fétichisme, en même temps qu'une preuve de nos efforts pour les percer.

Après plusieurs essais infructueux pour pénétrer ce qu'on nous cachait avec tant de soin, nous allions renoncer à toute recherche lorsqu'on dit à M. Borghéro que dans un des petits temples de Whydah, gardé et desservi par une femme, se trouvait un christ et une image de la sainte Vierge; et, d'après le dire du public, ces deux figures y étaient l'objet d'un culte spécial.

A cette nouvelle M. Borghéro voulut voir l'intérieur de ce temple.

Après mille difficultés, la négresse se rendit enfin à son désir.

Le temple dont on disait merveille n'était autre qu'une bicoque de terre, haute d'environ un mètre, et de forme arrondie; la porte permettait à peine d'y entrer en rampant. M. Borghéro passa la tête dans cette ouverture, vraie gueule de four; mais il eut beau écarquiller les yeux, les ténèbres qui régnaient dans l'intérieur ne lui laissèrent voir qu'un amas d'objets confus. De

retour à la mission, il nous fit part du peu de succès de sa tentative.

« Tout n'est pas perdu, lui dis-je ; et si la négresse est aussi complaisante demain, nous pénètrerons le mystère.

— Mais, me dit-il, on ne voit goutte dans ce taudis.

— Peu importe, si nous avons une chandelle.

— C'est aux moyens les plus simples que l'on pense le moins. »

Le lendemain, de bonne heure, je me dirigeai, avec M. Borghéro, vers le quartier de la féticheuse. Elle n'était plus seule : deux hommes gardaient le temple. La secte entière s'était émue en apprenant la profanation de la veille. Le cas était grave ; un ennemi de leurs dieux avait pénétré leur mystère ; une femme avait prêté la main à un sacrilége encore inouï dans leurs traditions religieuses. La noble assemblée délibéra sur la peine à infliger à la prévaricatrice, et sur les précautions à prendre pour l'avenir.

La femme fut condamnée à une forte amende, soumise à une surveillance rigoureuse ; et le silence devait être la seule réponse à toutes nos questions, même les plus discrètes.

La vue des deux acolytes envoyés par le conseil, en prévision de nouvelles démarches de notre part, nous fit comprendre que le coup était manqué. Nos instances furent vaines, et de guerre lasse nous nous retirâmes, emportant la ferme conviction que, plus que jamais, nous devions désespérer d'écarter le voile ténébreux dont s'enveloppe le fétichisme.

Malgré l'accord qui règne entre tous les féticheurs du royaume, leur doctrine manque d'unité.

C'est toujours le procédé des deux médecins : « Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné. »

A Agbomé, tous les reptiles sont voués à l'exécration ; à Whydah, certains de ces animaux immondes sont regardés comme des dieux, et jouissent d'un culte public. Le boa, qui est le roi de l'espèce, y est traité en grand seigneur ; il a une case à lui, plusieurs nègres sont attachés à son service, parmi lesquels un médecin, chargé de veiller spécialement à l'heureuse issue de ses pénibles digestions.

Avant notre arrivée dans le pays, le boa était promené en grande pompe, une fois chaque année, par les rues et les places de Whydah. Au jour fixé pour la solennelle exhibition du monstre,

il était défendu aux blancs et aux nègres de sortir de chez eux; il était prescrit, en outre, de tenir closes les portes et les fenêtres, avec défense de regarder par les ouvertures que fait la chaleur en disjoignant les planches. La peine de mort était la sanction terrible de cette loi. Un blanc, qui se croyait à l'abri de tous les regards, eut l'imprudence de jeter un coup d'œil sur le cortége au moment où il passait sous ses fenêtres; dénoncé par les nègres attachés à son service, il mourait empoisonné à quelques jours de là.

Un autre Européen fut plus heureux que le précédent; et c'est de lui que je tiens les détails qui vont suivre.

Avant d'extraire le boa de sa case, on a le soin de le gorger de viande; lorsqu'il est bien repu et que le travail de la digestion l'absorbe tout entier, les plus dignes des féticheurs se prosternent devant lui, le soulèvent de terre avec des précautions infinies et le placent, comme une masse inerte, dans un hamac. A ce moment, des chants se font entendre, et le défilé commence. Le monstre, porté par huit hommes vigoureux, se balance, dans sa couche aérienne légèrement soutenue par les gros bonnets du fétichisme : des hommes, des femmes vêtus de pagnes de soie le précèdent; une musique infernale le suit. Les sons rauques qu'elle jette dans les airs, alternant avec les chants de la foule, ajoutent encore au caractère sauvage de cette exhibition. Ainsi organisé, le cortége parcourt les rues, stationne sur les places de la ville, et pendant quelques heures Whydah ressemble à une vaste nécropole hantée par des spectres aux formes étranges, plus hideux encore que ceux qu'une imagination en délire voit sortir des tombes entr'ouvertes.

L'agitation du boa, en train de terminer heureusement sa digestion, met fin à la cérémonie; car le dieu, rassasié d'honneurs, pourrait bien, en guise de remercîment, serrer avec trop de tendresse le bras ou la tête de quelqu'un de ses porteurs.

Cette fête, qui revenait régulièrement tous les ans, n'a pas eu lieu une seule fois pendant mon séjour au Dahomé. Est-elle tombée en désuétude, ou bien le boa est-il crevé? Je ne saurais le dire; j'incline cependant à penser, malgré les dénégations des féticheurs, que le boa est crevé, et qu'aucun d'eux n'a eu le courage d'aller dans les bois lui chercher un successeur. Autrement, je serais obligé d'admettre chez ce peuple un certain progrès

dans la voie du bon sens, que les faits qui vont suivre viendraient démentir.

La nombreuse famille des reptiles fournit encore d'autres divinités aux habitants de Whydah : de belles couleuvres, longues d'un mètre cinquante centimètres, de couleur vert sombre, rayées de noir, reçoivent à tous les instants du jour leurs vœux et leurs prières. Ces couleuvres sont inoffensives. Le jour, elles vaguent librement par les rues, les places, et entrent même dans les cases ; mais, le soir, elles rentrent dans le temple qui leur est spécialement réservé et passent la nuit roulées aux bambous de la toiture. Les indigènes soucieux de quelque affaire vont le matin, avant leurs occupations, présenter à ces divinités tortueuses des requêtes toujours accompagnées de présents proportionnés à leur fortune et à l'importance de leur demande. Tous se prosternent devant elles, le front dans la poussière, lorsqu'ils les rencontrent sur leur chemin. Plusieurs fois je me suis fait un malin plaisir de les gêner dans leurs adorations ; ma présence leur imposait une certaine retenue ; c'est à peine alors s'ils osaient saluer de la main le dieu qui rampait à leurs pieds.

Le nombre des couleuvres divinisées diminue sensiblement ; dans quelques années, il n'en restera plus une seule : les unes meurent, d'autres gagnent la campagne pour ne plus revenir. Lorsqu'un nègre en rencontre une égarée loin de la ville, il va prévenir les féticheurs commis à la garde de leur temple ; celui-ci prend le reptile, le roule autour de son bras et le réintègre dans son domicile, en lui demandant pardon de la violence qu'il est obligé de lui faire.

Ces vilaines bêtes venaient parfois du côté de la mission ; une d'elles resta trois jours dans la gueule d'un des canons qui gisait sur le sol. Nous eûmes grande envie de la prendre ; mais l'entreprise était dangereuse. Découverts, nous étions sûrs d'être condamnés à une forte amende ; peut-être même eussions-nous été obligés d'aller planter notre tente ailleurs. Comme nous agitions tous ces inconvénients, la couleuvre disparut ; nous apprîmes que le féticheur l'avait enlevée pendant la nuit.

Se peut-il, ô mon Dieu ! que des créatures faites à votre image restent plongées dans une si honteuse infirmité, alors que votre sang offert pour le salut de tous a coulé sur le Calvaire ! L'auteur de cette aberration est Satan : comme aux premiers jours

du monde, il se cache sous la peau d'un animal maudit. Vaincu partout, il se cramponne à l'Afrique comme à son dernier repaire. Mais votre croix s'avance, ô mon Dieu! et à l'ombre de cet étendard sacré un peuple jusqu'ici déshérité va prendre son rang dans la grande famille chrétienne.

Les divinités du second ordre sont si nombreuses au Dahomé, que j'en laisserai forcément plusieurs dans l'oubli. Le nom seul de certaines salirait ces pages, et d'autres jouissent d'une trop médiocre considération pour que je leur donne un souvenir.

Voici celles qui sont le plus en vogue :

La hideuse statue de Beelphégor, grossièrement façonnée avec de l'argile, garde l'entrée de toutes les cases; elle s'étale aux carrefours, sur les places : on la trouve à chaque pas dans la campagne, tantôt posée au pied des plus beaux arbres, tantôt cachée dans l'intérieur de petites baraques de forme circulaire. Les nègres ont la plus grande confiance dans ces blocs de terre; ils leur apportent les offrandes les plus variées : viande, fruits, légumes, etc.; et ce ne sont là que les petits cadeaux. Aux jours solennels, alors surtout qu'ils veulent obtenir quelque faveur signalée, le sang coule en leur honneur. Le plus souvent, c'est un poulet qui fait les frais du sacrifice; dans les grandes occasions, la piété du nègre va jusqu'au mouton, parfois même jusqu'au bouc. Dans ce dernier cas, le féticheur se porte garant de la haute protection du dieu. Chargé de l'immolation, il garde pour lui les victimes; or, s'il aime le poulet, s'il apprécie le mouton..., il adore le bouc.

D'autres figures de formes, d'attitudes diverses, placées à l'entrée des cases, près de la statue de Beelphégor, sont regardées comme les divinités protectrices du foyer. Elles ont aussi leur part d'offrandes.

Outre les couleuvres qui prennent rang parmi les divinités supérieures, le règne animal fournit des petits dieux à foison. Dans le nombre, je remarque d'énormes chauves-souris, si communes au Dahomé, que, lorsqu'elles prennent leur vol pendant le jour, le ciel en est littéralement obscurci; des hiboux, semblables à ceux d'Europe, et d'autres animaux impurs dont le nom m'échappe.

Grâce aux féticheurs, il ne se passe pas d'année sans que

quelques nouvelles divinités viennent se ranger parmi les dieux antiques à l'usage des Dahoméens.

Aujourd'hui c'est un chiffon qui sera la panacée souveraine pour n'importe quelle maladie; demain ils se prosterneront devant un arbre qu'ils auront marqué de signes bizarres; une autre fois leurs dévotions seront dévolues à un monticule de terre élevé par les fourmis. Le féticheur dit : Il y a là un dieu; et, fût-ce une charogne, la foule se prosterne et s'écrie : Il y a là un dieu! La rage de tout diviniser ne s'arrête pas là. Il y a aussi les esprits invisibles qui traversent l'air : les plus redoutables sont ceux qui vaguent la nuit; tous demandent des offrandes; mais ceux-là, surtout, veulent être bien traités. C'est à leur intention que les indigènes déposent, au coucher du soleil, devant leurs cases, dans les rues, sur les places, des comestibles de toute sorte; et pas un nègre, mourût-il de faim, n'oserait toucher à ces offrandes; les chiens, moins scrupuleux, en font leur profit.

L'esprit du soleil, l'esprit de la lune, de la foudre, de la pluie, ont leurs féticheurs attitrés. Patène, notre adjoint, était féticheur de la foudre; sa fonction, vraie sinécure pendant la moitié de l'année, l'occupait jour et nuit dans la saison des orages.

Sans doute mes lecteurs, en feuilletant les annales religieuses des temps anciens, ont dû éprouver un sentiment d'horreur devant le tableau des cruels sacrifices offerts à Moloch, dans les villes de Tyr et de Carthage; à Teutatès, dans les vieilles forêts des Gaules. Les cris navrants des victimes leur parvenaient, pour ainsi dire, à travers les âges... Mais peut-être se sont-ils réjouis ensuite à la pensée que ces immolations cruelles avaient diparu pour jamais. Tyr n'est plus; la foule qui se pressait devant la statue du dieu sanglant est ensevelie sous les débris de la cité : seuls les aigles, fidèles à l'ordre d'Ézéchiel, aiguisent encore leurs becs aux marbres de ses palais en ruine; Carthage est à peine un souvenir, et les arbres druidiques sont tombés sous la hache du Franc devenu chrétien. Mais Moloch et Teutatès ont survécu à la chute des villes et des forêts; leurs autels se dressent encore aujourd'hui sur un point obscur du continent africain, le Dahomé.

On ignore à quelle époque remonte l'institution des sacrifices

humains dans ce pays. Les indigènes disent que cela s'est fait de tout temps.

Sur quelle base repose une aussi monstrueuse aberration? Le Dahoméen, qui ignore la malédiction du premier meurtrier, le *non occides* de la loi mosaïque, et en qui le sens moral s'est complétement éteint, prétend justifier ainsi les sacrifices humains. Parfois les dieux sont tellement irrités, que les oblations des fruits de la terre, l'immolation des moutons et des boucs, sont impuissantes à apaiser leur colère; alors l'homme seul se trouve assez pur pour servir de victime expiatoire, et c'est par milliers que de malheureux innocents tombent sous le couteau du sacrificateur.

La croyance à une autre vie sert encore de base aux hécatombes humaines qui souillent cette terre. Le Dahoméen croit à une autre vie; mais, pour lui, l'existence d'au delà de la tombe n'est que la fidèle image de son existence présente. L'homme y sera assujetti aux mêmes besoins, aux mêmes misères; et, pour que le mort ne soit pas dépourvu de tout à son entrée dans sa nouvelle patrie, on l'ensevelit avec toutes ses nippes, on le munit d'ustensiles de ménage, de provisions de toute sorte, et enfin on immole sur sa tombe des esclaves condamnés à porter éternellement leur collier de misère. Le droit d'immoler des esclaves sur la tombe du maître n'appartient cependant qu'au roi et à quelques familles puissantes: les morts du commun doivent se résigner à se servir eux-mêmes. Nous verrons bientôt combien est grande la piété filiale de Gréré.

Occupons-nous d'abord des sacrifices humains qui relèvent plus particulièrement des croyances religieuses. Je vais laisser parler les faits; ceux que je rapporterai, j'en ai moi-même été le témoin ou je les tiens de personnes dignes de foi.

Un jour, un cri douloureux, parti de Whydah et qui retentit à travers les villes et les villages, parvint à Agbomé. Ce cri disait : Il n'y a plus de tafia! La peste se serait répandue dans le royaume que la désolation n'eût pas été aussi grande. Plus de tafia! partant plus de fêtes! Plus de tafia! partant plus d'expéditions guerrières! Les nègres s'abordaient en disant que les baraques étaient presque vides dans les factoreries, que les navires attendus ne venaient pas, et ils se quittaient sur cette phrase lugubre : Nous allons mourir de soif! L'eau ne manquait

pas, cependant; les puits donnaient avec abondance, les lagunes n'avaient jamais été mieux fournies. Mais, pour le nègre, l'eau c'est la tristesse, et il aime la joie. L'eau c'est le sommeil paisible visité par de doux rêves, et il aime les émotions fortes. L'eau c'est la faiblesse, et ses danses, ses exercices militaires demandent une force continue. C'en était fait du Dahomé si ses habitants étaient réduits à boire de l'eau.

Dans ce grave péril, féticheurs et féticheuses se mirent en campagne. Ils parcoururent le pays dans toutes les directions, cherchant l'esprit pervers qui se permettait de leur jouer un aussi vilain tour. La recherche fut longue et n'amena pas de résultat; l'esprit sut échapper à toutes les investigations. Ils jugèrent alors que cette calamité n'était pas l'œuvre d'un seul esprit, mais l'œuvre de tous les dieux irrités de crimes demeurés impunis; et ils se mirent en mesure d'apaiser toutes leurs divinités.

Beelphégor eut un hangar de nattes pour abriter sa vilaine figure; on ne pouvait marcher dans les rues sans mettre le pied sur des tessons chargés de comestibles; le sang des poulets, des moutons et des boucs coulait à flots dans les temples, et, par suite, les chiens engraissaient à vue d'œil; les féticheurs étaient sur les dents; ils passaient de l'aile de poulet à la côtelette de mouton, de la côtelette de mouton au gigot de bouc... Mais l'eau-de-vie ne venait pas. Les couleuvres furent mieux fêtées, les chauves-souris et les hiboux mieux conjurés; Patène, en grand costume, le bonnet de coton dressé tout d'une pièce avec une mèche superbement épanouie au bout, priait les vents de pousser les navires, conjurait la foudre de leur être agréable... Mais l'eau-de-vie ne venait toujours pas.

La consternation allait toujours croissant.

Alors le grand féticheur se retira seul pour prier dans le temple réputé le plus saint, et c'est ici que la comédie donne la main au drame.

Ce monstre à face humaine resta plusieurs heures en prières; lorsqu'il sortit de la hutte sacrée, sa figure était hideusement souriante. « Rassurez-vous, dit-il aux nègres anxieux qui l'entouraient, le tafia est près d'arriver; les dieux de la mer le retiennent encore; mais je vais les apaiser par un sacrifice agréable... » Et il alla demander au roi deux victimes. Gréré

donna à l'instant deux jeunes esclaves; il en eût donné cent si le féticheur l'eût exigé. Les deux malheureux furent dirigés sur l'heure vers Whydah. Dès qu'ils furent arrivés dans cette ville, les féticheurs leur lièrent la tête avec les genoux, les mirent chacun dans un sac de toile de palmier, et les traînèrent ensuite au moyen de deux cordes par les rues et les places. La marche était accompagnée d'un chant lugubre; les cris des malheureux esclaves se faisaient entendre par intervalles. Ces cris, d'abord déchirants, devinrent peu à peu plaintifs, et puis on n'entendit plus rien. Les victimes n'étaient pas cependant au bout de leurs souffrances. Le cortége infernal se dirigea vers la mer, et, après plusieurs cérémonies burlesques, les deux esclaves, toujours enfermés dans les sacs, furent jetés à l'eau.

La foule revint en chantant un chant de triomphe.

Le tafia tant désiré parut à quelques jours de là.

Comme je reprochais à un nègre la cruauté de pareils sacrifices : « Tu as raison, me dit-il, et moi aussi, car je viens de boire un verre d'eau-de-vie. »

Deux ans environ après mon arrivée dans le pays, un tremblement de terre jeta les indigènes dans une consternation indicible. Faible à Whydah, la secousse fut violente à Agbomé. Un temple bâti sur pilotis, et élevé de deux mètres au-dessus du sol, éprouva une telle oscillation que les dieux de terre cuite qu'il renfermait se heurtèrent les uns contre les autres, et perdirent, dans la mêlée, qui le nez, qui le bras, qui la tête; quelques-uns s'en allaient en poussière.

Le peuple, frappé de terreur, se demandait ce qui allait avenir; il ne pouvait voir là que le signe avant-coureur d'une grande calamité. Le chef des féticheurs parut alors; sa présence calma l'anxiété générale. Il se mit en prières, découvrit encore que les dieux étaient irrités, et jugea à propos de les apaiser par un sacrifice de trente victimes. Trente esclaves lui furent livrés sur l'heure. Leurs têtes tombèrent sous la hache du sacrificateur, et leur sang, recueilli avec soin, servit à un immonde repas.

Voici maintenant un fait qui, dans la pensée des Dahoméens, se rattache à la croyance d'une autre vie, et qui montre la faible portée d'esprit et la cruauté de ce peuple.

Pendant la saison sèche, vers quatre heures du soir, le domestique du Jévoghan vint nous prévenir, de la part de son maître,

qu'il nous était interdit, pour ce jour-là, de sortir de la mission après le coucher du soleil. Nous lui demandâmes la raison de cet ordre : il répondit que quelque chose d'extraordinaire allait se passer pendant la nuit, et refusa de s'expliquer davantage. Notre curiosité était vraiment trop excitée ; nous allâmes aux informations.

Un enfant était né le matin, et cette petite créature était venue au monde avec toutes ses dents. Les féticheurs, consultés sur un fait aussi anormal, avaient déclaré que l'enfant n'était autre que le roi Guézo, qui revenait sur la terre pour dévorer son fils, et ils avaient décidé que, pour éviter les plus grands malheurs, le monarque rajeuni serait solennellement noyé dans la lagune. Nous pensâmes alors à procurer la grâce du baptême à cet enfant; mais il nous fut impossible d'approcher du lieu où il était gardé.

Au coucher du soleil, on ne voyait plus un nègre dans les rues; le silence était partout. Il y avait, dans ce silence de la ville, ordinairement si bruyante à la tombée du jour, quelque chose de sinistre; on ne respirait pas à l'aise..., le cœur se sentait pris d'une terreur dont il était impossible de se rendre compte.

Vers neuf heures, des clameurs affaiblies par la distance frappèrent d'abord nos oreilles; puis nous entendîmes un chant d'une mélancolie sauvage; il y avait comme des larmes dans la voix des chanteurs, et cette piété factice pour une pauvre créature condamnée à mourir, lorsqu'elle venait à peine d'ouvrir les yeux à la vie, nous émut plus douloureusement que ne l'eussent fait des cris d'allégresse. A onze heures, tout bruit avait cessé dans la ville; mais le vent qui venait de la mer nous apportait encore quelque bruit du drame dont le prologue s'était joué près de nous, et dont nous connaissions d'avance le triste dénoûment.

Nous fûmes réveillés, vers trois heures du matin, par des cris de joie; les féticheurs revenaient de leur expédition nocturne.

Voilà quelles sont les pratiques d'un peuple auquel certains rêveurs à peau blanche prédisent un avenir prospère.

Hommes enthousiastes, c'est à vous que je dédie le récit suivant. Vous avez vu les Dahoméens se tenir à l'autel de leurs dieux les pieds dans le sang; je vous convie maintenant à une de leurs fêtes nationales.

Avant d'entreprendre son expédition contre la puissante ville d'Abekoutta, expédition qui lui fut si fatale, Gréré avait essayé ses forces contre un gros village de deux mille habitants, placé sous la protection de la nouvelle république. Investi de nuit, le village fut pris sans coup férir. Jamais entreprise n'avait été menée plus rapidement et avec un succès plus complet : un butin considérable et près de deux mille captifs restaient au pouvoir des vainqueurs. Le ministre protestant qui résidait en cet endroit était heureusement absent lors de l'attaque : sa maison fut pillée; ses bibles et la cloche de sa chapelle figurèrent avec honneur parmi les dépouilles, et ses domestiques eurent le même sort que les autres indigènes.

Dès ce moment, l'orgueil de Gréré ne connut plus de bornes. Qu'était la puissance d'Abekoutta en comparaison de la sienne? Encore une année, et cette ville ne serait plus qu'un amas de ruines.

Mais, avant de frapper le coup décisif qui devait mettre le comble à sa gloire, il lui était nécessaire, croyait-il, d'éblouir les blancs de Whydah par le déploiement de toutes ses forces militaires, et par l'étalage du butin et des esclaves, fruits de la dernière expédition. De Whydah, le bruit de sa puissance devait se répandre sur tout le littoral, avoir une salutaire influence sur quelques tribus voisines, et porter la terreur jusque dans les murs d'Abekoutta.

Agbomé avait toujours eu le privilége des grandes fêtes militaires et religieuses. L'unique cause de ce monopole vient de la superstition bizarre qui oblige le roi à se tenir loin du littoral. D'après cette superstition, il y a certitude de mort subite pour tout monarque dahoméen qui osera jeter les yeux sur le grand lac d'eau salée. L'origine de cette bizarrerie superstitieuse doit être récente; car nous avons vu le premier roi d'Agbomé venir près de la mer livrer bataille au prince de Whydah. Je crois cette défense l'œuvre des féticheurs contemporains. Sur le littoral, le roi aurait occasion de voir les blancs, et perdrait forcément dans leur commerce une partie de la rudesse et de la cruauté qui sont les traits distinctifs de la puissance dahoméenne. Or les féticheurs ont tout à gagner avec un roi cruel et soumis à leur volonté; tout à perdre, avec un roi doux et indépendant. Ils ont donc retenu le roi loin de la mer; lui, en retour, a fait acte d'autorité en confis-

quant, à son profit, toutes les fêtes. Les raisons que j'ai exposées plus haut engagèrent Gréré à se départir pour une fois de son privilége royal, et les blancs eurent le triste plaisir de voir une exhibition à nulle autre pareille.

Pendant plusieurs jours il ne fut bruit, dans le pays, que des merveilles dont Whydah allait être le théâtre. Les blancs, convoqués par invitation royale, devaient ajouter aux splendeurs de la fête. Nous eûmes l'honneur d'une invitation spéciale. En réalité, cette invitation cachait sous un amas de phrases obséquieuses un ordre formel. Avec les gens de commerce, Gréré ne se gêne guère; il ne prit même pas la peine de formuler un ordre; il jugea qu'un simple désir serait suffisant. En cas de résistance, il pouvait ruiner d'un mot la factorerie rebelle: il n'avait qu'à défendre aux nègres de lui porter leur huile.

Nous étions plus indépendants; aussi s'y prit-il d'une autre manière pour en venir à ses fins. Pauvre roi! il ne connaissait encore que par ouï-dire ce que c'est qu'un prêtre catholique : il ignorait la force qu'il y a en lui alors que sa conscience est engagée.

Notre réponse au message royal ne devait laisser aucun doute sur notre résolution, et pourtant, à quelques jours de là, un nouvel envoyé de la cour vint nous intimer derechef l'ordre d'obéir, et, cette fois, très-clairement, avec menace de punition en cas de refus. Cette seconde ambassade ne réussit pas mieux que la première. Le matin du jour de la fête, le Jévoghan vint encore s'assurer si nous persistions dans notre désobéissance. « C'est, nous dit-il, pour vous éviter les plus grands malheurs que je suis venu; le roi est furieux.

— Nous sommes désolés, répondîmes-nous à ce brave homme, de faire de la peine à ton maître; mais ce qu'il nous demande, notre maître nous le défend.

— Quel est donc votre maître? reprit-il.

— Dieu. »

Il s'inclina devant ce nom, et sortit sans insister davantage.

On va voir, par les détails de l'exhibition, que nous ne faisions que notre devoir en refusant de nous y associer.

Vers dix heures du matin, les sons d'une musique infernale, les cris et les hurlements d'une foule en délire, nous annoncèrent que le premier point du programme, le défilé, était en voie d'exécution.

A onze heures, la tête du cortége défilait sur la place du fort portugais. C'étaient des femmes vêtues de pagnes neufs, marchant une à une et portant, posée sur leurs cheveux crépus, une bouteille de gin. Elles longèrent l'extrémité de la place et se rangèrent en cercle. D'autres femmes suivaient, chargées d'objets divers, fruit de la récente victoire du roi; elles formèrent un second cercle. Puis ce fut le tour d'une multitude de soldats avançant avec un ordre que je ne leur avais jamais vu; ils se placèrent devant les femmes et mirent leurs fusils au repos. Un grand nombre de nègres de tout âge, de tout sexe, les mains liées derrière le dos, venaient après. Ces malheureux, libres il y a quelques jours, rehaussaient la pompe triomphale des vainqueurs, en attendant un sort plus cruel. Leur figure, défaite, et empreinte d'une morne résignation, faisait mal à voir; un long jeûne avait épuisé leurs forces, et la maigreur de leur corps était à peine cachée par des haillons souillés de sang et de boue. De temps à autre ils regardaient, d'un œil hébété, ce qui se passait autour d'eux; le plus souvent, leurs regards se portaient vers la terre et y restaient fixement attachés.

Le défilé continuait toujours, et bientôt il ne resta plus qu'un petit espace libre au milieu de la place.

Alors parurent quelques chevaux que des noirs menaient en laisse : ces chevaux avaient appartenu aux chefs du village détruit. Les têtes de ces chefs, exécutés depuis quelques jours en présence du roi, étaient fixées au bout de longues perches que les porteurs agitaient à chaque instant. Une nuée de vautours fauves, attirés par ces trophées, planaient au-dessus de la foule; quatre ou cinq, plus féroces, rasaient les têtes sanglantes, et ne s'enfuyaient, sous les cris répétés de la populace, que pour revenir encore. La musique, qu'on entendait déjà depuis longtemps, fit enfin son apparition, et avec elle se montrèrent le méhon, les grands cabacères venus d'Agbomé, le prince Schoundaton, le Jévoghan, tous en costume de cérémonie. Les nègres du vulgaire occupaient les rues adjacentes. Un hourra formidable s'éleva, du milieu de toute la foule, et l'exhibition prit un caractère nouveau.

Jusque-là, chacun était resté immobile à son poste; mais alors commencèrent des danses extravagantes mêlées de cris sinistres. Les captifs enchaînés, qui pouvaient à peine se mouvoir, furent

forcés de prendre part au mouvement général; leurs gardiens brandissaient au-dessus de leurs têtes des coutelas énormes, des massues armées de pointes de fer.

Cette scène infernale, à laquelle la fatigue des acteurs mit seule un terme, dura près d'une heure.

Les ordonnateurs de la fête ouvrirent à grand'peine la foule, et les dignitaires du gouvernement se dirigèrent vers le fort; un nègre les précédait. La porte d'entrée était close; force fut à l'envoyé de parlementer du dehors : le méhon et les grands cabacères demandaient la faveur d'être reçus par les missionnaires pour leur transmettre les compliments du roi.

« Va dire aux grands cabacères, répondit M. Borghéro, qu'ils seront les bienvenus près de nous, à la condition qu'ils entreront seuls, et que pas un des hommes de leur suite ne passera le seuil de notre maison. »

Pendant ce colloque, les cabacères avançaient toujours; les conditions étant acceptées, je tirai les verrous de la porte. J'avais pris avec moi quelques-uns de nos serviteurs les plus robustes, afin de me prêter main-forte, au cas où la populace voudrait entrer à suite des chefs. La précaution n'était pas inutile; car à peine les hauts fonctionnaires avaient-ils franchi le seuil de notre habitation, qu'une multitude se précipitait sur leurs pas. Nos domestiques soutinrent bravement le premier choc, et, grâce à ce temps d'arrêt, je pus tirer les verrous. Je laissai la foule heurter la porte, d'une solidité à toute épreuve, et j'allai rejoindre mes confrères, que je trouvai luttant de ruse avec les plus fourbes des hommes.

Les cabacères tentaient un dernier effort pour nous faire accéder aux désirs du roi. D'abord, ce furent de douces paroles, puis vinrent les menaces. Il leur fut répondu que le spectacle sinistre que nous avions sous les yeux, loin de nous porter à accepter l'invitation royale, nous forçait à confirmer énergiquement notre premier refus. Ils se retirèrent très-mécontents.

A la sortie des chefs, les danses, qui avaient continué pendant le colloque, cessèrent subitement; la foule s'agita encore quelques minutes, les têtes ondulèrent comme les eaux d'un lac agité par la tempête; puis chacun regagna sa place, et attendit le signal du départ.

Le défilé commença dans l'ordre que j'ai déjà dit : les femmes

ouvrirent la marche, les bouteilles de genièvre toujours posées sur leur tête; ces bouteilles, qui avaient reçu de fréquentes accolades pendant la station, étaient vides aux trois quarts. Quand ce fut le tour des esclaves, je les vis se mouvoir comme des automates poussés par un ressort secret. A leur passage sous nos fenêtres, ils levèrent les yeux vers nous, nous les saluâmes de la main. Comprirent-ils cette salutation amie? je ne le crois pas. Leur regard, triste, morne, presque stupide, ne s'anima pas devant cette marque de sympathie, la seule, hélas! qu'il fût en notre pouvoir de leur donner. Nous vîmes encore, et, cette fois, de très-près, les têtes livides fixées au haut des piques; la musique joua en notre honneur son air le plus bruyant; les chefs nous saluèrent de la tête, et tout se perdit bientôt dans le labyrinthe de ruelles qui court à travers la cité nègre.

La fête de nuit fut plus horrible encore.

Vers six heures du soir, la cohue que nous avons vue défiler devant le fort portugais se réunit sur la place du marché. Les malheureux captifs, épuisés par une longue course et par le manque de nourriture, ne pouvaient plus se soutenir : ils se laissaient aller à terre comme une masse inerte; les cris, les menaces et les coups des bourreaux étaient impuissants à les relever. On leur donna un peu d'eau-de-vie, afin de refaire leurs forces, et l'attention se détourna d'eux pour se porter sur des poëtes à gage, qui célébraient l'unique victoire du roi. Ces favoris du Parnasse africain accompagnaient leurs paroles d'une musique si expressive, que ceux des auditeurs qui n'entendaient rien à leur langage pouvaient suivre point par point les diverses phases de la dernière expédition. Après chaque chant, et le poëme en avait plusieurs, ils se donnaient du cœur avec une goutte de tafia. Leur succès fut complet; la foule, ivre de joie, applaudit à outrance.

A la scène parlée succéda une scène muette.

Les nouveaux acteurs représentèrent, avec une vérité effrayante, tous les genres de supplices usités à Canna et à Agbomé. Pour terminer leur séance, ils donnèrent le programme vivant de la scène finale, qui devait marquer d'une tache de sang le souvenir de cette triste journée.

.Les esclaves enchaînés avaient pu suivre, minute par minute, la marche progressive de leur agonie; ils avaient vu les contor-

sions de leur corps au milieu des tortures ; ils avaient entendu le dernier râle qui sortirait de leur poitrine ; ils savaient que leurs cadavres seraient foulés aux pieds, et livrés en pâture aux hyènes et aux vautours... Quand ce fut leur tour d'entrer en scène, ils n'essayèrent aucune résistance; ils étaient résignés à leur sort. Ici viendrait le tableau de leur supplice : je ne le tracerai pas, même à grands traits, pour éviter les répétitions ; car le sacrifice humain qui eut lieu alors à Whydah n'est que la faible image des tueries de Canna et d'Agbomé.

Canna, la ville sainte, Agbomé, capitale du royaume, sont chaque année le théâtre d'horreurs qu'on ne croyait plus exister sur la terre depuis que les Néron et les Domitien avaient disparu de la scène du monde. Mais j'aurais trop à faire si je voulais montrer, sous tous ses aspects, la boucherie humaine qui est en permanence au Dahomé depuis que Gréré est sur le trône; et peut-être que plusieurs, fatigués du récit de tant de crimes, m'accuseraient d'avoir mis à plaisir sous leurs yeux des scènes sanglantes. Pour éviter ce reproche, je ne veux rapporter que le grand sacrifice offert à Guézo, par son fils Gréré, au début de son règne.

Afin de donner plus de relief à cette fête mortuaire, les principaux d'entre les blancs de Whydah furent forcés de partir pour Agbomé. L'un d'eux, que j'ai connu plus particulièrement, M. Lartigue, a écrit une longue relation de son voyage à la capitale, avec les détails les plus précis sur tout ce qui se fit pendant son séjour près du roi. Je n'ai plus cette relation; mais j'en trouve un extrait fidèle dans les *Annales de la Propagation de la foi*, et je le cite en entier :

« ... Le 13 juillet (1860), arrivé à Toffo, j'ai reçu la visite d'une escouade du roi, accompagnant à Whydah un cabacère nouvellement nommé, orné de tous ses attributs, et destiné à être noyé à l'embouchure de la rivière, afin que le fétiche continue d'attirer les navires de commerce, et aussi pour porter au roi défunt des nouvelles de ce qui se passe au Dahomé. En expédiant ces sortes de messages dans l'autre monde, on leur donne une bouteille de tafia et quelques piastres pour les frais de la route.

« Le 14, arrivée à Canna. J'étais à peine descendu chez le méhon, que le roi m'envoie l'invitation de remonter en hamac et de

me rendre sur la place du palais, où se trouvait Sa Majesté, entourée de tous ses cabecères, et séparée d'eux par une ligne de démarcation assez étendue. Le coup d'œil était des plus pittoresques; tous ces noirs, avec leurs costumes plus ou moins bizarres, étaient assis sous de grands parasols aux couleurs variées. Le roi occupait le fond de la scène, abrité sous de vastes parasols qui formaient un dais sur sa tête. Nous nous avançâmes jusqu'aux limites de l'espace réservé, et nous lui fîmes des saluts auxquels il nous répondit de la main.

« Le 15, on est venu me prévenir qu'il fallait aller me poster sur la route d'Agbomé, afin d'y attendre le passage du roi. Celui-ci, après avoir sacrifié une cinquantaine de prisonniers, est sorti de son palais au bruit de la mousqueterie. Immédiatement a commencé le défilé de tous les cabacères, chacun suivant son grade, les moins élevés en tête. Le milieu de la cour était tendu de nattes et de tissus divers; le roi seul et ses femmes pouvaient marcher dessus. Sur un des côtés cheminaient les troupes, au son de toutes les musiques, au bruit assourdissant de quatre à cinq cents tam-tam et en tirant des coups de fusil.

« Quand le méhon parut, on me fit signe de monter en hamac et de suivre l'allure de son cheval, qui allait constamment au petit trot. Alors eut lieu la scène la plus fantastique qu'il soit possible d'imaginer : vingt mille nègres à pied, une trentaine de hamacs, tous lancés au pas gymnastique, sur un chemin rendu étroit par celui qui servait de voie royale, et qu'il fallait bien se garder de fouler; ce peuple, ruisselant de sueur, luttant de vitesse pour ne pas se laisser atteindre par les gens du roi, qui arrivaient par derrière avec la même célérité : tout cela formait un tableau infernal.

« Le 16, la même course a recommencé; puis un captif fortement bâillonné a été présenté au roi, par le ministre de la justice, qui a demandé au prince s'il avait à charger le prisonnier de quelque commission pour son père. En effet, il en avait; et plusieurs grands du royaume sont venus prendre ses ordres, et sont allés les transmettre à la victime, qui répondait affirmativement par des signes de tête. C'était chose curieuse à voir que la foi de cet homme, qu'on allait décapiter, à remplir la mission dont on le chargeait. Après lui avoir remis, pour ses frais de route, une piastre et une bouteille de tafia, on l'a expédié. Deux heures

après, quatre nouveaux messagers partaient dans les mêmes conditions; mais ceux-ci étaient accompagnés d'un vautour, d'une biche et d'un singe, bâillonnés comme eux.

« Une fois ces courriers partis avec leurs dépêches d'outre-tombe, le roi est monté sur son tabouret, a revêtu ses armes de bataille, a fait à son peuple un long et belliqueux discours, qu'il a terminé en interpellant ses braves, et leur demandant s'ils étaient prêts à le suivre partout où il aurait décidé de porter la guerre. Il est impossible de rendre la scène d'enthousiasme qui répondit à cet appel.

« ... Le 18, largesses du roi à ses troupes. Tout chef est porté sur les épaules d'un soldat. Chaque bataillon a pour marque distinctive une bande d'étoffe de différentes couleurs, attachée aux cheveux, afin que les individus du même corps puissent se reconnaître dans la lutte acharnée qui se prépare. De plus, chaque militaire a un sac attaché sur le ventre pour y renfermer promptement l'objet que le roi va lancer de sa propre main; sinon, le voisin a le droit de s'en emparer. Une fois dans le sac, il est sacré. Les distributions se composaient de cauris et de tissus. Dès qu'un prix était jeté à la foule, on se ruait en masse pour le saisir; les rangs étaient si compactes, que la majeure partie de ceux qui ne pouvaient pénétrer à l'endroit où l'on s'en disputait la possession, escaladaient ce pêle-mêle de lutteurs, et cheminaient sur leurs têtes et leurs épaules comme sur un plancher. D'autres, à leur tour, montaient sur cette seconde couche, formaient un nouvel étage et ressemblaient à une pyramide humaine qui, dans une oscillation plus forte, s'effondrait tout à coup pour aller recommencer ailleurs.

« ..... Le 23, j'assiste à la nomination de vingt-trois cabacères et musiciens, qui vont être sacrifiés pour entrer au service du roi défunt.

« ..... Le 28, immolation de quatorze captifs, dont on porte les têtes sur différents points de la ville, au son d'une grosse clochette.

« ..... Le 29, on se prépare à offrir, à la mémoire du roi Guézo, les victimes d'usage. Les captifs ont un bâillon en forme de croix, qui doit les faire énormément souffrir ; on leur passe le bout pointu dans la bouche ; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et, par conséquent, de parler. Ces mal-

heureux ont presque tous les yeux hors de la tête. Dans la nuit prochaine, il y aura grand massacre.

« Les chants ne discontinuaient pas ainsi que les tueries. La place du palais exhale une odeur infecte. Quarante mille nègres y stationnent jour et nuit au milieu des ordures. En y joignant la vapeur de sang et les émanations des cadavres en putréfaction, dont le dépôt est peu éloigné, on croira sans peine que l'air qu'on respire ici est mortel.

« Le 30 et le 31, les principaux mulâtres de Whydah offrent leurs victimes, qu'on promène trois fois autour de la place, au son d'une musique infernale. La troisième ronde achevée, le roi s'avance vers la députation, et, tandis qu'il félicite chaque donateur, l'égorgement s'accomplit. Pendant ces deux dernières nuits, il est tombé cinq cents têtes. On les sortait du palais à pleins paniers, accompagnés de grandes calebasses dans lesquelles on avait recueilli le sang pour en arroser la tombe du roi défunt. Les corps étaient traînés par les pieds et jetés dans les fossés de la ville, où les vautours, les corbeaux et les loups s'en disputaient les lambeaux, qu'ils dispersaient un peu partout. Plusieurs de ces fossés sont comblés d'ossements humains. Les jours suivants, continuation des mêmes sacrifices.

« La tombe du dernier roi est un grand caveau creusé dans la terre. Guézo est au milieu de toutes ses femmes, qui, avant de s'empoisonner, se sont placées autour de lui, suivant le rang qu'elles occupaient à la cour. Ces morts volontaires peuvent s'élever au chiffre de six cents.

« Le 4 août, exhibition de quinze femmes prisonnières, destinées à prendre soin du roi Guézo dans l'autre monde. Elles paraissent deviner le sort qui les attend; car elles sont tristes et regardent souvent derrière elles. On les tuera cette nuit d'un coup de poignard dans la poitrine.

« Le 5, jour réservé aux offrandes du roi. Elles comprennent quinze femmes et trente-cinq hommes bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes, et maintenus chacun dans un panier qu'on porte sur la tête. Le défilé a duré près d'une heure et demie. C'était un spectacle diabolique que de voir l'animation, les gestes, les contorsions de toute cette négraille.

« Derrière moi étaient quatre magnifiques noirs, faisant fonc-

tions de cochers autour d'un petit carrosse, destiné à être envoyé au défunt, en compagnie de ces quatre malheureux. Ils ignoraient leur sort. Quand on les a appelés, ils se sont avancés tristement, sans proférer une parole; un d'eux avait deux larmes qui perlaient sur ses joues. Ils ont été tués tous les quatre comme des poulets, par le roi en personne.

« Les sacrifices devaient se faire sur une estrade construite au milieu de la place. Sa Majesté est venue s'y asseoir, accompagnée du ministre de la justice, du gouverneur de Whydah, et de tous les hauts personnages du royaume qui allaient servir de bourreaux. Après quelques paroles échangées, le roi a allumé sa pipe, a donné le signal, et aussitôt tous les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées... Le sang coulait de toutes parts; les sacrificateurs en étaient couverts, et les malheureux prisonniers, qui attendaient leur tour au bas de l'estrade, étaient comme teints en rouge...

« Ces cérémonies vont durer encore un mois et demi; après quoi, le roi se remettra en campagne, pour faire de nouveaux prisonniers et recommencer sa fête des *Coutumes*, vers la fin d'octobre. Il y aura encore sept à huit cents têtes d'abattues... »

Ce long extrait suffit, je crois, pour donner une large idée des institutions cruelles du gouvernement dahoméen.

Chaque année voit se renouveler les mêmes fêtes; les têtes tombent par centaines. Les sacrifices humains les plus nombreux et les plus barbares s'accomplissent pendant la nuit. De quelle manière se font ces tueries nocturnes? C'est un mystère. Les blancs n'y sont jamais conviés. Les supplices de jour varient à l'infini. Le plus cruel de tous consiste à laisser mourir de faim la victime.

Le malheureux condamné est attaché à un arbre ou à un poteau, et son agonie se prolonge quelquefois plusieurs jours; les passants le regardent, sans qu'aucune pitié émeuve leurs entrailles; car quiconque lui porterait secours serait passible de la même peine.

Après les massacres, il y a un étalage public de cadavres; on les place dans toutes sortes de positions, et ils restent exposés jusqu'à ce qu'ils tombent en pourriture.

CHAPITRE VII

La traite des nègres. — Le négrier. — La croisière anglaise. — Une ruse de pirate. — Les esclaves à terre; les esclaves en route pour la plage; l'embarquement; les esclaves à bord. — Comment je devins négrier.

On a déjà dit que le roi du Dahomé faisait la guerre sans cause légitime, uniquement pour acquérir des esclaves qui devenaient entre ses mains une marchandise. Mais ce commerce n'eût pu exister s'il n'y avait eu des acheteurs. Des Européens ne rougissaient pas de lui ouvrir des débouchés. Les agents de cette traite, heureusement abolie aujourd'hui dans les codes de toutes les nations civilisées, ne se montraient pas moins cruels que le prince africain. Une telle conduite était bien, suivant le langage du grand pape Grégoire XVI, « un opprobre pour le nom chrétien, » *eorum rationem nomini christiano probrosam.*

Jetons un coup d'œil sur le commerce clandestin qui existait encore à l'époque de mon séjour au Dahomé.

Vous croyez peut-être, mon cher lecteur, d'après certains récits émouvants, que le négrier était toujours un homme à la mine féroce, à la voix rauque, aux manières rudes et brutales, en un mot, un monstre à face humaine. Détrompez-vous; le négrier était un homme aimable, de manières distinguées. J'en ai connu plusieurs, et pas un n'a répondu au portrait que je m'étais tracé d'avance.

Après que l'Angleterre et la France d'abord, d'autres nations ensuite, et enfin l'Amérique tout entière, eurent légalement

aboli la traite des noirs, ce commerce odieux diminua sensiblement. Il n'avait plus qu'un seul débouché : les colonies espagnoles, et encore les croisières établies le long des côtes de Guinée rendaient-elles les expéditions de ce genre de plus en plus périlleuses. Les négriers enrichis se retirèrent d'un négoce prohibé qu'ils n'osaient avouer. D'autres qui n'avaient pas su profiter des circonstances pour faire fortune, continuèrent leur trafic et firent du Dahomé le centre de leurs opérations.

Avec un roi tel que Gréré, il n'y avait pas à craindre de manquer de sujets; mais la grande difficulté était de tromper les croiseurs, surtout les croiseurs anglais. Le gouvernement de l'Angleterre, quel que fût le mobile qui le poussât, faisait faire bonne garde sur les côtes : les avisos en observation étaient nombreux; de plus, ils étaient reliés entre eux par de fortes barques, qui portaient chacune une douzaine de matelots.

Les navires à voiles, ne pouvant lutter de vitesse avec les avisos qui levaient l'ancre par n'importe quel temps, et marchaient avec le calme plat comme avec la brise favorable, furent mis de côté par les négriers; et des bateaux à vapeur, d'une marche supérieure, assurèrent, jusqu'à un certain point, le succès de la traite.

Un de ces vapeurs échappa longtemps aux poursuites de la croisière française et anglaise; il fit sept voyages avec douze cents nègres à bord et ne fut pris, près de la Havane, qu'après avoir débarqué sa cargaison, et au moment où il se ravitaillait pour entreprendre son huitième voyage. Il appartenait à une société brésilienne; mais il naviguait sous pavillon français, afin d'exciter moins de défiance. Cette perte fut peu sensible aux négriers; ils avaient gagné avec lui des sommes énormes.

On se demandera peut-être comment une entreprise aussi hasardeuse a pu réussir un si grand nombre de fois? Que le vapeur ait échappé à la croisière française, cela ne doit nullement étonner; sous ce rapport, les marins français faisaient assez mollement leur service; mais qu'il ait échappé à la croisière anglaise, qui serrait la côte de très-près, cela demande une explication.

Les Anglais étaient vigilants; mais les négriers l'étaient encore davantage. Dès que leur bateau, annoncé à l'avance, arrivait en vue, des signaux établis le long de la côte lui indi-

quaient le nombre, la position des avisos de guerre, et lui faisaient connaître le lieu choisi pour l'embarquement. Fort de ces indications, il jetait l'ancre sur un point isolé; quelques heures lui suffisaient pour embarquer douze cents nègres, et les croiseurs n'avaient pas encore soupçonné sa présence qu'il se perdait déjà dans la brume.

Mais il n'en était pas toujours ainsi. Parfois une frégate ou un aviso arrivait précisément au point désigné. Grande perplexité alors parmi les pirates; car il était aussi dangereux pour le vapeur de rester en pleine mer que de se montrer sur la côte. Le fait suivant, en mettant à jour la ruse des négriers à l'endroit d'une difficulté aussi sérieuse, expliquera comment le vapeur dont j'ai parlé plus haut a pu passer tant de fois à travers la croisière.

Pendant la dernière année de mon voyage à Whydah, le commodore anglais, honteux d'être toujours la dupe des négriers, fit meilleure garde que jamais. Vers la fin du mois de septembre, il apprit que le vapeur était parti de la Havane; d'après son calcul, il ne pouvait tarder à paraître. Il savait, de plus, que les nègres étaient réunis à Whydah : une heure suffisait pour les transporter à Godomé; mais il était impossible de les envoyer plus loin. Il plaça un aviso à Godomé, se tint lui-même à Whydah avec sa frégate, renforcée d'un aviso, et ne douta plus qu'il ne dût mettre la main sur le pirate.

Les négriers, qui, de la côte, suivaient toutes les dispositions du commodore, désespérèrent, cette fois, de mener à bonne fin leur entreprise. Ce qui aurait dû les perdre les sauva. Un nègre, né à Arca, élevé dans une école anglaise et établi à Whydah depuis nombre d'années, servait d'espion au commodore; mais il n'était pas assez payé par celui-ci. Les négriers s'adressèrent à lui et lui promirent une centaine de piastres s'il parvenait à éloigner les Anglais. Il conclut le marché avec d'autant meilleure grâce, que lui-même se proposait d'embarquer quelques nègres. Il fit passer au commodore un billet où il prétendait que les esclaves étaient partis le matin pour Agoné, et que le vapeur était attendu là. Le commodore donna tête baissée dans le piége. Il rappelle l'aviso en station à Godomé, l'expédie sur Agoné et prend lui-même cette direction avec sa frégate, laissant l'autre aviso en rade de Whydah. Il était à son poste depuis quelques

heures, tenant toujours sa machine en haleine, lorsqu'un nouveau billet vint l'avertir que le vapeur chargeait à Godomé. Il mit aussitôt le cap sur ce point, mais il n'arriva que pour la fin de la comédie : une ligne de fumée indiquait à l'horizon la marche du pirate, et les négriers, encore réunis sur la plage, riaient avec force gestes de la bonne farce qu'on venait de lui jouer.

Le transport, en quelques heures, de douze cents nègres à bord, tiendrait du prodige si l'on ne connaissait les moyens employés pour assurer le succès de ces sortes d'expéditions. Ces moyens, comme tout ce qui sert à ce trafic, ont de quoi révolter les cœurs les moins sensibles.

A leur sortie du dépôt, les esclaves sont divisés par bandes : chaque bande comprend de vingt-cinq à trente sujets, de tout âge, de tout sexe, marchant à la suite l'un de l'autre; un fort anneau de fer leur serre légèrement le cou; à cet anneau en est rivé un autre, plus petit, dans lequel passe une longue chaîne qui relie tous les nègres ensemble, régularise leurs mouvements et les empêche de fuir. Si le temps ne presse pas, la bande va lentement, réglant sa marche sur les plus vieux et les plus débiles; mais, si la croisière serre la côte, il faut gagner la plage au galop. Malheur alors aux vieillards et aux faibles! ils s'accrochent en désespérés à leurs compagnons de misère; et, quand la bande s'arrête pour respirer une minute, il en est qui restent suspendus à leur collier comme une masse inerte. Des drames sinistres ont marqué souvent ces minutes de repos. Un pauvre esclave est à bout de forces, les coups le trouvent insensible; il faudrait quelques minutes pour dénouer la chaîne, et les minutes paraissent des heures aux négriers!... Que se passait-il alors?... Ma plume hésite à l'écrire; on lui tirait un coup de pistolet, on lui coupait la tête, et la bande allégée reprenait sa marche rapide.

Tout étant prêt pour l'embarquement, il n'y avait pas de halte sur la plage. Ce jour-là, par l'ordre du roi, les factoreries étaient obligées de mettre les pirogues à la disposition des négriers. Les captifs, délivrés de leurs fers, se voyaient arracher l'unique lambeau de toile qui leur servait de vêtement; on les entassait pêle-mêle dans les pirogues, et les canotiers, ivres de tafia, se faisaient un jeu de les frapper de leurs pagaies. Ceux qui tombaient dans la mer, au passage de la barre, étaient abandonnés aux requins.

Arrivés à bord, ils étaient jetés dans la cale; c'était à eux de s'y caser le mieux possible.

D'autres, avant moi, ont décrit l'intérieur des bateaux négriers; ils ont dit les souffrances horribles des victimes tombées au pouvoir d'hommes plus féroces que les tigres; ils ont révélé les noyades en masse accomplies par une nuit obscure pour échapper à la poursuite des croiseurs; je ne m'arrêterai donc pas sur ce sujet.

Nous avons vu la manière dont les négriers traitaient leurs esclaves au moment de l'embarquement; reprenons la chose plus haut, afin de dévoiler tous les secrets de la traite.

Au Dahomé, le nombre des esclaves est considérable; le plus pauvre des indigènes en possède au moins un, et les grands du royaume comptent les leurs par centaine. Cette population servile va toujours se multipliant; tout enfant né de parents esclaves est esclave à son tour, et ainsi jusqu'à la fin. Et, comme il est défendu de vendre ces esclaves, ils restent attachés au sol et y forment un peuple qui vit, il est vrai, à côté de l'autre, mais qui cependant a sa part des joies et des plaisirs de ses maîtres. Ils ne travaillent que juste ce qu'il faut pour faire vivre au jour le jour la famille à laquelle ils appartiennent : le plus souvent commis à la culture de la terre, ils habitent au milieu des champs et y jouissent d'une certaine indépendance. A part les coups de corde qu'on leur donne de loin en loin, leur sort ne serait relativement pas à plaindre.

Le roi gardait à son profit le monopole de la vente pour les colonies. Il vendait les esclaves en bloc, au prix de 400 fr. chacun. Or à la Havane, le plus piètre sujet valait 3,000 fr. Mais la moitié de la cargaison appartenait aux armateurs du navire : ce prélèvement exorbitant et les pertes qu'ils éprouvaient de temps à autre ne ralentissaient en rien l'ardeur des négriers; car, tout compte fait, leur gain était encore considérable.

Les pertes venaient principalement des épidémies qui s'abattaient sur leur troupeau humain. Entassés dans des cabanons infects, recevant juste assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, privés d'exercice et d'air, les malheureux esclaves voyaient tous les jours leurs rangs s'éclaircir; et, pour peu que le navire qui devait les prendre fût en retard, le nombre des morts atteignait un chiffre très-élevé.

Dévoilerai-je ici les drames parfois terribles, toujours douloureux, que les baraques à nègres ont couverts de leur ombre? A quoi bon! Dois-je revenir par la pensée sur le coin de terre où les captifs étaient jetés après leur mort? J'y verrais des cadavres mutilés, restes hideux des festins nocturnes des loups et des hyènes. Détournons-nous d'un pareil tableau, et laissez-moi vous présenter un jeune négrier que je vous prie de ne pas confondre avec les trafiquants que je viens de faire passer sous vos yeux.

Voulez-vous savoir son âge? Il avait vingt-sept ans; sa profession réelle, car il ne fut négrier qu'un jour? Il était missionnaire. Quant à son nom..., vous l'avez lu à la première page de ce livre.

Or il arriva qu'un jour j'eus cent écus, et, ce jour-là, j'avais aussi la fièvre. Couché dans mon hamac, j'essayais d'abréger la longueur de mes heures de souffrance par mille projets, tous bâtis sur cette somme d'argent, lorsque je reçus la visite d'un noir, familier de la mission. J'avais souvent affaire avec lui, à cause des travaux matériels de la maison dont le soin m'incombait plus particulièrement. Il s'appelait Méderis. Sous sa profession de tailleur, la seule avouable, il cachait une foule d'industries interlopes, qu'il dissimulait le mieux possible. Sa cupidité l'emportant ce jour-là sur toute autre considération, il leva le masque.

« Le père est malade? dit-il en entr'ouvrant la porte.

— Oui, très-malade, lui répondis-je. Tu reviendras une autre fois.

— Ah! si le père voulait m'entendre deux minutes? Je voulais lui proposer une bonne affaire.

— Me proposer une bonne affaire?... Est-ce que par hasard tu songerais à te convertir?

— Le père veut rire, car il sait bien que je ne l'ai jamais trompé.

— Pas souvent, en effet..: quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Enfin, voyons ton affaire, j'en serai quitte pour te mettre dehors s'il y a du louche dans tes paroles... Tu disais donc, honnête Méderis?

— J'ai un enfant à vendre, voulez-vous me l'acheter?

— Ah! coquin! voilà que tu vends ta famille maintenant... Tu mériterais d'être pendu.

— Le père fait erreur : l'enfant que je lui propose vient de l'intérieur de l'Afrique ; je suis chargé de le placer.

— Allons, sois franc, c'est toi qui l'as volé. »

Devant cette accusation, il fit un soubresaut; sa figure devint sérieuse, et je dus subir tout le vocabulaire portugais à l'endroit des justifications.

Je lui fis remarquer que je ne croyais pas un mot de tout ce qu'il venait de dire, et j'ajoutai : « Combien estimes-tu cet enfant? »

Cette question le remit en belle humeur; un de ses meilleurs sourires illumina sa noire figure; il réfléchit quelques secondes, puis de sa voix la plus conciliante :

« Il vaut cinq cents francs, me dit-il, mais je vous le passerai pour quatre cents. »

D'un geste je lui indiquai la porte.

Il ne se tint pas pour battu, et se garda bien d'obtempérer à cet ordre muet.

Les insultes n'allaient jamais au delà de l'épiderme de cet homme ; et son soubresaut de tout à l'heure n'était qu'une manière de donner le change sur l'état de sa conscience. Il reprit avec un calme parfait :

Je vais chercher l'enfant; quand le père l'aura vu, il se décidera bien sûr. »

Et il sortit, sans me donner le temps d'ajouter une parole.

Après son départ, je pensai à la proposition qu'il venait de me faire. D'abord je la rejetai bien loin; il me répugnait d'acheter, à l'égal d'une bête de somme, une créature faite à l'image de Dieu; puis, pour le moment, nous avions assez d'enfants à la mission; et je me mis à supputer de nouveau les prodiges que je pourrais bien opérer avec mes cent écus, auxquels la fièvre, doublée à ce moment par l'effet d'un gramme de quinine, donnait au moins la valeur d'un millier de francs.

Je calculais encore lorsque le sommeil, qui ne m'avait pas visité depuis deux nuits, m'enleva pour deux heures à la souffrance et aux soucis.

A mon réveil, la première chose qui se présenta à mon esprit fut la proposition de Méderis. Je me résolus immédiatement à acheter le petit nègre, s'il voulait me le laisser pour trois cents francs. Je ferai une bonne œuvre, me dis-je, en gagnant

à Dieu cette pauvre créature... ; cet enfant me sera attaché toute sa vie..., il m'aimera de tout son cœur... Et, perdu dans ces doux rêves, j'attendis avec impatience le retour de Méderis.

Il arriva enfin, traînant après lui sa marchandise.

Le négrillon qu'il mettait en vente pouvait avoir dix ans. Les mauvais traitements et un travail au-dessus de ses forces avaient maigri son petit corps ; mais ses yeux étaient vifs, et la coupe de son visage, d'une régularité parfaite, ne rappelait en rien le type de la race nègre ; depuis mon entrée en Guinée, je n'avais pas encore vu une aussi belle physionomie. Pour le faire mieux valoir, Méderis avait donné à sa peau, d'un noir foncé, l'éclat du vernis : ce maquillage ne lui avait coûté que quelques gouttes d'huile.

Le brocanteur nègre, qui suivait de l'œil les impressions que produisait sur moi l'examen de l'enfant, saisit au passage un sourire qu'il vit effleurer mes lèvres, crut sa cause gagnée, et s'écria :

« Père, le marché est conclu à quatre cents francs.

— Doucement, lui dis-je; l'enfant me plaît, il a vraiment bonne mine ; mais, comme je n'ai pas besoin de lui et que tu as grande envie de t'en défaire, c'est deux cents francs que je vais te donner et pas un liard de plus.

— Deux cents francs ! me prenez-vous pour un imbécile ?

— Au contraire, je te regarde comme l'homme le plus habile du Dahomé.

— Eh bien ! pour vous être agréable, je fais un sacrifice... ; réglons à trois cent cinquante.

— Je t'ai dit deux cents francs.

— A trois cents francs alors ?

— Pas davantage.

— Alors j'emmène l'enfant ?

— Emmène-le. »

Et il lui enjoignit de le suivre.

Pendant ce débat où sa personne était en jeu, le négrillon ne paraissait occupé que des objets qui se trouvaient dans ma chambre. La voix de son maître le fit trembler de tous ses membres ; et, au lieu d'obéir à son ordre, il court à moi, me suppliant avec larmes de l'acheter.

Je ne comprenais pas ses paroles ; mais ses larmes et ses traits expressifs m'en révélaient tout le sens. Je lui caressai la tête de la main ; enhardi par ces caresses, il m'exprima par gestes qu'il avait faim, et qu'habituellement il recevait plus de coups de corde que de grains de maïs.

Un cœur de pierre se fût attendri.

Je sautai de mon hamac avec une vigueur que je ne me croyais plus ; je comptai l'argent à Méderis, et je le poussai dehors.

Il fallait voir la joie du négrillon au départ de son ancien maître ; il riait, chantait, courait par la chambre, me prenait la main avec mille protestations d'obéissance et de dévouement. Pauvre enfant ! il avait dû être bien malheureux pour se réjouir ainsi. Il ne me connaissait pas; il ignorait que le missionnaire est l'ami et non le bourreau de sa race, et il était heureux de m'appartenir. Qui donc lui avait dit que je serais bon pour lui ? Personne. Mais il avait vu que tout le monde était content dans notre maison ; à son entrée, la cour était pleine d'enfants de son âge ; et ces enfants, habillés avec une décence qui lui était inconnue, se livraient à divers jeux, tandis que, jusqu'à cette heure, le travail et les coups de corde avaient été son unique partage.

Mon bonheur dépassait peut-être le sien.

Je lui fis donner à l'instant quelques poignées de farine de manioc; l'avidité avec laquelle il se jeta dessus faisait mal à voir. Quand il fut rassasié, je l'habillai d'un pagne neuf et l'envoyai jouer avec les autres enfants, qui l'accueillirent comme un frère. Le soir, je le fis coucher dans ma chambre, sur une natte étendue sur le plancher, et la bonne action que je venais de faire me valut un sommeil calme et réparateur.

Une déception cruelle m'attendait à mon réveil. L'enfant, si dispos la veille, boitait d'une jambe, et sa bouche, toute grande ouverte, ne pouvait plus se fermer. Méderis m'avait joué. Je le mandai sur-le-champ à la mission. A son arrivée près de moi, il prit un air naïf qui l'avait sauvé déjà dans plusieurs circonstances. Comme je lui reprochais de m'avoir trompé, il m'assura, sur sa conscience de nègre, qu'il ne savait pas l'enfant malade : il l'avait reçu, disait-il, d'un homme de Grand-Popo, et ne l'avait gardé qu'une heure.

Autant de paroles, autant de mensonges.

Ne comprenant rien à la maladie subite de l'enfant, je consultai M. Cloud, notre cher docteur. Malgré tout son désir de m'être agréable et d'être utile au pauvre malade, il fut obligé de reconnaître, devant un pareil cas, l'insuffisance de son savoir médical ; je feuilletai à mon tour quelques volumes de médecine ; mais je ne fus pas heureux dans mes recherches. Ne sachant que faire, j'imaginai un remède qui, alors qu'il ne serait pas efficace, ne pouvait être dangereux. Le cuisinier prépara un demi-litre de café noir, très-fort, auquel il mêla quelques gouttes de gin ; le négrillon avala cette rude potion d'un trait, après quoi il alla se coucher. Au bout d'une heure, sa jambe jouait régulièrement, et sa bouche, sans avoir repris la position normale, accusait un changement sensible. Une dose égale à celle de la veille suffit, le lendemain, pour faire disparaître toute trace d'une infirmité si extraordinaire.

D'où venait cet enfant, qui, de par la loi dahoméenne, était devenu ma propriété ? Je dus attendre, pour l'interroger, qu'il pût s'exprimer dans le dialecte usité à Whydah. J'appris alors qu'il venait de très-loin, il ne savait d'où. Il ne lui restait aucun souvenir de sa famille ; mais il se rappelait qu'il avait eu déjà trois maîtres, tous les trois fort méchants.

« Et moi, lui dis-je, est-ce que je suis méchant ?

— Oh ! non ; vous, vous êtes bon.

— Veux-tu rester avec moi ?

— Oh ! oui, toujours ! toujours ! »

Je lui donnai le nom d'Augustin.

Et voilà comment je devins négrier, et comment aussi un tableau commencé avec de sombres couleurs s'éclaire, vers la fin, d'un rayon de soleil.

CHAPITRE VIII

Un mot sur la langue dahoméenne. — La femme et la vie de famille. — Comment les Dahoméens châtient leurs femmes. — Funérailles. — Industrie. — Commerce. — Cuisine : le caloulou, le rat, le singe.

Mon étude sur le Dahomé serait très-incomplète, si je ne disais un mot de sa langue nationale ; si je passais sous silence certains usages, certaines coutumes, certaines industries, qui achèvent de caractériser ce peuple.

Pour ce qui concerne la langue des Dahoméens, mon intention n'est pas de faire un cours de grammaire nègre à l'usage des blancs ; je crois d'ailleurs que je trouverais peu d'amateurs. S'il se rencontrait, parmi mes lecteurs, quelqu'un de ces esprits aventureux que l'amour de la science porte à tout affronter, même la dislocation de leurs mâchoires, je puis du moins lui annoncer qu'un de mes anciens confrères travaille depuis longtemps à un dictionnaire dahoméen, et que ce travail doit bientôt toucher à sa fin. En attendant, comme exercice préparatoire, il est de toute nécessité que l'on habitue sa langue à se dérouler en tire-bouchon ; ce résultat obtenu, et j'avoue qu'il en coûte quelque peine, le reste ne sera plus qu'un jeu.

Les dialectes usités sur la côte occidentale de l'Afrique varient à l'infini. Chaque peuplade, si petite qu'elle soit, a le sien. Dans quelques royaumes, comme au Dahomé, on en compte jusqu'à trois. Le langage des gens de Whydah diffère de celui des gens d'Agbomé, et les féticheurs, je l'ai dit, se servent, dans leurs conciliabules, d'expressions mystérieuses connues des seuls

initiés. Le nègre de Lagos parle autrement que celui de Porto-Novo; celui de Porto-Novo autrement que celui d'Agbomé et de Popo.

Cette multiplicité de dialectes fait le désespoir du missionnaire ; et, ce qui ajoute encore à sa peine, c'est le manque d'écriture. Avec une grammaire et un dictionnaire, on finit par pénétrer les secrets de n'importe quel idiome ; mais, quand ces deux moyens manquent, le travail qu'exigent l'étude et l'usage d'une langue est long, pénible au dernier point, et demande une mémoire des plus exercées.

Le dialecte de Whydah, le seul que je connaisse, n'est pas riche; il pourrait se réduire à quelques centaines de mots. La plupart des expressions ont deux, trois, et souvent quatre sens marqués par la différence de la prononciation; et cette différence est très-difficile à saisir pour une oreille européenne. Dans certains cas, le Dahoméen parle sans ouvrir la bouche : ainsi, pour dire oui, il se contente de faire entendre, en levant la tête, un son rauque, absolument comme ferait un homme qui aurait la gorge légèrement prise.

Quant à la vie de famille au Dahomé, je n'apprendrai rien à personne en disant que les Dahoméens vivent dans la polygamie.

Aussi l'on ne s'attend pas à trouver dans ce pays la noble vie qui résulte de l'union de l'homme et de la femme bénie par l'Église au nom de Jésus-Christ.

La mère seule s'occupe de l'enfant, et elle a soin de lui jusqu'à ce qu'il puisse pourvoir lui-même à sa nourriture ; mais ses soins se bornent à peu de chose, et il faut que la race nègre soit bien vivace pour que l'enfant ne périsse pas victime de l'incurie et de la paresse de celle qui lui donna le jour. Sous ce rapport, pas de privilége : l'enfant du riche a le même sort que celui du pauvre; l'un et l'autre sont égaux devant l'abandon maternel. Pas de langes, pas le plus petit morceau d'étoffe pour couvrir leur corps; pas de couche moelleuse pour reposer leurs membres frêles : la terre nue, voilà leur lit. Quand la mère va aux champs ou à la fontaine, elle emporte le négrillon attaché par une ceinture sur le dos. Si ce n'était la compassion qu'inspirent ces pauvres créatures, rien de curieux comme un défilé de femmes

allant faire leur provision d'eau. Elles vont par bandes de douze, quinze, vingt, marchant à la suite l'une de l'autre, la cruche posée sur la tête, la pipe à la bouche, le négrillon sur le dos, jasant comme des pies, sans s'occuper le moins du monde de leur progéniture, dont le corps branle en tout sens.

Passez à midi dans les rues de Whydah, alors que le soleil darde ses rayons les plus brûlants; vous trouverez à chaque pas des tas de négrillons, les uns grouillant dans les immondices, les autres dormant d'un profond sommeil, en compagnie d'une bande de vautours fauves.

Puisque j'en suis sur le sujet des femmes, je veux rapporter deux faits qui démontrent: l'un, l'humeur batailleuse des négresses; l'autre, la manière barbare dont elles sont traitées par leurs maris.

La discorde s'étant glissée dans une case voisine du fort portugais, deux femmes, après avoir préludé par quelques injures, se gratifièrent mutuellement d'une série de horions appliqués de main de maître. La lutte se poursuivait avec des chances égales, lorsque l'une d'elles prit pour point de mire les mâchoires de son adversaire; deux dents ébranlées du premier coup sautèrent au second; l'autre, prompte comme l'éclair, évite un troisième choc, jette son ennemie par terre et lui coupe, avec les dents qui lui restaient, un morceau d'oreille.

L'assistance, impassible jusque-là, s'émut à ce trait et sépara les combattantes.

Les deux furies, accompagnées des témoins de la bataille et portant dans leurs mains, l'une ses dents, l'autre son lambeau d'oreille, se présentèrent à la mission.

J'allai voir avec M. Borghéro de quoi il s'agissait.

« Peste ! lui dis-je en voyant ces deux figures ensanglantées : quel coup de poing ! quel coup de dent ! »

La prétention des négresses n'allait à rien moins qu'à la remise en place des deux échantillons détachés de leur figure. Nous leur fîmes comprendre que cela dépassait nos moyens et n'eûmes rien de plus pressé que de les mettre à la porte.

Un jour que M. Borghéro me donnait une leçon de portugais, ma leçon fut interrompue par des cris que poussait une femme, et qui partaient d'une case voisine de la mission. Ces cris devenant de plus en plus déchirants, nous laissâmes là notre

étude, et, en quelques minutes, nous fûmes rendus près de la case.

La porte était close. Nous criâmes d'ouvrir, pas de réponse. Et le bourreau allait toujours son train, et les cris de la victime devenaient plus faibles. Alors M. Borghéro recula de dix pas, prit son élan, et, d'un vigoureux coup de pied, fit voler la porte en éclats. Nous entrâmes par la brèche, au grand ébahissement des nègres et des négresses qui assistaient à l'exécution.

Le bourreau déposa à l'instant son bambou, et la femme, tombée à terre, se leva avec peine. Le dos de cette malheureuse créature était mâché, et le sang coulait sur plusieurs points. Nous demandâmes à l'exécuteur, qui n'était autre que le chef de la case, pourquoi il maltraitait ainsi cette femme. A l'entendre, elle aurait mérité la mort, et c'était par pure bonté qu'il se bornait à la rouer de coups. A son tour, la victime essaya de nous persuader qu'elle était innocente. Il était assez difficile de découvrir la vérité. Nous nous prononçâmes vivement contre un mode de punition qui assommait, au lieu de corriger; et, se tournant vers les hommes, M. Borghéro leur dit : « Il ne faut jamais maltraiter les femmes. » Puis, se tournant vers les femmes, il ajouta : « Vous devez être soumises et laborieuses. »

Le Dahoméen ne voit, dans la mort de ses proches, qu'une occasion de réjouissances ; et c'est avec un entrain et une joie qui tiennent du délire, qu'il les confie à la terre.

Il n'y a pas de funérailles sans orgie ; mais l'orgie est proportionnée au rang et à la fortune du défunt. Pour le roi et les chefs, c'est une débauche de plusieurs mois : l'eau-de-vie et le sang coulent à flots ; la musique se fait entendre jour et nuit, et les danses ne cessent que par la lassitude des acteurs. Les funérailles bourgeoises n'ont pas le cachet de férocité des premières, parce qu'il est défendu d'immoler les esclaves et les femmes sur la tombe de leurs maîtres ; mais, à part cela, et la durée moindre des cérémonies, ce sont les mêmes pratiques honteuses, le même tapage, la même folie.

Voici comment les choses se passent dans les funérailles que j'appellerai de seconde classe :

Dès qu'un nègre a rendu le dernier soupir, ses parents, ses

amis, ses voisins, qui n'avaient nullement songé à lui porter secours pendant sa maladie, s'empressent de se rendre dans sa case. Les féticheurs arrivent à leur suite, en grand nombre, s'ils flairent une bonne aubaine; en petit nombre, s'ils ont à compter sur une faible rétribution. Ils ouvrent la fête par des momeries bizarres, destinées à chasser l'esprit malin du corps du défunt; ils sont aidés, dans cette opération, par les assistants, qui poussent des cris effroyables avec accompagnement d'une musique infernale.

Ensuite commencent les réjouissances. L'eau-de-vie, versée à profusion, stimule les moins ardents. La danse, modérée d'abord, s'anime progressivement et arrive bientôt à un degré de vertige inexprimable; des cris, des hurlements qui tiennent de la bête féroce; une musique, en accord parfait avec les sons rauques qui sortent des gorges avinées; le mort, placé sur une natte au milieu de la case: voilà la scène du premier jour et de la première nuit.

L'ensevelissement a lieu le lendemain; un trou creusé au centre du taudis reçoit le cadavre.

Il est vêtu de son plus beau pagne, et les divers objets qui étaient à son service pendant sa vie sont placés à ses côtés; on y joint une provision d'eau-de-vie, nécessaire pour le grand voyage qu'il entreprend. Après l'avoir ainsi pourvu de tous les objets indispensables pour débuter avec honneur dans l'autre monde, on le couvre en chantant d'une légère couche de terre, et les danses reprennent de plus belle, et les calebasses pleines d'eau-de-vie passent de main en main.

Chaque jour voit se renouveler les mêmes scènes, et les funérailles ne prennent fin que lorsque la terre, jetée dans la fosse par couches légères, a atteint le niveau du sol. Alors chacun rentre chez soi, et les blancs voisins de la case mortuaire, délivrés du vacarme qui redoublait toujours à l'approche de la nuit, peuvent enfin se livrer au repos.

Le Dahoméen n'est pas industrieux, et, le fût-il, le roi entraverait l'essor de son génie en lui enlevant le mobile de tout travail, le gain.

Au Dahomé, dès qu'un indigène a acquis une certaine habileté dans n'importe quel art, le roi l'appelle près de lui, se

réserve le fruit de son travail, et ne lui donne, en retour, qu'un maigre salaire. De là vient que l'industrie du royaume se borne à la confection de quelques objets d'un usage journalier.

La poterie, fabriquée à Agbomé par les amazones, ne produit que deux articles : des pots et des pipes. Les pots sont informes, et le moindre choc les met en morceaux. Les pipes n'ont pas l'odeur âcre et forte des pipes d'Europe; mais elles manquent d'élégance et résistent peu de temps à l'action continue du feu.

L'industrie textile est encore à l'état d'ébauche; elle ne produit que quelques toiles de hamac et quelques pagnes. Bien que la matière première, le coton, ne coûte absolument rien, puisque chacun peut le cueillir sur les arbustes qui le produisent, les étoffes qui sortent des métiers dahoméens sont d'un prix relativement élevé.

Chaque village possède un forgeron : Whydah, en qualité de ville du premier ordre, en possède deux. Ces fils de Vulcain sont, en général, peu habiles. Dans la forge du mieux achalandé je n'ai vu, en fait d'outils, qu'un soufflet formé de deux outres qu'on presse avec rapidité et alternativement à l'aide de deux bâtons; une culasse de canon qui servait d'enclume; un marteau, des pinces et un tronçon de lime. La provision de fer consistait dans de gros clous et de vieux cercles de barriques. Tous les articles qui sortent des mains de ces ouvriers sont informes et mal forgés.

Le roi garde dans son palais plusieurs nègres qui travaillent l'or et l'argent; je ne les ai pas vus à l'œuvre; mais, d'après les échantillons de leur travail que j'ai eus sous les yeux, je crois que leur habileté ne dépasse guère celle des forgerons.

J'ai remarqué encore, au Dahomé, des nattes qui n'ont ni le fini ni le brillant des nattes de Zanzibar; des chapeaux d'une dimension et d'un poids tels qu'une tête carrée d'Allemagne pourrait seule les supporter, et c'est tout.

Il y a, au Dahomé, un ministre du commerce; son nom et sa figure paraîtront dans l'histoire de la mission catholique; je ne parlerai pas de son ministère, par la raison que sa place est une vraie sinécure.

Le seul objet de commerce est l'huile de palmier; les indigènes

l'échangent pour les divers produits d'Europe. Il se fait encore quelques affaires sur les peaux de singe, la poudre d'or, et les dents d'éléphants; mais elles sont si peu considérables qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter.

Cuisine. — Je crains bien que les gourmets, qui auront souri en voyant ce mot au sommaire du chapitre, ne crient à la trahison, leur lecture achevée. C'est qu'en effet l'art culinaire n'a rien à voir dans la cuisine dahoméenne.

Parmi les mets à l'usage des indigènes, il en est deux qui priment tous les autres. Le premier est décoré du nom le plus harmonieux qui soit dans la langue indigène : le caloulou.

Quelle étiquette alléchante!

Il est certain que le nègre raffole de ce mets; mais l'Européen qui le goûte pour la première fois se croit arrivé à son dernier jour, tant son palais en feu et ses entrailles en révolution lui causent de douleurs. Ce n'est là, cependant, qu'une crainte puérile; le caloulou est inoffensif, et un usage journalier permet de l'apprécier à sa juste valeur. J'avoue que, dans les derniers temps de mon séjour en Afrique, je le mangeais avec délices...; il est vrai que j'étais devenu quelque peu nègre. Au reste, voici la manière de le confectionner :

Vous prenez d'abord une livre de poisson fumé, que vous émiettez menu dans une casserole; vous hachez ensuite une bonne poignée d'une herbe que les Portugais appellent langue-de-vache; vous arrosez le tout d'un quart de litre d'huile de palmier; vous y ajoutez de l'assa-fœtida, gros comme une noisette, quelques grains de sel et trente piments de Cayenne, dits piments enragés; faites cuire une heure et servez chaud.

Les épinards peuvent tenir lieu de la langue-de-vache, et l'huile de ricin remplace, à s'y méprendre, l'huile de palmier.

Le second mets, que je recommande d'une manière spéciale, est fourni par le rat.

Que les goûts sont divers! Le nègre préfère ce rongeur au poulet. Mais il y a rat et rat. Il dédaigne le rat de maison, et n'estime que le rat des champs ou le rat d'eau.

La manière de le préparer est des plus simples : on le fait cuire sur des charbons ardents, avec son poil et ses entrailles.

J'entendais vanter si souvent la saveur merveilleuse de ce petit

animal, que je résolus de vider les doutes que j'avais toujours eus à l'endroit de la délicatesse de sa chair. J'achetai donc un rat; quoiqu'il ne fût que de grandeur moyenne, il me coûta cinquante centimes.

Comme je me dirigeais vers la cuisine, tenant par la queue ce gibier de nouvelle espèce, Pedro, notre chef, était assis sur le seuil de la porte.

« Ah! me dit-il dès que je fus près de lui, le père va se régaler aujourd'hui. »

A dix heures, le rat paraissait sur la table.

C'est qu'il avait vraiment bonne mine, couché sur le flanc, avec son fin museau, sa queue mince comme une ficelle, et ses petites pattes doucement repliées sous le ventre.

Faut-il tout dire? J'hésitai quelques secondes avant de le piquer de mon couteau. D'abord je détachai timidement une cuisse, que je mangeai plus timidement encore. Mes confrères m'ayant demandé : « Est-ce bon? — Attendez un peu, » répondis-je; et j'enlevai l'autre cuisse. Je la trouvai meilleure que la première.

« Voyons, passez-moi un peu de ce gibier, » reprit l'un d'eux. Comme j'attaquais l'épaule, je lui servis l'une des pattes de devant.

La grimace qu'il fit en la suçant ôta aux autres l'envie de tenter l'épreuve.

J'achevai la bête, à l'exception de la queue et de la tête, que le négrillon qui servait à table happa au passage de la salle à manger à la cuisine.

« Mais le rat est-il réellement bon, me demanderez-vous?

— Oui.

— Est-il préférable à une côtelette?

— La question étant indiscrète, je la laisserai sans réponse. »

Je vais terminer ce chapitre en indiquant la façon de préparer un animal qu'on n'a pas encore classé, du moins que je sache, au nombre des bêtes bonnes à figurer sur une table.

On a toujours dit : « Pour faire un civet, il faut un lièvre. » Au premier abord, il semble que c'est là une vérité incontestable; mais quelques restaurateurs ne partagent pas cet avis, et je me permettrai de corroborer leur opinion de ma faible autorité en ces matières.

Je me pris un jour à faire un civet; et je n'employai pas de lièvre, pas même un lièvre de gouttière. Je trouvai mon sujet... dans l'intéressante famille des singes.

Un agent de la factorerie française m'avait fait cadeau d'un superbe quadrumane à museau de loup. Il servit près d'un mois à l'amusement des enfants de l'école; mais, comme sa férocité le rendait dangereux, et que les cris qu'il poussait la nuit fatiguaient un de mes confrères malade, je dus songer à le faire disparaître. Après l'avoir offert inutilement à plusieurs personnes, je me décidai à le tuer. Je retardais cependant de jour en jour cette exécution lorsque, un samedi soir, Pedro vint prendre mes ordres pour le déjeuner du lendemain. Je tournais depuis longtemps autour d'un cercle inexorable, qui m'offrait successivement, avec une monotonie désespérante, aujourd'hui le maïs, demain l'igname, puis la patate, le manioc, le haricot noir et autres légumes de même valeur. Je priai le chef de me donner la nomenclature des provisions qu'il avait sous la main; question inutile, puisque je savais déjà ce qui en était, mais je le fis sans en avoir conscience.

Pedro, avec cet air grave qui le quittait rarement, compta sur ses doigts toutes les richesses de sa cuisine...; comme je paraissais médiocrement réjoui de son addition, il ajouta :

« Père, il y a aussi un poulet qui se promène dans la cour.

— Mais, tu sais bien, lui dis-je, qu'on le garde pour les malades.

— Et alors, que faut-il faire?

— Tue le macaque, et fais-le cuire.

— Tuer le macaque..., jamais!... s'écria le vieux nègre; et il serra sa tête de ses deux mains.

— Fais ce que je te dis, et promptement.

— Mais le père n'y pense pas; le lieutenant du fort n'en a jamais mangé (1).

— Et que m'importe ton lieutenant!

— Mais comment le préparer?

— Sois tranquille, je m'en charge. Va chercher le singe. »

Pedro partit, disant entre ses dents : « Décidément le père est

(1) Dans sa jeunesse, Pedro avait été le cuisinier d'un lieutenant portugais.

devenu fou; dans tous les cas, le lieutenant n'eût jamais mangé d'un pareil animal. »

Il reparut au bout de quelques minutes, traînant le singe après lui. La vilaine bête n'avançait que lentement, comme si elle eût prévu le sort qui l'attendait. Sur mon ordre, le chef lui fit boire de force un demi-verre de tafia, qui l'émut à peine. Il fut bientôt tué et dépecé.

J'avais dit à Pedro que je me chargeais de la cuisson; mais, au moment d'opérer, il me vint certains doutes sur ma capacité. Le fait est que je ne savais à quelle sauce mettre l'animal; et puis une sauce ne se conditionne pas qu'avec de l'eau; or les ingrédients que j'avais sous la main se réduisaient à peu de chose.

Il fallait se décider cependant, voici ce que je fis :

Je versai dans une marmite environ un demi-litre de vin et autant d'eau; faute de lard, je fis hacher deux oreilles de cochon; avec l'intention de mettre des carottes, je mis une douzaine de tomates sauvages; j'y ajoutai du sel, du piment, et, cela fait, je dis à Pedro : « Fais-en maintenant ton affaire.

— Et le père croit que ce sera bon? fit le vieux nègre.

— Certainement, lui répondis-je, et je voudrais bien voir que tu eusses quelque doute là-dessus. »

Le soir, Pedro ne manqua pas de me demander, après le rôti :

« Eh bien! père, comment l'avez-vous trouvé?

— Délicieux, lui répondis-je.

— Ah! reprit-il, que le père est donc habile! je n'aurais jamais cru que le macaque fût bon à autre chose qu'à faire des grimaces.

— Tu vas en juger par toi-même, et à l'instant, car je te condamne à manger la côtelette qui reste. »

Le chef ne fit aucune objection, et, quand il eut subi sa peine, il s'écria :

« Ah! si le lieutenant revenait! »

Qu'ajouter encore, sinon que le civet fut goûté à l'égal du rôti, et que l'on reconnut qu'une cuisse de chevreuil ne valait pas un gigot de singe.

CHAPITRE IX

Le sol dahoméen. — Les lagunes. — Productions du sol : le maïs, l'igname, le manioc, la patate, le haricot noir. — Les fruits : la banane, l'orange, le cédrat, le citron, l'ananas, le coco, la papaye, la goyave, les pistaches. — Les fleurs. — Les arbres : le baobab, le fromager, le lodoïode, les bois de fer, le palmier. — Les animaux domestiques, les oiseaux. — La chasse au Dahomé. — Les serpents. — Les animaux féroces.

Le sol du Dahomé est plat; de nombreuses lagunes le coupent en tous sens. La nature des terrains n'est pas la même partout : près de la mer, et assez avant dans les terres, c'est du sable; au bord des lagunes, c'est du sable mêlé de vase; dans les parties basses, là où les eaux de la saison pluvieuse s'accumulent et séjournent longtemps, le fond est d'argile noire; ailleurs, c'est de la terre jaune un peu grasse.

Les lagunes changent d'aspect à chaque instant : ici, elles sont d'une largeur à simuler un lac, avec ses molles ondulations, lorsque la brise souffle fraîche et légère; avec ses tempêtes quand le vent rugit avec force; là, étroites au point de n'être plus qu'un chenal; plus loin, encombrées d'herbes et de joncs; ailleurs, l'eau disparaît sous un amas de verdure parsemé de fleurs, dont le parfum monte au cerveau et l'alourdit. Sur quelques points, les lagunes sont tellement profondes, que les pirogues ne peuvent nager qu'à l'aide de pagaies; sur d'autres, tellement basses, que les nègres sont obligés de se mettre à l'eau pour pousser les embarcations.

Les productions du sol dahoméen destinées à la nourriture de l'homme sont en petit nombre, et ne sont remarquables ni par leur variété ni par la finesse de leur goût. L'Européen, dès qu'il a posé le pied sur ce sol, doit changer entièrement sa manière de vivre. Le pain et le vin, ces deux bases de toute nourriture substantielle, lui feront complétement défaut. Le grain de blé jeté sur cette terre incandescente germe très-vite et forme en quelques jours une tige admirable, couronnée d'un épi magnifique; mais quand, après l'avoir cueilli, on le froisse dans les mains, il ne reste que des débris d'alvéoles entièrement vides de grains.

La culture de la vigne a été essayée à plusieurs reprises, et toujours sans succès, même avec les plants venus des contrées les plus chaudes de l'Espagne. Les ceps se déploient en d'immenses ramures, pour ne donner ensuite qu'un raisin petit, sec et sans saveur. Au début de la mission, alors que j'habitais une sorte de hutte construite au centre du jardin, un seul pied de vigne avait suffi pour former un berceau de verdure devant la porte de ma baraque; le raisin y abondait; j'en comptais, je crois, une centaine de grappes. Je suivais de l'œil, jour par jour, la maturité de ce fruit précieux, attendant pour le goûter que sa peau fût devenue bien noire. Quelle déception! ces grains, si beaux en apparence, n'avaient qu'un jus d'un goût détestable. Trente grappes fournirent à peine un quart de verre d'un vin bon, tout au plus, pour soulever l'estomac.

La pomme de terre subit, sur le sol dahoméen, des modifications qui en changent entièrement la couleur et le goût. Semée à la saison pluvieuse, elle couvre le sillon d'une belle verdure; mais cette apparence est trompeuse, comme l'apparence de la vigne : on recueille à peine la valeur de la semence première, et le tubercule nouveau, de teinte noirâtre, est fade et indigeste.

Les plantes d'Europe ne viennent qu'au prix de beaucoup de soins, et encore d'une manière défectueuse; leur saveur se modifie sensiblement. Les radis font exception; ils viennent vite et dans de bonnes conditions.

Le territoire d'Agoné, distant de Whydah de quelques lieues, produit un petit oignon de la grosseur du pouce; sans avoir la valeur de celui d'Europe, il est apprécié des amateurs, qui doivent, il est vrai, s'en contenter, faute de mieux.

Le maïs est la principale nourriture du Dahoméen. Il vient à

merveille sur ce sol chaud et humide à la fois. Haute d'environ huit pieds, chaque tige porte deux et souvent trois épis d'une grosseur extraordinaire. On peut obtenir deux récoltes de maïs chaque année, et sa culture ne demande presque aucun travail; or ce dernier point est capital pour le nègre. Quoi qu'en disent certains voyageurs, le nègre n'aime pas le travail; s'il est esclave dans une plantation, le fouet du commandeur lui fera accomplir une tâche surhumaine; mais, livré à lui-même, il passera des journées entières couché sur sa natte. De là ces deux axiomes, qui sont également vrais, bien que contradictoires : Travailleur comme un nègre, Fainéant comme un nègre.

Voici comment s'y prennent les indigènes pour cultiver le maïs, et les préliminaires de cette culture sont applicables à toutes les semences qu'ils confient à la terre.

Lorsque la saison sèche touche à sa fin, ils mettent le feu aux hautes herbes, et, en quelques heures, le terrain est déblayé et couvert d'un engrais qui augmente la fécondité du sol. Ce procédé de défrichement a bien quelques inconvénients; ainsi lorsque le vent souffle avec violence, l'incendie se propage au loin, atteint les fôrets, les brûle en partie, et ne respecte pas davantage les cases des colons qui se trouvent sur sa route. Mais les nègres ont peu de souci de semblables misères; les forêts brûlées ne tardent pas à reverdir, un jour suffit pour relever les cases détruites, et sans une goutte de sueur, sans que leurs bras se soient roidis sur la bêche, les champs sont défrichés. Quand le terrain est suffisamment détrempé par les pluies, le grain, jeté sur le sol de distance en distance, est recouvert d'une couche légère de terre, et tout est fait, le colon n'a plus qu'à se croiser les bras; deux mois de chaleur humide lui donnent une bonne récolte. Cependant, malgré une culture aussi facile, des prairies entières restent en friche. C'est que le nègre vit au jour le jour; quelques épis lui semblent une provision inépuisable, et la famine, qui vient souvent visiter son foyer, ne le corrige pas de son insouciance.

Le maïs, pour servir d'aliment, subit trois préparations d'une simplicité primitive. Quand l'épi n'est encore qu'une masse laiteuse, alors que le grain est à peine formé, les indigènes le font griller sur des charbons ardents; et, à les voir mordre dessus,

on ne saurait douter de la valeur de ce mets. Un grand nombre de familles mangent ainsi la moitié de leur récolte avant qu'elle ait atteint sa maturité. La seconde manière d'accommoder le maïs consiste à le faire bouillir dans un pot de terre. La troisième manière est plus compliquée : on réduit le maïs en farine grossière, on laisse aigrir cette farine dans l'eau, et, pour confectionner le pain national, il ne reste plus qu'à la pétrir en forme de boule, de la grosseur du poing.

J'ai mangé le maïs selon les trois méthodes; je préfère de tous points la première.

La Providence a donné l'igname aux nègres, comme seconde base de leur nourriture.

Vu de loin, un champ d'igname ressemble à une plantation de vigne. Sa culture, sans exiger beaucoup de soin, demande cependant un certain travail. Il faut d'abord placer la semence assez profondément dans le sol, entourer ensuite d'une masse de terre, en forme de cône, sa tige volubile, et enfin lui donner un bambou pour tuteur. Après cela, il n'y a plus qu'à la garder de la dent du chevreuil. Le rhizome de l'igname devient très-volumineux; son poids est de douze à vingt-cinq kilogrammes; la peau extérieure enlevée, la chair est d'une blancheur éclatante. On dit que l'igname remplace avantageusement la pomme de terre. Je ne le crois pas. Cuit à l'eau, il forme une bouillie gluante, dont la vue est loin d'éveiller l'appétit; cuit sous la cendre, il prend une teinte dorée qui prévient en sa faveur; mais, bouilli ou rôti, il est lourd et indigeste.

Comme ressource alimentaire, mais à un degré inférieur, le manioc se range près du maïs et de l'igname.

Cet arbuste croît sans culture; sa tige, haute de deux à trois mètres, noueuse et cassante, renferme un suc laiteux, qu'on regarde comme un poison des plus violents. La racine, torréfiée d'abord, râpée ensuite, fournit une fécule saine et nourrissante. Le tapioca est extrait de la fécule du manioc.

Les blancs sont les seuls à apprécier les qualités de la patate. Cette racine, légèrement sucrée, est dédaignée des nègres : leur palais, blasé par l'usage continu du piment et de l'eau-de-vie, s'accommode mal de ce mets anodin. Aussi la patate est-elle peu cultivée; elle ne paraît au marché que de loin en loin, et son prix est relativement élevé.

Un petit haricot noir va clore la série des comestibles sérieux que le règne végétal fournit aux Dahoméens. Ce haricot, de la grosseur et de la forme d'un pois, couvert d'une peau noire et épaisse, renferme peu de substance alimentaire. La soupe faite avec ce légume, très-goûté des nègres, attriste l'œil avant de porter le trouble dans l'estomac. Les blancs n'abordent ce haricot que dans les cas d'extrême nécessité. Sa farine sert de base à l'unique produit de la pâtisserie indigène. Délayée et fortement battue, elle donne une pâte mousseuse, qui, jetée en petite quantité dans l'huile bouillante, s'élève en forme de boule, et prend la couleur et la tournure d'un beignet. Tout comme en Europe, une bande de gamins entoure du matin au soir les marchands de ces sortes de gâteaux. J'ai goûté une fois de ces beignets, qui, par leur forme et leur couleur, me rappelaient les friandises du jeune âge; ils sont détestables.

Les fruits du Dahomé n'offrent pas une grande variété, et leur réputation a été singulièrement surfaite. Je vais les passer en revue, en rectifiant les jugements erronés dont ils sont encore l'objet.

Commençons par la banane.

Les naturalistes comptent douze espèces de bananes; trois de ces variétés croissent sur le sol dahoméen : la banane du Brésil, appelée banane d'argent, la banane de San-Thomé, et la banane dite du Dahomé. La première a un goût délicieux; la blancheur éclatante de sa peau lui a mérité le surnom qui la distingue des autres. La seconde, qui lui est inférieure, n'est pas cependant à dédaigner; sa chair est plus grasse, et les filaments de la peau extérieure, qu'on n'enlève qu'imparfaitement, lui donnent un peu d'amertume. La troisième variété est le lot des affamés et des singes.

La banane est un aliment sain et agréable; en la pressurant, on peut en obtenir une liqueur qui n'est pas sans mérite.

La tige du bananier, grasse et épaisse, ne s'élève guère à plus de cinq à six mètres; ses feuilles, longues et larges, le revêtent en entier d'une sombre verdure; il porte à sa cime deux, trois, et quelquefois quatre régimes, renfermant chacun cinquante à quatre-vingts baies, qui ont une grande ressemblance avec de petites courges allongées. Le bananier croît rarement isolé; il

forme des massifs plus ou moins épais; quelques-uns de ces massifs comptent dix à douze tiges.

L'oranger de la côte occidentale d'Afrique ne ressemble guère à ces petits échantillons de l'espèce qui viennent, à grands frais, dans les serres d'Europe. C'est un arbre magnifique, qui s'étend en d'immenses rameaux chargés de fruits superbes : un seul pied suffirait pour fournir à la consommation d'une famille nombreuse. Les oranges, plus grosses que celles d'Espagne et d'Italie, ont un goût un peu acide, très-appréciable dans les pays chauds; cueillies, elles se conservent à peine quatre à cinq jours; mais c'est là un petit inconvénient quand on n'a qu'à étendre la main pour en avoir de fraîches. Elles sont si communes, que les enfants s'en servent dans leurs jeux en guise de boules, dans leurs petites colères en guise de projectiles.

Le cédratier rivalise en hauteur et en ramure avec l'oranger; son fruit est très-gros; les indigènes l'emploient comme laxatif.

Le citronnier n'atteint pas la hauteur des végétaux dont je viens de parler; mais il a plus de grâce. Le citron du Dahomé, plus petit que celui d'Europe, est couvert d'une peau très-mince.

Tout le monde connaît l'ananas, sinon pour en avoir goûté, au moins pour en avoir vu. L'ananas a la forme d'une pomme de pin; sa peau est légèrement dorée; il est surmonté d'une petite couronne de feuilles vertes; il exhale un parfum des plus suaves, et il est d'un goût délicieux.

Eh bien, au Dahomé, l'ananas n'a pas de valeur, il pourrit dans les champs comme un objet de rebut.

Le cocotier, qui pourrait être très-commun sur la côte occidentale d'Afrique, y est assez rare; c'est que le nègre n'aide en rien à la fécondité de cette terre; il jouit des biens que la Providence lui envoie, et ne travaille absolument que pour obtenir du sol les quelques fruits nécessaires à sa subsistance.

Le cocotier, qui appartient à la famille des palmiers, suffit à lui seul pour donner un peu de poésie au terrain le plus aride; son tronc, mince, poli, entièrement nu, s'élève à une hauteur de dix-huit à vingt mètres; il est couronné par un magnifique faisceau de feuilles d'un vert éclatant, très-longues, très-larges; au centre de la couronne croît un bourgeon terminal, qui a beaucoup de ressemblance avec le chou du palmier. Les fruits du cocotier pendent en grappes, soit au-dessous, soit au milieu des

feuilles; ils sont de la grosseur d'une tête d'homme. Un brou vert, filandreux, épais, recouvre le noyau, formé d'un tissu uni, dur comme la pierre; ce noyau renferme une eau légèrement blanche; en mûrissant, cette eau se change en une amande qui rappelle, mais de loin, le goût de la noisette. J'ai dit de loin; car, malgré l'affirmation de quelques voyageurs, l'amande du coco ne vaut pas la noisette; le premier suc enlevé, il ne reste dans la bouche qu'un amas de débris d'un goût aussi douteux que serait de la sciure de bois. Ces mêmes voyageurs n'ont pas craint d'assimiler le liquide contenu dans la noix à une crème savoureuse. Je ne veux ni critiquer leur goût ni soupçonner leur bonne foi; peut-être étaient-ils affamés le jour où ils firent cette découverte. Après une longue course sur un sable brûlant et un jeûne forcé de vingt-quatre heures, la détresse de mon estomac avait tellement excité mon imagination, que je crus, moi aussi, manger de la crème en aspirant le liquide contenu dans le coco. Mais l'illusion ne dura qu'un instant.

Dans certains pays, le cocotier constitue une véritable richesse. Avec la coque du fruit, on fait des vases, des coupes et une infinité de petits ouvrages remarquables par leur ciselure; la filasse du brou fournit des cordages; les feuilles servent à faire des nattes, des paniers; elles remplacent la tuile et l'ardoise pour la toiture des maisons : mais, à part le fil qui lui sert pour tresser ses engins de pêche, le Dahoméen néglige d'utiliser les divers produits du cocotier.

D'après les naturalistes, le papayer, genre de plantes dicotylédones, est le type de la famille des papayacées, voisine des cucurbitacées. Quel choix de noms harmonieux!

Malgré le mérite réel du langage scientifique, nombre de lecteurs me sauront gré de leur dire, en style simple, que le papayer, pour appartenir à une famille portant un nom baroque, n'en est pas moins un arbuste gracieux. Sa tige laiteuse, simple, sans ramification, porte au sommet un bouquet de larges feuilles; le fruit a la grosseur, la forme, et quelque peu aussi le goût du melon. Ce fruit, loin d'être apprécié sous le tropique, y est l'objet d'un souverain dégoût. Le nègre le dédaigne, et je n'ai connu qu'un blanc qui en fît ses délices.

La goyave, la pomme d'acajou et la pistache de terre vont compléter notre aperçu sur les fruits du Dahomé.

La goyave rappelle la poire par sa forme et sa grosseur; sa chair blanche, savoureuse, exhale un parfum délicieux.

L'arbuste qui produit la pomme d'acajou ne doit pas être confondu avec les deux arbres de ce nom, qui donnent, l'un le bois d'ameublement, l'autre les madriers et les fortes planches pour les constructions navales. La pomme d'acajou ne se recommande ni par sa saveur ni par son parfum; mais la petite noix dont elle est le support a une valeur réelle. Cette noix, de forme allongée, lisse, grisâtre, renferme une amande blanche d'où l'on extrait une huile très-inflammable; cuite sous la cendre, elle a le goût de la châtaigne.

Les pistaches de terre ne sont autres que les amandes de l'arachide, petite plante qui ne s'élève pas au-dessus du sol. Ces amandes, de couleur violette, sont renfermées dans de longues gousses qui, en mûrissant, s'enfoncent légèrement dans la terre. En Gambie, l'amande d'arachide est l'objet d'un commerce très-actif; elle donne une huile limpide et d'un goût agréable; au Dahomé, cette amande est très-prisée des nègres, qui la croquent en guise de bonbon.

Je pourrais ajouter encore plusieurs fruits à cette nomenclature; mais, comme ces fruits sont généralement laissés à l'appétit vorace des singes, je ne leur ferai pas l'honneur d'une mention.

Quant aux fleurs du Dahomé, elles n'occupent une grande place, ni dans mes notes ni dans mes souvenirs; et cela tient, je crois, d'abord à la rareté de ces mêmes fleurs, et aussi, de ma part, à une éducation négligée sur ce gracieux sujet.

Les lagunes, cependant, sont parsemées de fleurs, les unes remarquables par le parfum qu'elles exhalent, les autres par leurs couleurs éclatantes; mais, si j'excepte le nénuphar et le nymphée, j'ignore et le nom et la classification des variétés qui ont fait de la surface de ces eaux un jardin odorant.

En terre ferme, la seule fleur qui attire l'attention est la fleur rouge d'un petit arbuste épineux, de la famille des acacias. Quelques fleurettes perdues au milieu des buissons et des hautes herbes y brillent bien un peu; mais c'est à la manière des vers luisants, et il en faudrait des centaines pour former le plus petit bouquet.

Pauvre des productions nécessaires à la vie de l'homme, pauvre de ce qui donne du charme à son existence, cette terre, qui semble maudite, offre cependant à l'admiration des Européens des forêts merveilleuses, peuplées d'arbres géants.

Admirons d'abord le boabab, qui est le roi du règne végétal. Le tronc de cet arbre, dont la hauteur ne dépasse pas six mètres, acquiert, dans certains pays d'Afrique, jusqu'à vingt-cinq mètres de circonférence; un magnifique faisceau de branches, longues de dix-huit à vingt mètres, lui tresse une couronne d'un vert sombre, impénétrable aux rayons du soleil : un régiment entier pourrait camper à son ombre. Son fruit, sorte de capsule ligneuse, longue de vingt-cinq à trente centimètres, contient une matière charnue légèrement sucrée, à l'usage des singes. Le baobab du Dahomé n'atteint pas la grosseur de celui du Sénegal.

Le fromager, ou cotonnier, occupe le premier rang après le baobab. Cet arbre, très-commun au Dahomé et sur toute la côte occidentale d'Afrique, est vraiment remarquable. Quelques années suffisent pour en faire un géant; le tronc, gros et élancé, est couvert d'une peau très-épaisse, de teinte verdâtre, protégée dans son entier d'une cuirasse épineuse; le fruit renferme des graines noires enveloppées d'un duvet assez semblable au coton; ce duvet, qu'on ne peut pas filer parce qu'il est trop court, sert cependant à garnir certains meubles.

Le baobab et le fromager ne sont d'aucune utilité pour le pays qui les produit; leur bois est impropre aux constructions, et, jeté dans le foyer, c'est à peine s'il donne assez de chaleur pour cuire la bouillie des nègres.

Le lodoïcée, appelé aussi cocotier de mer, et que plusieurs voyageurs ont confondu avec le rondier, forme, à une heure de Whydah, vers Savi et vers Godomé, de vastes forêts où il règne presque seul. A la différence des autres arbres, qui vivent en bonne harmonie sur le même terrain, et se partagent fraternellement l'air et le soleil, le lodoïcée vit en famille, et ne souffre à ses pieds que quelques broussailles et quelques hautes herbes dont le détritus ajoute chaque année à sa vigueur. Le tronc de cet arbre, haut de quinze à vingt mètres, s'élève en ligne droite, et porte à son sommet un superbe couronnement de feuilles et de fruits. Les feuilles, longues de deux mètres sur trois mètres de

large, produisent, lorsque le vent souffle avec force, un bruit lugubre. Les fruits, qui pèsent de dix à quinze kilogrammes, renferment une substance gélatineuse d'un goût détestable. Le bois du lodoïcée est excellent pour les constructions, et un ébéniste habile en tirerait de très-jolis meubles.

Les forêts du Dahomé comptent plusieurs variétés de bois de fer; les nègres n'ont jamais songé à les utiliser, et le manque de routes et de moyens de transport a jusqu'ici empêché les blancs de les livrer à l'exportation.

Si, au lieu de classer les arbres d'après la majesté de leur port, la dimension de leur ramure, j'avais tenu compte de leur utilité, le palmier eût occupé la première place : c'est lui qui constitue la véritable richesse du Dahomé.

Le palmier comprend une grande variété de sujets; mais le seul que le nègre apprécie et qu'il entretienne avec soin, est le palmier qui porte à la cime du tronc des grappes de fruits gros comme une châtaigne, mais plus aplatis et de couleur jaunâtre. La chair de ce fruit lui donne une huile grasse qu'il échange avec les divers produits d'Europe, et qui lui sert aussi pour ses fritures et ses ragoûts.

Le roi et les dignitaires du gouvernement possèdent d'immenses plantations de palmiers; chaque nègre libre en possède quelques pieds; les esclaves grappillent un peu partout: le bambou du propriétaire leur cingle les épaules de temps à autre pour leur inculquer la distinction du tien et du mien; mais ils n'attendent pas que leurs épaules soient guéries pour recommencer la maraude.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait connaître en quelques pages la flore dahoméenne; j'ai simplement parlé des plantes qui ont le plus fixé mes regards au milieu de cette végétation luxuriante, laissant à d'autres le soin de compléter un sujet que le manque d'études spéciales et les limites assignées à cette relation de voyage ne me permettent pas de traiter d'une manière suivie. Ces réserves s'appliquent également à la faune dahoméenne.

Le Dahomé renferme un nombre infini d'animaux malfaisants et très-peu d'animaux utiles.

Dans tous les pays, l'homme est condamné à gagner son pain à la sueur de son front, et la terre ne lui livre ses richesses qu'en échange de fatigues et d'efforts continus; mais du moins certains animaux partagent son labeur : le bœuf sillonne un sol durci que la main armée du hoyau serait impuissante à soulever ; le cheval porte le fardeau qui écraserait ses faibles épaules ; il lui prête la vitesse de ses pieds pour les longues courses, et l'âne, ce pauvre dédaigné, lui rend des services qui, pour être peu brillants, n'en sont pas moins utiles. Au Dahomé, l'homme est seul pour faire son travail.

Quelques chefs possèdent des troupeaux de bœufs, composés chacun d'une cinquantaine de sujets ; mais cette race dégénérée ne résiste pas à la fatigue, elle n'est bonne que pour la boucherie, et ne fournit d'ailleurs qu'un aliment sec et sans saveur.

Le cheval, importé à grands frais de l'étranger, dépérit rapidement ; deux ou trois années de séjour dans ce pays suffisent pour en faire un piteux animal.

Le seul âne que j'aie vu était dans un état si misérable, il avait une mine si désolée, que je lui souhaitais un prompt repos sous cette terre inhospitalière qui n'avait donné ni un chardon à sa faim, ni une goutte d'eau fraîche à sa soif.

Les moutons du Dahomé diffèrent de ceux d'Europe ; ils sont plus petits et couverts d'un poil long et soyeux.

Les cochons, qui vivent presque à l'état sauvage, errent jour et nuit, soit dans la campagne, soit dans les villes et les villages, faisant leur pâture des immondices qui jonchent le sol. Ils sont généralement maigres, et la nourriture immonde qu'ils absorbent donne à leur chair, déjà si indigeste dans les pays chauds, un goût détestable, qu'il est impossible d'analyser.

Sans les poules, qui fort heureusement abondent dans le pays, le meilleur cordon bleu se trouverait embarrassé pour improviser un repas honnête avec les ressources prochaines qu'il a sous la main; car pour les ressources que j'appellerai éloignées, il faut y songer à l'avance, vu qu'elles courent les plaines, se cachent dans les bois ou volent dans les airs.

La poule du Dahomé est très-petite, et ses œufs ne sont guère plus gros que des œufs de pigeon. A mon arrivée à Whydah, une belle poule valait cinquante centimes, et un œuf deux cen-

times. Trois ans après, grâce aux stations plus fréquentes et plus prolongées des avisos de guerre et des navires marchands, les poules et les œufs avaient doublé de prix.

La campagne de Whydah nourrit de belles chèvres, qui ne diffèrent pas essentiellement de celles d'Europe; la viande de chevreau est très-appréciée des blancs; les nègres gardent pour leur usage les boucs et les vieilles chèvres, dont l'odeur nauséabonde leur est agréable.

Si j'ajoute à cela quelques canards, j'aurai donné la liste complète des viandes qui constituent les ressources culinaires que tout à l'heure j'appelais prochaines.

Les ressources éloignées valent infiniment mieux; mais malheureusement elles sont très-éloignées. Ainsi le chevreuil est une admirable bête, admirable quand il court dans la plaine, bien plus admirable encore aux yeux des chasseurs, alors que, couché sur le flanc, il occupe sur la table la place d'honneur : mais que de peines, que de fatigues, pour en venir à cet heureux résultat! La gazelle aussi est un gracieux petit animal; mais que ses jambes sont lestes et que les pieds du chasseur sont lourds! Celui-ci avait compté sur un morceau royal, et voilà qu'il vient de disparaître au plus profond du bois. Il ne reste plus au poursuivant qu'à s'asseoir sur l'herbe, à essuyer la sueur qui coule de son front, et à regarder piteusement la poignée de farine de manioc qui gît au fond de son sac.

A ce propos, je veux vous raconter l'histoire de deux novices de saint Hubert.

Pendant que j'habitais Whydah, deux jeunes Français, nouveaux venus dans le pays, avaient battu de jour la campagne à plusieurs reprises. Ils avaient emmené chaque fois quelques nègres pour porter le butin. Ils ne parlaient de rien moins que d'abattre une demi-douzaine de chevreuils et de gazelles, et le soir ils rentraient harassés de soleil et de fatigue, n'ayant vu ni chevreuils ni gazelles, et, comme le héron de la fable, ayant regardé avec un suprême dédain tout autre gibier de moindre dimension.

Leur enthousiasme, si exalté dès le début, allait tomber tout à fait, lorsqu'un malin leur dit que, pour réussir, cette chasse devait être faite de nuit.

Les voilà relancés. Je les vis partir, un soir à la brune, armés

de pied en cap, je veux dire portant le fusil sur l'épaule, et deux pistolets à la ceinture.

La mine de nos héros était assortie à leur armement, et si un chevreuil les eût vus, il serait tombé foudroyé à leurs pieds. Deux nègres les suivaient à dix pas de distance, comme il convient à des serviteurs bien élevés ; quand ils passèrent près de moi, je crus remarquer qu'ils souriaient quelque peu de l'équipement de leurs maîtres.

La petite caravane rentrait le lendemain matin à huit heures. La curiosité m'avait fait assister au départ des chasseurs, le hasard fit que j'assistai à leur retour.

Ils revenaient de leur campagne nocturne tristement désenchantés ; la faim grondait dans leur estomac, et la rosée de la nuit avait engourdi leurs membres.

L'un d'eux me fit le récit de leurs faits et gestes pendant cette huit malheureuse. Comme ce récit serait trop long, car le conteur fut prolixe, je vais l'abréger, afin de ne pas donner à cet incident plus d'importance qu'il n'en mérite.

Ils marchèrent deux heures avant d'atteindre le point de repère qu'on leur avait fixé. Arrivés là, ils se disposaient à pénétrer plus avant dans les broussailles, lorsqu'un rugissement prolongé, parti du fourré, leur donna à réfléchir.

« Ce n'est rien, dit le plus intrépide après avoir écouté un instant.

— Il me semble, répondit l'autre, que le chevreuil et la gazelle ont une autre façon de s'exprimer, et je crois que le plus prudent...

— Allons donc ! repartit le premier sans lui donner le temps d'achever sa phrase ; est-ce que vous auriez peur ? »

Ici un rugissement plus fort.

« Hé ! hé ! mon cher, dit le chasseur timide, êtes-vous toujours disposé à avancer ?

— Au fait, je crois que le plus prudent est de demeurer. »

Pour plus de sûreté, ils dirent aux nègres d'accrocher leur hamac aux branches des deux arbres qui s'élevaient au-dessus des broussailles. Par crainte de malencontre, les nègres s'éloignèrent du théâtre de la chasse, et se blottirent dans une hutte en ruines.

Jusque vers onze heures, nos deux héros firent le guet ; c'est

à peine s'ils échangèrent de temps à autre un mot bref et rapide. Mais bientôt le chasseur timide eut beau interroger son ami l'intrépide, celui-ci avait oublié le chevreuil et la gazelle, et dormait profondément.

En homme généreux, l'autre prit le parti de veiller au salut commun. La tâche était rude et au-dessus de ses forces. Il siffla les nègres...; l'écho seul lui répondit.

Les feuilles des arbres qui tremblaient, les chauves-souris qui battaient leurs larges ailes, les bruits vagues qu'on entend la nuit, tout lui donnait le frisson.

Vers quatre heures, un froissement de branches, et la vue d'une ombre qui se glissait dans les broussailles, le jetèrent dans une terreur telle, qu'il poussa, en se laissant tomber au plus profond du hamac, ce cri terrible : Une panthère !

Le dormeur, réveillé en sursaut, saisit instinctivement la crosse d'un pistolet et fit feu au hasard. La bête n'en courut que plus vite, et nos deux amis se trouvèrent en face d'un problème insoluble.

Le chasseur timide prétendit avoir vu une panthère; l'autre se rallia par complaisance à son opinion, mais il demeura persuadé que le courage n'était pas la vertu dominante de son compagnon de chasse.

Les chasseurs modestes, qui ne jettent pas leur dévolu sur les grosses pièces, recueillent moins d'émotions ; mais, en revanche, la pintade, le pigeon vert, la perdrix, la tourterelle, un oiseau au bec jaune dont je ne puis retrouver le nom, et aussi le coucou, remplissent à l'envi leur carnier.

Les pintades vont par bandes de vingt à trente ; elles sont plus grosses que celles que l'on voit dans nos basses-cours, et leur chair a plus de saveur. Très-sauvages, même là où on ne les chasse pas, elles se laissent approcher difficilement. On peut toutefois en faire un véritable carnage, et pour cela il suffit d'être rendu de bon matin au pied des arbres qui leur servent de perchoir pour la nuit ; on les abat avant qu'elles soient réveillées. Une chasse ainsi faite et dirigée avec intelligence donne un résultat superbe.

Je n'ai vu qu'un chasseur revenir bredouille d'une battue aux pintades. Ce n'était cependant pas faute d'avoir déchargé son fusil.

A quelques jours de là je le rencontrai de nouveau.

« Eh bien! lui dis-je, gardez-vous toujours rancune aux pintades?

— Non, monsieur l'abbé, pas aux pintades, mais au fusil.

— Comment?

— Une histoire très-vraie, et pourtant vous n'en croirez pas un mot.

— Seriez-vous Marseillais?

— J'ai plus que cet honneur, je suis né à la Cannebière.

— Ah! fort bien; voyons votre histoire.

— Figurez-vous que le fusil ne m'appartenait pas, je l'avais emprunté à un ami et j'allai le lui rendre le soir même de ma triste odyssée.

« Ah! mon bon, me dit-il, du plus loin qu'il m'aperçut, de quelle bévue tu as été la victime; je suis sûr que tu n'as rien pris.

« — Rien, pas même une plume, lui répondis-je.

« — Ce n'est pas étonnant, j'avais oublié de te dire que le fusil portait un mètre à gauche. »

Je n'ai rien à dire des pigeons verts, qui ne diffèrent du ramier que par la couleur de leur plumage, ni des perdrix, que tout le monde connaît, ni des tourterelles, nombreuses partout, mais nulle part autant qu'au Dahomé.

Le coucou, dont j'ai parlé tout à l'heure, est un gentil oiseau. Au lieu que son frère d'Europe est parfaitement monotone, le coucou d'Afrique rit en chantant, et son rire s'étend en échos prolongés.

Que le plomb s'éloigne de toi, gai chansonnier des solitudes dahoméennes. C'est le vœu de celui que tu as égayé si souvent dans ses longs et pénibles voyages.

Les lagunes offrent encore un vaste et agréable théâtre aux exploits des chasseurs.

Tandis qu'une course dans les hautes herbes est très-fatigante; une marche à tâtons dans des fourrés inextricables, plus fatigante encore; une excursion sur les lagunes, que l'on fait assis dans une pirogue légère manœuvrée par de vigoureux rameurs, est pleine d'attraits.

Parmi les oiseaux qui vivent dans les lagunes, j'ai remarqué la poule d'eau, le râle, le courlieu, le bécasseau et la bécassine;

leur nombre est très-considérable, le nègre ne les chasse jamais.

Les oiseaux qui ne deviennent pas un gibier ne sont remarquables que par les couleurs brillantes et variées de leur plumage; car leur chant est nul ou désagréable. Il n'est pas jusqu'au corbeau qui ne quitte son habit de deuil pour prendre une tournure avenante. Son costume africain, composé de blanc et de noir, ne lui enlève pas en entier l'aspect sibyllin qui le caractérise en Europe, mais il le modifie sensiblement. D'ailleurs c'est toujours ce mauvais chanteur qui n'a qu'une note dans la voix.

La liste des oiseaux du Dahomé tiendrait une page entière; je me contente de mentionner encore un oiseau jaune au bec crochu, la terreur des nègres à l'époque de la maturité du maïs; un oiseau-mouche auquel les indigènes rendent un culte d'honneur et qu'ils appellent *lebba;* un oiseau rouge écarlate que je crois être le cardinal; un perroquet gris, le plus criard de tous les perroquets; une petite perruche, un épervier gris très-batailleur, très-féroce, et un vautour fauve, hideux à voir.

Les vautours pullulent au Dahomé; on les trouve partout, dans les campagnes, dans les rues, sur les places. Hébétés, inoffensifs, ils se garent à peine lorsqu'on les rencontre sur son chemin; un bâton suffirait pour en abattre plusieurs. Leur utilité fait surmonter le dégoût qu'ils inspirent, car sans eux les villes nègres seraient inhabitables; ils y remplissent l'office de balayeurs.

Les variétés et le nombre des serpents qui ont fait du Dahomé leur séjour de prédilection sont incalculables. Depuis la petite couleuvre grosse comme un ver de terre qui ouvre la série de ces animaux maudits, jusqu'au boa qui la termine, mais qui heureusement est fort rare et se tient loin des habitations et des terrains cultivés, combien d'espèces à examiner et à décrire!

Je me borne à dire que les reptiles fourmillent non-seulement dans la campagne, mais encore dans les villes; les cases des nègres en sont infestées, et les maisons des blancs ne sont pas exemptes de leurs visites.

Le vieux fort portugais en a sa bonne part; ils s'abritent au milieu des hautes herbes et des broussailles qui comblent les fossés, et de là passent dans les appartements.

Un soir, vers dix heures, j'en aperçus un blotti sous mon lit de camp. Il était noir, gros, et je savais bien sa morsure très-venimeuse. Un pareil hôte, à pareille heure, avec les qualités que je lui connaissais, n'était guère fait pour me plaire; il ne m'effrayait pas non plus, car ce n'était pas le premier que je voyais de près; mais aucun n'avait jamais pénétré si avant dans mon intimité.

Je l'examinai une minute; après quoi, je sortis pour me procurer une arme quelconque. M. Borghéro passait alors dans la cour, appuyé sur un bâton; je le priai de vouloir bien se charger de l'exécution.

L'entreprise présentait quelques difficultés. Impossible de tuer le reptile sur place : il fallait d'abord le faire sortir de dessous le lit. Je le touchai légèrement avec un bambou; à ce contact sa tête se dressa, et nous entendîmes un faible sifflement.

« Touchez-le plus fort, me dit M. Borghéro; il est engourdi. »

Mes escarmouches multipliées le firent enfin sortir de sa torpeur; les légers mouvements qu'il venait de faire avaient échauffé son corps, ses anneaux se déroulèrent, il fut bientôt à découvert; M. Borghéro était prêt, d'un seul coup il lui brisa la tête.

J'allai me coucher là-dessus; mais on croira sans peine que je fus longtemps à m'endormir.

Un de mes confrères, M. Courdioux, qui habitait une chambre au premier étage de la vieille forteresse, n'était pas pour cela à l'abri des reptiles. Un soir, comme il gagnait la natte qui lui servait de lit, il en trouva deux sous la couverture d'indienne qui la recouvrait.

Mais celui d'entre nous que les reptiles avaient pris le plus en amitié était M. Fernandez, prêtre espagnol. Ce bon confrère en avait une peur affreuse, et il les rencontrait sans cesse sous ses pas, Leurs visites dans sa chambre le jetaient dans des transes telles qu'il en perdait le sommeil et l'appétit. Ces bêtes immondes le poursuivaient jusque dans l'église.

Un matin, comme il offrait le saint sacrifice, un serpent noir

était roulé à l'un des chandeliers de l'autel, un autre s'étalait au centre d'un bouquet de fleurs. Je crus qu'il en deviendrait fou.

A quelque temps de là, comme il passait sous un oranger, une belle couleuvre tomba sur son chapeau et de là sur ses épaules. Il en fit une maladie de deux jours.

Pauvre monsieur Fernandez! au retour d'un long voyage sur la côte de Bénin, je le trouvai réduit à l'état de squelette. Une semaine après il disait adieu aux misères et aux souffrances de cette vie, dont il avait eu sa large part. Sa mort fut douce comme la mort d'un saint, et au moment où son âme quittait son enveloppe terrestre, ces belles paroles de Chateaubriand me revinrent à la mémoire: « Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore: tant ce chrétien a passé avec douceur! »

On trouve au Dahomé un grand nombre de caïmans; mais ils ne s'éloignent guère des lagunes. Le caïman n'est à craindre que dans l'eau; à terre, le moindre bruit le met en fuite. C'est ordinairement vers midi que ces animaux gagnent le rivage pour se chauffer au soleil; ils restent alors dans une immobilité si complète, qu'on les prend parfois pour des troncs d'arbres échoués sur le sable.

Les nègres sont très-friands de la chair du caïman; j'en ai goûté une fois, ce fut assez.

Une simple mention des animaux féroces, dont la liste est d'ailleurs peu considérable, va clore ce chapitre.

L'éléphant, assez commun dans les autres contrées de l'Afrique, a disparu du Dahomé; j'ai dit, a disparu, car la grande quantité d'ivoire qui se trouve en la possession des indigènes démontre que ce quadrupède y a séjourné autrefois. Les seules bêtes féroces qui l'habitent maintenant sont : le chat-tigre, le léopard, la panthère et l'hyène. Au dire de quelques voyageurs, on y rencontrerait aussi le lion; je crois que cette assertion est entièrement fausse.

Le chat-tigre n'est dangereux que pour les volailles et les moutons. Il est frès-féroce, mais sa petite taille ne lui permet pas

d'attaquer l'homme. En revanche, les nègres et les blancs lui font une véritable guerre, car sa peau est précieuse et sa chair délicate.

Le léopard et la panthère ne sortent des bois que la nuit.

L'hyène va de nuit par les villes et les villages, à la recherche d'une pâture quelconque. Elle préfère la charogne aux viandes fraîches, et, quand elle n'en trouve pas sur sa route, elle va dans les cimetières des nègres, et fait avec les cadavres d'immondes festins.

J'allais oublier le singe, cet intéressant quadrumane, dont j'ai su, vous devez le reconnaître, tirer si bon parti.

Je n'assurerai pas qu'on trouve au Dahomé et dans les États voisins l'orang-outang et le gorille; mais j'y ai vu le singe à camail, le singe-écureuil, le sapajou, le ouistiti, le singe hurleur, le singe à museau de chien, et d'autres encore.

CHAPITRE X

La mission. — Aperçu général. — Fondation du vicariat apostolique du Dahomé. — Des moyens employés pour amener les noirs à Dieu. — Mon arrivée à Whydah. — Le personnel de la mission. — Pedro le cuisinier. — Les enfants. — L'ambassade du roi. — Voyage de M. le supérieur de la mission à Agbomé. — Je suis reçu docteur en médecine. — La fête de l'Immaculée Conception. — Arrivée de MM. Courdioux et Cloud.

Il est des missions vraiment merveilleuses, qui comptent autant de conversions extraordinaires que de jours d'existence, si bien que les récits des ouvriers évangéliques sont alors de longues actions de grâces; c'est l'hymne de joie du travailleur qui achève gaiement sa journée, en attendant le repos du soir. Telle n'est pas la nouvelle mission du Dahomé. Là rien d'éclatant; les jours, les mois, les années se succèdent sans amener de grands résultats; la grâce de Dieu y fait son chemin, mais peu à peu, sans commotions, sans qu'aucun événement admirable vienne révéler son passage.

A quoi cela tient-il?

C'est le secret de Dieu, qui se réserve de faire éclater à son heure, sur cette terre délaissée, les prodiges qui ont jeté au pied de sa croix les vieilles nations païennes. En attendant cette heure bénie, le missionnaire n'a que deux choses à faire : travailler et prier : c'est par le travail qu'on jette la semence divine; c'est par la prière qu'on la fait fructifier; et, quand le labeur devient trop

lourd, Dieu met au cœur un peu d'espoir qui donne de nouvelles forces.

On a cherché à expliquer de diverses manières le peu de résultat des missions établies au milieu des populations nègres; car, il ne faut pas se faire illusion là-dessus, le résultat n'a pas encore répondu aux efforts; beaucoup d'hommes dévoués ont succombé et succombent tous les jours à la tâche, et bien petit est le nombre des âmes gagnées à Jésus-Christ.

Sans doute l'inertie des nègres, leur abrutissement, leur fétichisme, leur cruauté, sont pour beaucoup dans cet état de choses; on y a vu aussi une marque de la malédiction terrible que Cham a transmise à la race dont il est le père. Mais cela suffit-il à expliquer l'indifférence du nègre pour une doctrine qui, avec l'espérance du ciel, lui apporte déjà la paix? je ne le crois pas, et je ne puis que répéter ce que j'ai dit plus haut: C'est le secret de Dieu.

Le vicariat apostolique du Dahomé, le dernier établi en Afrique, s'étend du fleuve Volta au fleuve Niger. Il fut confié à la Société des missions africaines. Cette société, déjà si rudement éprouvée par la perte de ses premiers enfants à Sierra-Leone, ne put envoyer que trois missionnaires pour prendre possession du vaste champ qui lui était échu en partage. Ceux-ci appartenaient à des nations diverses : M. Borghéro, supérieur, était Italien; M. Fernandez, Espagnol; M. Edde, Français. Ce dernier, d'une constitution frêle et délicate, succombait à Freetown, et prenait place, dans le cimetière de cette ville, à côté de Mgr de Marion de Brésillac. Les deux autres arrivèrent au Dahomé le 18 avril 1861.

La mission commença sous les plus heureux auspices. Le nègre, en véritable enfant qu'il est, juge de tout par les yeux; ce qu'il apprécie, c'est un certain appareil de grandeur et de puissance; or les missionnaires arrivaient sur un aviso de l'État; le commandant était chargé de les présenter aux autorités dahoméennes; les blancs qui résidaient sur cette côte leur témoignaient beaucoup de respect: tout concourait donc à donner aux indigènes une grande idée de leur importance.

En attendant que les missionnaires pussent s'installer d'une manière convenable, ils acceptèrent pour quelques jours l'hospitalité qui leur fut gracieusement offerte à la factorerie française.

Ils ne savaient dans quelle partie de la ville fixer leur résidence, lorsque la Providence, allant au-devant de leur désir, leur indiqua le lieu le plus favorable à l'établissement de la mission.

Le fort portugais, évacué en 1825, et, depuis, occupé successivement par des nègres venus de San-Thomé, mais sans caractère officiel, se trouva vide peu de jours après leur arrivée. Le dernier habitant de cette vieille masure était parti, sans bruit, à la suite de quelques démêlés avec la justice du pays.

Sous tous les rapports, le fort portugais était on ne peut plus avantageux pour nous. Il est bâti sur un sol un peu élevé, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer, et, à certaines heures, la brise venant du large y tempère la chaleur si étouffante de l'équateur. Comme il est isolé de la ville, on y jouit d'une paix et d'une tranquillité parfaites; on y entend à peine le bourdonnement continu qui s'élève, à toute heure, du milieu d'une agglomération de nègres. Il offrait encore un dernier avantage, le plus précieux de tous. D'après la croyance des indigènes, croyance transmise de génération en génération, c'était là que résidait le Dieu des blancs.

Les anciens Portugais, avec ce bon sens qui fait défaut à leur race dégénérée, avaient compris que, pour fonder une colonie prospère, il ne suffisait pas de construire un mur, de creuser un fossé, de mettre en place quelques pièces d'artillerie, mais qu'il fallait, avant tout, un lieu de ralliement, où chacun pût aller puiser le secours dont il avait besoin : le malheureux, un peu de consolation; le faible, un peu de force; le puissant et le riche, un peu d'humilité et d'amour pour ses frères; aussi ne touchèrent-ils jamais une terre nouvelle sans y élever un temple au Tout-Puissant. Ils avaient donc bâti une chapelle au centre de la cour intérieure du fort.

Cette chapelle tombait en ruine lors de l'arrivée des missionnaires; la toiture, faite d'herbes desséchées, s'était effondrée sur plusieurs points; le plancher, vermoulu, craquait sous les pieds et s'en allait en poussière; la porte, pourrie, disjointe, ne fermait plus, livrant le lieu saint à la curiosité et aussi à la cupidité de tout venant : les murs seuls, construits en terre, étaient d'une solidité à toute épreuve. Pour rendre cet édifice digne de la ma-

jesté sainte qu'il allait abriter, il y avait de grosses dépenses à faire; mais il était moins coûteux de réparer le vieux bâtiment que d'en construire un nouveau. Les missionnaires le comprirent, et n'eurent de repos qu'après avoir obtenu la permission de s'y établir d'une manière définitive, permission qui leur fut accordée par le Jévoghan, au grand contentement des Portugais et des Brésiliens résidant à Whydah.

En quelques semaines, grâce au concours d'un riche mulâtre du Brésil, le fort était habitable, et la chapelle convenablement restaurée.

Cependant, malgré l'accueil bienveillant du gouverneur de Whydah, qui avait agi d'après les ordres venus de la capitale, les missionnaires n'étaient pas entièrement rassurés. Quelles étaient les dispositions du roi à leur égard? que leur réservait-il pour l'avenir? C'est ce qu'il importait de savoir dès le commencement, afin de se tenir sur ses gardes. Il ne fallait pas songer à voir clair du premier coup dans la politique tortueuse du Dahomé; mais une parole, un fait, le plus léger indice pouvait, pour le moment, suffire à faire connaître s'il y avait à espérer ou à craindre. On se décida alors à envoyer un cadeau au roi. Au Dahomé, comme dans tous les pays nègres, c'est le plus sûr moyen d'arriver à son but. Ce cadeau, composé de quelques pièces d'étoffes, fit bon effet à la cour d'Agbomé, et un messager royal vint assurer les missionnaires de l'amitié du roi. Il n'y avait donc plus qu'à se mettre à l'œuvre. Mais, pour annoncer la parole de Dieu, il fallait trouver des auditeurs, et là était la vraie difficulté.

Jusqu'alors les nègres n'avaient eu avec les blancs que des rapports peu suivis: si le besoin les attirait près d'eux, la crainte les en éloignait le plus souvent. Parmi les Européens, les uns achetaient le produit des sueurs du nègre à vil prix, pour quelques bagatelles; les autres trafiquaient de leur chair comme d'une marchandise. Pour le nègre, l'Européen était ou commerçant ou négrier; il ne l'avait connu encore que sous ces deux faces et ne pouvait se le représenter autrement. Aussi quelle ne fut pas sa surprise à la vue de ces hommes nouveaux, que l'appât du gain n'avait pas attirés dans leur pays, et dont l'unique ambition était de lui enseigner une religion inconnue de ses pères! Cela dépassait si fort son intelligence, habituée aux vulgarités or-

dinaires de la vie, qu'il se tint sur ses gardes, se défiant de ces hommes dont la manière de vivre était si en dehors des habitudes connues de lui.

Les auditeurs une fois trouvés, comment les convaincre?

La logique, toute-puissante avec les cœurs droits et les intelligences élevées, ne pouvait toucher le cœur ni captiver l'esprit de ce peuple d'enfants que la parole la plus éloquente, le raisonnement le plus sain eussent laissés indifférents et insensibles. Pour être reçue de ces natures à peine dégrossies, une doctrine a besoin de s'affirmer surtout par des actes.

Le nègre ne voit que son corps; et, quand sa machine va bien, tout est pour le mieux. A-t-il une âme? Que doit devenir cette âme? Ce sont là des questions dont la solution lui importe fort peu.

Comment faire alors pour arriver à la régénération de ces pauvres créatures? Cette religion, qu'il rejette parce qu'il ne la connaît pas, parce qu'il ne la comprend pas, il faut la lui faire toucher du doigt. Il ne voit, il ne connaît que son corps; eh bien, c'est par son corps qu'on arrivera à son âme.

Le corps, cette guenille d'un jour que le Créateur nous a donnée pour servir d'enveloppe à la partie spirituelle de notre être, est sujet, dans tous les climats, à bien des misères; mais sur la côte de Guinée, toutes les afflictions semblent se réunir pour l'accabler à la fois. La température si élevée de l'équateur l'énerve de jour en jour; une fièvre presque continuelle lui enlève toute force, et des plaies hideuses, inconnues en Europe, le rongent jusqu'à la moelle des os et en font un objet d'horreur. Pour comble d'infortune, pas de médecins, pas de remèdes. En face de ces misères, les missionnaires comprirent que les actes de charité auraient un langage bien autrement éloquent que les paroles; ils étaient venus pour sauver les âmes, ils commencèrent par guérir les corps. Dieu bénit leurs premiers essais de médecine; et, dès ce moment, la confiance des nègres leur fut acquise. Les malades affluèrent à la mission, et vinrent tous les jours payer un tribut de louanges et d'admiration à ces hommes qui trouvaient, dans leur amour pour Dieu, assez de force pour soigner avec patience, et même avec bonne grâce, des plaies dont la vue seule repoussait leurs parents et leurs amis. Tous ne se retiraient pas guéris; mais tous emportaient dans leur cœur

quelques paroles de consolation, et un mot de ce Dieu inconnu qu'ils venaient de voir à l'œuvre dans la personne de ses ministres.

Mais l'heure où tout Européen doit payer son tribut de souffrances à cette plage inhospitalière ne tarda pas à sonner pour les missionnaires; M. Borghéro prit une insolation qui le tint plusieurs semaines sur sa natte, et M. Fernandez fut atteint d'une de ces fièvres lentes qui minent peu à peu la constitution la plus robuste. Tout travail fut interrompu, et la mission, à peine commencée, dut subir un temps d'arrêt.

Ce temps d'arrêt durait encore lors de mon arrivée à Whydah, le 26 septembre 1861.

La joie de ces messieurs en me voyant fut d'autant plus vive qu'ils ne m'attendaient pas. A peine la nouvelle de leur triste situation était-elle parvenue à Lyon, que je fus envoyé en toute hâte, et par la voie la plus rapide, pour leur venir en aide, et mon voyage à travers les lagunes avait été exécuté si promptement, que j'avais devancé de deux jours le courrier de Lagos, porteur de la lettre qui annonçait mon départ de Lyon.

Le jour même de mon arrivée, M. Borghéro me présenta le personnel nègre de la mission. Il se composait de deux hommes et d'un enfant. Les deux hommes étaient fils d'anciens esclaves du fort portugais : le plus vieux, appelé Pedro, était chrétien; l'autre, appelé Marianno, était encore païen. L'enfant, esclave d'un mulâtre du Brésil, avait reçu au baptême le nom de Roberto.

Après plusieurs années, je vois encore le vieux Pedro tel qu'il m'apparut alors; il avait une de ces tournures originales qui ne s'effacent jamais de l'esprit. Sa figure, habituellement sévère, avait pris ce jour-là un air des plus gracieux; il n'était pas beau, tant s'en faut; mais il est des laideurs qui ont une certaine beauté, et la sienne était du nombre. Il prétendait appartenir à la race blanche, et le noir un peu clair de sa peau pouvait à la rigueur donner créance à son assertion. Son costume, superbe pour le pays, eût paru trop pittoresque ailleurs. Un paletot d'indienne lui couvrait les épaules; la couleur primitive de ce vêtement avait disparu sous une couche de crasse huileuse; ce malheureux paletot faisait des efforts impuissants pour rejoindre le pantalon, qui de son côté essayait, mais toujours en vain, d'arriver à la

cheville du pied. La pose du bonhomme était admirable de sentiment. Le corps un peu penché en avant, il avait placé sa main droite en creux sur son cœur ; l'autre, descendue au genou, tenait délicatement un vieux chapeau ; il ne parlait pas, mais son silence respectueux, et surtout son sourire, exprimaient toutes les bonnes pensées renfermées dans son cœur.

Pedro était depuis l'âge de quinze ans le cuisinier en titre du fort portugais.

Marianno, qui cumulait une foule de fonctions diverses, avait une vingtaine d'années. Son corps, admirablement taillé, annonçait une force peu commune ; sa peau, d'un beau noir d'ébène, avait l'éclat du vernis ; la coupe de son visage, d'une régularité parfaite, offrait un puissant contraste avec la face pâteuse des gens de sa race. Sa tête était rasée ; deux petites mèches de cheveux crépus s'élevaient seules au-dessus du crâne. Un pagne bleu roulé à la ceinture lui servait de vêtement. Posé fortement sur ses larges pieds, les bras croisés sur sa poitrine, on l'eût pris pour un gladiateur antique prêt à descendre dans l'arène.

Roberto pouvait avoir douze ans. C'était le vrai type nègre : front bas, oreilles longues, bouche largement fendue, lèvres proéminentes et épaisses ; sur cet assemblage difforme courait cependant un rayon d'intelligence qui y jetait un peu de lumière. Agile comme un singe, Roberto en avait à l'occasion toute la malice.

Les trois individus dont je viens d'esquisser la physionomie étaient restés bouche close pendant que M. le supérieur me les présentait. Pedro n'avait pas cessé de sourire ; Marianno avait battu des mains de temps à autre ; Roberto avait accompagné le tout d'un claquement de doigts vif et joyeux.

M. Fernandez, pour le moment chargé de veiller à la cuisine, s'adressant au chef, lui dit :

« Mon vieux Pedro, il s'agit de te distinguer aujourd'hui ; il faut régaler d'un plat de ta façon le père qui vient de nous arriver : voyons, que sais-tu faire ? »

Devant une interrogation aussi précise, Pedro se recueillit l'espace d'une minute, passa la main sur son front, puis, d'une voix grave, il articula ces paroles :

« Je sais préparer les haricots.

— Et comment les prépares-tu ? reprit M. Fernandez.

— Je les prépare à l'eau. »

Et il souriait, comme s'il venait de nous annoncer dans ce peu de mots le festin le plus admirable du monde.

« Que sais-tu faire encore ? ajouta M. Fernandez.

— Je sais préparer les tomates, l'acassa (1), le caloulou, la pâte de manioc.

— Mais, dis-je à M. Fernandez, il n'a encore parlé que de légumes ; demandez-lui donc s'il n'aurait pas un plat de viande quelconque dans son répertoire. »

M. Fernandez lui traduisit ma question en portugais.

Le vieux chef réfléchit quelques secondes ; puis, avec son meilleur sourire et de sa voix la plus douce :

« Je sais faire le rosbif et le bifteck ; j'en ai préparé, quand j'étais jeune, pour le lieutenant du fort. »

En disant ces dernières paroles, sa taille se redressa, et un éclair de fierté passa sur sa figure au souvenir des jours brillants de sa jeunesse.

Ses compagnons ne purent s'empêcher de rire de sa fierté. Ce rire lui rappela qu'il s'agissait de réaliser les promesses beaucoup trop pompeuses qu'il venait de faire si naïvement.

. . . .

MM. Borghéro et Fernandez, abattus un moment par la souffrance, se relevaient, sinon aussi forts, du moins aussi courageux, et la mission, dégagée des hésitations et des difficultés des premiers jours, prenait une marche plus sûre.

Les premiers essais de propagande religieuse avaient convaincu les missionnaires que les enfants devaient être comme la base de la mission, s'ils voulaient fonder une œuvre solide et durable. Sans doute quelques jeunes indigènes que le vice n'avait pas eu le temps d'abrutir pouvaient devenir de bons néophytes ; quelques conversions isolées d'hommes faits et de vieillards pouvaient briller comme une lueur de douce espérance ; mais il ne fallait pas songer à obtenir de ces conversions en masse, qui nous frappent de surprise quand nous parcourons la vie du grand apôtre des Indes. Les vieux nègres, perdus de vices, abrutis par les

(1) Boules de farine de maïs aigrie dans l'eau.

liqueurs fortes, esclaves d'un abject fétichisme, étaient incapables de comprendre la sublimité de la doctrine qu'on leur annonçait, et, l'eussent-ils comprise, ils ne voulaient point rompre avec leurs vieilles habitudes. Chrétiens de nom seulement, le christianisme n'eût rien changé à leur manière de vivre, et l'on eût vu une grande iniquité de plus sur la terre. L'avenir de la mission reposait donc sur les enfants; le divin Maître avait dit un jour : « Laissez venir à moi les petits enfants; » à son exemple, nous dîmes aux pères et aux mères : « Laissez venir à nous vos petits enfants. »

La première de ces petites créatures qui répondit à ce doux appel de Notre-Seigneur fut amenée par sa mère. Celle-ci était une négresse encore jeune; le père, mort depuis longtemps, était mulâtre. Baptisé au jour de sa naissance par un prêtre noir venu de San-Thomé, il avait reçu au baptême le nom d'Eudore; mais c'est là tout ce qu'il avait de chrétien. Au lieu d'une croix, il portait roulé à son cou un collier de fétiches. Lui-même avait demandé à venir à nous, et la pauvre mère, quoique païenne, avait compris vaguement que ce fils, marqué au jour de sa naissance d'un signe mystérieux, et consacré ainsi au Dieu qu'avait adoré son père, ne devait aimer et servir d'autre Dieu que celui des blancs. Je fus témoin alors d'une scène vraiment attendrissante. Avant d'admettre l'enfant, M. le supérieur posa quelques conditions : il ne devait plus nous quitter; sa mère viendrait le voir seulement de temps à autre; elle ne lui parlerait plus de fétiches. Toutes ces conditions furent acceptées avec joie, et à l'instant même sa main lui enleva le collier de fétiches et le brisa. Puis elle se mit à genoux, fit agenouiller son fils près d'elle, et tous les deux nous remercièrent avec effusion de la grâce que nous venions de leur accorder. Combien je regrettais de ne pas comprendre leurs paroles! L'italien, l'espagnol, le portugais, sont des langues transparentes qui laissent lire à travers les mots; la langue dahoméenne, au contraire, est une langue très-opaque, elle ne laisse rien deviner, et je n'avais pas encore pénétré bien avant dans ses secrets.

Eudore paraissait âgé de dix à onze ans; mais nous ne pûmes savoir son âge exact. Connaître la date de sa naissance est le moindre souci du nègre, il s'arrête au présent, parce qu'il en jouit; du passé et de l'avenir il s'occupe fort peu, par la raison

que l'un est déjà perdu pour lui et qu'il ignore sous quelle couleur se présentera l'autre.

A Eudore se joignirent bientôt quelques autres enfants, et ainsi fut établi le premier noyau de la mission. Nous ne négligeâmes point la médecine, qui nous avait valu de prime abord la confiance du nègre, et nous ne cessions de nous efforcer d'amener à Dieu les adultes; mais les enfants devinrent l'objet de nos soins particuliers, car sur eux reposaient nos plus douces espérances. Les heures de leur journée furent partagées entre la prière, l'instruction religieuse, le travail et les amusements, et quelques semaines suffirent pour les habituer et les attacher à leur nouvelle manière de vivre. Leurs cœurs, fermés jusqu'alors à tout bon sentiment, gâtés prématurément par les vices inhérents à une nature sauvage, atrophiés par les bizarres pratiques du fétichisme le plus abject, se transformèrent peu à peu sous l'influence d'une vie régulière, calme, pleine de douceur et de tendresse. Combien de fois des larmes de bonheur ont mouillé mes yeux en les voyant à genoux, les mains jointes, les traits recueillis, adresser à Dieu leur naïve prière, encens d'agréable odeur qui montait de cette terre délaissée vers le cœur du Père céleste.

Notre petit groupe chrétien eût augmenté tous les jours, si l'exiguïté de notre local et l'imperfection de notre organisation ne nous avaient obligés à remettre à plus tard l'admission des enfants qui demandaient encore à venir à nous.

Le principal était fait; la mission, établie sur une base solide, allait son chemin, mais sans faire de bruit; les missionnaires, mieux connus, jouissaient de l'estime des gens de toute couleur qui habitaient cette côte; avec du temps, du travail, beaucoup de patience, et la grâce de Dieu qui accompagne tout effort, on pouvait entrevoir le développement d'une œuvre qui venait à peine de prendre naissance.

J'ai déjà dit l'accueil bienveillant fait par le gouverneur de Whydah à MM. Borghéro et Fernandez lors de leur arrivée dans cette ville, accueil confirmé dans la suite par les paroles de paix venues de la capitale. En pays civilisé, cela eût suffi pour se croire à couvert de toute tracasserie de la part du pouvoir. Avec la politique du Dahomé, il n'y avait là qu'une demi-assurance; une visite au roi était indispensable pour compter sur une sécu-

rité parfaite. Le voyage d'Agbomé, projeté depuis longtemps, fut enfin exécuté le 22 novembre 1866.

Un voyage à la capitale du Dahomé est toujours une grosse affaire, et on ne peut l'entreprendre qu'avec le bon plaisir du roi. Le blanc qui serait assez peu avisé pour partir sans l'autorisation royale serait certainement arrêté avant d'avoir franchi les limites du territoire de Whydah. M. Borghéro n'avait rien à craindre de semblable, un messager de la cour porteur du bâton royal était venu lui annoncer que la route d'Agbomé lui était ouverte, et que le roi avait grand désir de le voir.

La présentation du bâton royal a une importance trop singulière dans l'étiquette dahoméenne pour que je me dispense d'en parler ici. Cette cérémonie curieuse donnera une idée de la civilité pittoresque qui préside aux relations des princes dahoméens avec les blancs.

L'ambassade royale était arrivée à Whydah le 17 novembre; le Jévoghan nous fit immédiatement prévenir qu'elle aurait l'honneur de se présenter à la mission le lendemain matin.

A neuf heures une musique sauvage, accompagnée de coups de fusil et renforcée de cris et de hurlements, nous annonça l'arrivée du cortége quelques minutes avant qu'il fût en vue. Une masse de nègres déboucha bientôt sur la place. Quelques pas en avant de la foule marchait l'ambassadeur du roi; il portait droit devant lui, à la hauteur de sa poitrine, en le tenant des deux mains, l'emblème du pouvoir royal qu'une enveloppe de soie cachait aux yeux des profanes. Après lui venait le Jévoghan suivi des deux cabacères du quartier portugais; un peloton de soldats hurlait et dansait en forme d'exercice; une foule immense ramassée dans les rues trépignait d'aise à ce spectacle, et une troupe d'enfants, sales, hargneux, criaient, gambadaient, se roulaient dans la poussière. L'ambassadeur du roi, le Jévoghan, les deux cabacères du quartier portugais et quelques autres petits officiers franchirent le seuil de la porte du fort, qui se referma sur la foule. Nous attendions l'ambassade dans la salle d'honneur de notre vieille masure; à son arrivée nous nous levâmes par respect pour la majesté royale, et la cérémonie commença.

L'ambassadeur du roi se mit à genoux avec sa suite, et c'est dans cette posture qu'il présenta à M. Borghéro le bâton de son maître. Le roi de Dahomé, qui estime ses sujets à l'égal de la

poussière que foulent ses pieds, ne les a pas jugés dignes de toucher de leurs mains l'emblème de sa puissance. M. Borghéro seul devait relever le voile qui couvrait ce fétiche de nouvelle espèce. La vénération dont cet objet était entouré m'avait fait croire à un bois précieux, admirablement travaillé, surmonté pour le moins d'une boule d'argent massif. J'en fus pour mes frais d'imagination. Le fétiche était un jonc de la grosseur du pouce, orné d'un bec d'ivoire du goût le plus bourgeois et acheté pour trois francs à quelque bazar marseillais. Cette provenance vulgaire refroidit mon enthousiasme. Mais les nègres, qui croyaient certainement que le chef du gouvernement français ne possédait pas le pareil, ce qui du reste était fort probable, se livrèrent à la joie la plus expressive. L'ambassadeur et le Jévoghan, autorisés à le toucher du bout des lèvres, y appliquèrent aussi leurs dents, par crainte, sans doute, d'être taxés de froideur. Les cabacères et les petits officiers se contentèrent de passer leur langue sur le plancher de la salle. Cette cérémonie, répétée à plusieurs reprises et toujours avec une prestesse admirable, avait mis l'assistance en nage, une odeur forte se dégageait de tous ces corps noirs ruisselants de sueur, et si l'on n'eût eu le soin d'établir un courant d'air, la place n'était plus tenable pour des Européens.

On en vint enfin à l'objet de l'ambassade. Le roi attendait le blanc avec impatience; la porte lui était grande ouverte, des honneurs encore inusités lui seraient rendus, etc. etc... Je donne en quelques mots seulement la substance du discours, qui dura bien dix minutes.

Comme il eût été cruel de renvoyer, le gosier sec, l'orateur qui avait si bien parlé et la foule qui venait de lécher si bravement le plancher de notre salle, Roberto apporta du tafia, du genièvre et quelques verres à liqueur. La figure des nègres, radieuse à la vue des flacons, s'assombrit quelque peu devant les verres microscopiques. Pour faire honneur à nos hôtes, nous mouillâmes nos lèvres de quelques gouttes de genièvre, qui est bien la plus rude liqueur que je connaisse; le Jévoghan, que son état maladif oblige à de grands ménagements, nous imita. Les autres nègres vidèrent leur verre d'un trait, comptant sur un autre tour de flacon; mais Roberto enleva prestement ce qui restait de genièvre et de tafia, et la séance fut levée.

L'ambassade retourna chez le gouverneur de Whydah, escortée de la foule qui stationnait sur la place.

Le bâton du roi était resté entre les mains de M. Borghéro; il devait lui servir de sauf-conduit durant le cours de son voyage.

Le 21 au soir, les porteurs de bagages fournis par le gouverneur de Whydah prirent les devants; M. Borghéro partit le lendemain en compagnie d'Amoa, premier cabacère de notre quartier. Son voyage fut constamment heureux, et voici ce qu'il écrivait, le jour même de son entrée à Agbomé, à M. Planque, supérieur du séminaire des missions africaines :

« Enfin le 27, c'est-à-dire aujourd'hui même, a eu lieu notre entrée à Agbomé. Vous dire la physionomie si accidentée de l'incomparable triomphe que le Dieu des blancs vient de recevoir, serait impossible en ce court moment qui m'est donné pour vous écrire ces quelques mots par le courrier qui les attend. Je pourrais ajouter que l'écrivain le plus exercé ne parviendrait pas à peindre ce que nos yeux ont vu. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que les cérémonies de réception commencèrent à Canna à une heure après minuit, et qu'elles n'étaient pas encore finies à Agbomé à quatre heures du soir. Dans tout cet intervalle, je n'ai eu que le temps de dire matines et de manger trois onces de biscuit. Les ambassades, les présentations militaires et civiles, les compliments, les pompes de toutes sortes, les salves d'artillerie, les décharges de fusils surpassent tout ce qu'on peut imaginer. Jésus-Christ et sa sainte mère ont été portés en triomphe dans toute la capitale; car le roi avait accédé à toutes nos conditions. J'étais en chape, accompagné de cinq chrétiens. On m'assure de tous côtés que jamais on n'a vu à Agbomé une pareille réception. Le roi a fait une partie des dépenses; et, pour tout couronner, lui-même en personne, avec tous les princes de la cour, est venu, au sortir du palais, m'accompagner jusqu'au milieu de la place royale, après avoir traversé les deux autres places qui la précèdent. Voici les conditions que j'avais posées avant de consentir à faire une visite dans tout l'appareil sacerdotal :

« 1° Absence de tout fétiche dans tout le parcours, d'un demi-kilomètre, depuis la grande porte de la ville jusqu'au palais royal.

« 2° Absence de tout fétiche, de tout amulette sur les ornements militaires; tout le monde ici en est chargé.

« 3° Abstention de ma part de certaines cérémonies plus ou moins entachées de superstitions ou de servilisme, dans les compliments, les saluts et autres choses du même genre.

« 4° Au lieu de faire trois fois le tour de l'immense place royale, ne le faire qu'une fois et ensuite rentrer dans le palais.

« 5° Les dépenses d'eau-de-vie pour toute la cour, les ministres, l'armée, à la charge du roi.

« J'avais déclaré que, si l'on me refusait une seule de ces conditions, je ne ferais pas l'entrée solennelle que l'on désirait, et que je me bornerais à une visite ordinaire. Tout fut accordé et au delà.

« Le roi n'avait pour insigne qu'une ceinture jaune et bleue, avec un collier en simple verroterie; tous les grands dignitaires étaient superbement parés d'ornements en or, en argent et autres matières de prix, mais pas le vestige du moindre fétiche. Comment a-t-on fait pour cacher ceux des rues? je n'en sais rien. Plusieurs étaient couverts par des toits de paille abaissés; dans le palais, il y avait des monceaux de terre à la place des fétiches.

« En bien des circonstances j'ai gardé l'indépendance la plus complète, ni plus ni moins qu'on ne le ferait dans une ville entièrement catholique. Voici la réponse que le roi m'a faite à la proposition d'exclure les fétiches : « Je sais bien que ces choses ne doivent pas paraître aux yeux de l'homme de Dieu, car Dieu est plus grand que toutes ces choses. »

Pendant le séjour de M. Borghéro à Agbomé, M. Fernandez et moi nous continuâmes l'œuvre commencée à Whydah. M. Fernandez s'occupa plus particulièrement des enfants; je restai chargé du matériel de la mission et du soin des malades.

Je fus assez longtemps à m'habituer à mes fonctions de médecin : mes malades étaient si sales, les plaies à soigner si dégoûtantes, que mon estomac se soulevait au point de perdre tout appétit. Je repris courage cependant, et quelques cures, aussi extraordinaires qu'inattendues, me donnèrent un certain goût pour ma nouvelle profession. J'essayai alors, pour la première fois, de l'instrument ingénieux qui poursuivait M. de

Pourceaugnac jusque dans ses rêves : comme le gentilhomme limousin, mon sujet se montra d'abord récalcitrant; mais il finit par se soumettre et se trouva très-bien de sa soumission.

Le soin des malades ne prenait pas tellement mon temps, que je n'eusse le loisir d'améliorer l'établissement de la mission. La nécessité m'avait fait médecin; la nécessité me fit maçon, et entre deux cures je ne dédaignais pas de manier la truelle.

J'habitais alors la chambre placée au-dessus de la cuisine. Lorsque Pedro activait son feu de broussailles à son foyer d'une forme toute primitive, la fumée qui passait à travers le plancher disjoint rendait l'appartement inhabitable; pour peu que cela eût duré, ma peau aurait pris la couleur d'un jambon de Mayence. Je résolus de déloger le vieux chef. Un Brésilien mit à mon service quelques-uns de ses nègres, et, au bout de huit jours, j'avais construit une cuisine propre et bien aérée. Tout mon génie d'architecte échoua cependant, mais faute de matériaux, devant la construction d'une cheminée, et Pedro fut obligé d'installer de nouveau sa marmite sur trois mottes de terre.

Un peu de farine à demi gâtée, que je découvris au fond d'un baril, me donna encore l'idée de bâtir un four. C'est si bon le pain! et j'en avais presque perdu le goût. Je me souviens que, quand je rêvais de gourmandise, mon rêve s'arrêtait toujours sur une miche de pain bien blanc, à croûte dorée, et sur un verre d'eau fraîche et limpide. Faute de matériaux, j'allais encore renoncer à mettre mon projet à exécution lorsque, dans une visite que je fis à la factorerie française, j'avisai dans la cour une énorme jarre qui avait deux pouces d'épaisseur. Mon four était fait. Je priai M. Lartigue, gérant de la factorerie, de vouloir bien me la céder, et deux nègres la portèrent immédiatement à la mission. Je l'ensevelis à moitié dans la terre; je couvris le dessus d'une forte couche de boue, afin qu'elle n'éclatât pas sous l'action du feu; je nivelai l'intérieur avec des débris de vieilles briques, et, le lendemain, mon rêve était réalisé en partie, je mangeais du pain.

La fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge approchait; nous résolûmes de la célébrer avec toute la pompe possible, et de la faire précéder d'une neuvaine préparatoire pour nos chrétiens. Nous n'étions pas riches en ornements; toutes ces

petites choses : fleurs artificielles, broderies, dorures, qu'en Europe des mains pieuses prodiguent et disposent avec tant d'art pour orner l'autel de la Reine du ciel, nous faisaient complétement défaut. Nous avions tout à créer, pour donner un air de fête à notre pauvre étable de Bethléhem. Nous nous mîmes à l'œuvre, et bientôt, grâce au concours bienveillant des Portugais, des Brésiliens et des Français résidant à Whydah, notre chapelle avait changé d'aspect. L'autel, rajeuni par une couche de peinture, brillait d'un bel éclat; les murs du chœur, blanchis à la chaux, avaient disparu sous des tentures de soie et d'indienne perse; des orangers, des citronniers dont la cime atteignait le plafond, disposés autour de l'autel, l'enveloppaient d'une masse de verdure odorante; et des fleurs naturelles répandues à profusion jetaient le feu de leurs brillantes couleurs au milieu de ce feuillage sombre. Les nègres, tant chrétiens que païens, étaient en admiration devant ce luxe inusité, dont notre travail et notre patiente industrie avaient fait tous les frais. Nous leur ménagions, pour le soir de l'ouverture de la neuvaine, une surprise plus grande encore. Nous avions recueilli dans les maisons des blancs tout ce que nous avions pu trouver de bougies; et, pour multiplier le nombre et l'effet des luminaires, nous imaginâmes des lampes d'un nouveau genre. Des papayes, divisées en deux parties égales, vides de leurs graines et de leur chair, un éclat de bois entouré de coton imbibé d'huile de palmier et fixé au fond de la cavité de chaque fruit, c'était là notre invention, aussi gracieuse qu'économique. Ces lampes furent placées à profusion, au milieu du feuillage touffu des orangers et des citronniers, et, la nuit venue, le chœur de notre chapelle offrait un coup d'œil ravissant. La Reine du ciel pouvait avoir ailleurs un autel plus riche; elle n'en avait pas de plus gracieux. Pendant tout le temps que dura la neuvaine, nous donnâmes chaque soir la bénédiction du saint Sacrement, précédée et suivie de diverses prières; l'ostensoir en cuivre doré, dans lequel reposait notre divin Sauveur, caché sous les espèces eucharistiques, resplendissait de reflets lumineux, et la douce figure de Marie souriait de son plus doux sourire à ce peuple nouveau qui venait, en se prosternant devant son autel, la reconnaître pour sa maîtresse. Les chrétiens étaient heureux d'appartenir à une religion qui conviait ses enfants à des solennités si belles, où tout était joie, paix et amour, et les

infidèles comparèrent les splendeurs de notre culte avec les misères du leur.

Pendant la neuvaine, l'affluence des païens alla toujours en augmentant; chaque soir en amenait un nombre plus considérable. Mais la ville de Whydah est si étendue, sa population si nombreuse, que, la veille du 8 décembre, beaucoup de nègres n'avaient pas encore paru à la mission, soit par insouciance, soit pour n'avoir pas entendu parler de notre fête. Il était à désirer, cependant, que presque tous assistassent aux magnificences de nos cérémonies religieuses, afin qu'en se retirant avec un éblouissement dans les yeux, ils gardassent plus longtemps dans le cœur un souvenir de nos joies, si différentes des leurs. Malheureusement nos deux petites cloches ne portaient pas bien loin leurs joyeuses volées; c'est à peine si leur chant de fête dépassait les limites de notre quartier. Je pouvais disposer d'une voix assez forte pour mettre en mouvement tous les noirs de la ville et des environs; mais il devait en coûter beaucoup pour la faire parler.

« Nous avons là, dis-je à M. Fernandez, un héritage des Portugais, que nous n'avons pas songé à utiliser.

— Lequel? me dit mon confrère espagnol.

— Ces canons, de divers calibres, qui gisent sur le sol.

— Mais qu'en faire?

— On n'entend pas les cloches, on entendrait les canons : si nous mettions toute cette vieille artillerie en mouvement, elle se dérouillerait en portant au loin le nom et la gloire de la sainte Vierge.

— Et la poudre? c'est là une grosse dépense.

— Bah! ce n'est pas tous les jours la fête de l'Immaculée-Conception; et puis, nous ferons des économies sur autre chose.

— Cela vous regarde; faites comme vous l'entendrez. »

Je passai aussitôt en revue la vieille ferraille de guerre abandonnée par les Portugais. Je choisis six coulevrines qui me parurent en bon état; nettoyées et placées sur des affûts en bois, elles prirent un air belliqueux du meilleur effet.

Le lendemain, au premier rayon du soleil levant, une décharge générale annonçait aux habitants de Whydah qu'une fête extraordinaire se célébrait à la mission. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir toute la population. Longtemps avant l'heure

fixée pour la célébration de la sainte messe, la cour intérieure du fort était pleine d'indigènes, et une foule immense fourmillait sur la place. Pour éviter tout tumulte, quelques-uns de nos nègres les plus robustes étaient chargés de la police. Ils avaient ordre de mettre dehors toute personne qui ne serait pas décemment habillée; pour avoir le droit de rester, il suffisait cependant de porter, roulé à la ceinture, une bande d'environ cinquante centimètres de largeur.

A neuf heures commença la messe, qui fut chantée solennellement. Je célébrai le saint sacrifice, assisté de deux petits négrillons; M. Fernandez et quelques blancs avaient pris place au lutrin. Les chrétiens seuls occupaient la nef de la chapelle; les païens se tenaient au dehors; mais les trois grandes portes, ouvertes en entier, leur permettaient de voir le chœur et les cérémonies du mystère auguste qui s'accomplissait sur l'autel.

Pendant tout le temps que dura la sainte messe, la tranquillité fut complète : les chrétiens furent admirables de respect et de recueillement; et les païens, qui sentaient vaguement que quelque chose de saint, de mystérieux, se passait sous leurs yeux, ne poussèrent pas un cri, ne dirent pas une parole qui pût troubler la douce harmonie de la fête.

Le soir, vers six heures, les nègres affluèrent en aussi grand nombre que le matin, pour assister à la bénédiction du saint Sacrement, qui termina cette heureuse journée, dont le souvenir me revient parmi les plus douces de ma vie.

Nos cœurs étaient encore embaumés de la joie que nous avait laissée la fête de l'Immaculée-Conception, quand l'arrivée de deux nouveaux missionnaires vint la porter à son comble. MM. Courdioux et Cloud, les deux nouveaux venus, nous apportaient un précieux secours. Pendant notre séjour au séminaire de Lyon, nous avions pu apprécier la bonté de leur cœur, la force de leur caractère, leur zèle pour le salut des âmes; ils étaient déjà pour nous des amis dévoués, ils allaient être des auxiliaires intrépides. M. Courdioux n'avait que vingt-trois ans, il était prêtre depuis quelques mois à peine; M. Cloud, encore élève en théologie, comptait parmi ces jeunes volontaires de l'armée du Seigneur qui ne craignent pas, sur un ordre de leur chef, de se jeter avec leur armure légère au plus fort du combat, et quel-

quefois ne contribuent pas moins à la victoire que les vieux soldats armés de toutes pièces.

Désormais la mission n'avait plus à craindre d'être arrêtée dans sa marche : nous étions quatre pour Whydah, c'était assez; mais, à considérer l'étendue de notre vicariat apostolique, c'était bien peu.

CHAPITRE XI

La mission, suite. — Résultats obtenus. — M. Borghéro est toujours à Agbomé. — Son Excellence Qouénon, ministre du commerce. — M. Borghéro rentre à Whydah; insuccès de son voyage. — Organisation définitive des travaux de la mission. — Les écoles. — Je passe mon titre de docteur en médecine à M. Cloud. — Constructions. — Les négresses et le christianisme. — Baptêmes d'enfants en danger de mort. — Le commandant de la station navale française visite la mission. — La foudre tombe sur le vieux fort portugais.

Quelques enfants baptisés en danger de mort, et partis pour le ciel avant d'avoir souillé leurs âmes aux fanges de la terre; d'autres enfants, plus âgés, retirés du milieu empesté qui étouffait leur jeune cœur, et appelés à vivre dans une atmosphère bénigne et vivifiante; quelques hommes venus à Dieu dans la plénitude de leurs forces; quelques vieillards enlevés au démon, alors qu'ils avaient déjà un pied dans la tombe : ce fut là tout le succès de la nouvelle œuvre apostolique dans les premiers mois qui suivirent sa fondation.

Si l'on ne tenait pas compte des difficultés à vaincre au début de la mission, le résultat paraîtrait bien minime. Mais nous, quand nous songions aux empêchements de tout genre qui avaient surgi sous nos pas : climat de feu, maladies longues et douloureuses, insouciance et apathie des nègres, vices hideux, habitudes dépravées, défaut de liberté, imperfection de l'organisation première, nous avions lieu, sinon d'être enthousiasmés, du moins de nous tenir pour satisfaits.

Le laboureur qui jette sa semence dans un champ couvert de ronces et d'épines ne recueille que quelques épis; comme lui, nous avions semé sur un terrain inculte, et le jour de la moisson venu, nous n'avions eu à offrir au Père de famille qu'une petite gerbe; mais la beauté de ses épis était la récompense du passé, la joie du présent, et le gage d'un avenir prospère. La terre qui avait donné ces beaux fruits pouvait en donner de plus beaux et de plus nombreux encore; et l'arrivée de deux travailleurs intelligents et intrépides allait nous permettre de donner à notre œuvre une marche plus rapide, une extension plus considérable.

MM. Courdioux et Cloud brûlaient d'entrer en ligne; mais il eût été imprudent de rien entreprendre avant le retour de M. Borghéro. Il fallut donc attendre, et l'attente se prolongeait indéfiniment. M. Borghéro, qui avait compté en finir avec le roi en une quinzaine de jours, séjournait à Agbomé depuis plus d'un mois. Il n'avait encore rien obtenu, pas même une audience, et il lui était impossible de nous fixer l'époque de son départ pour Whydah. Après les premières lettres si enthousiastes, il en était venu d'autres pleines de désenchantement, de tristesse et d'angoisse. La civilisation était jouée, battue par la barbarie; à l'hosanna succédait la passion; les joies du triomphe n'avaient duré qu'un instant, les déboires du lendemain se prolongeaient à l'infini.

Pendant que notre supérieur, devenu le jouet des nègres, souffrait dans son corps, souffrait encore plus dans son âme, nous menions à Whydah une vie fort calme. Au milieu de la paix qui nous entourait, la seule chose intéressante à noter est la visite que nous fit Son Excellence Quénon, ministre du commerce.

Quénon ne déployait jamais un grand appareil dans ses exhibitions personnelles. Il vint à la mission avec une suite peu nombreuse; deux soldats, deux domestiques, deux musiciens et un secrétaire formaient tout son cortége. Le secrétaire ne savait ni lire ni écrire; son crâne était le casier où il rangeait les secrets et les commandements de son maître; avec lui la saisie de pièces compromettantes était impossible. Quénon avait une de ces figures réjouies qui font plaisir à voir; l'expression habituelle de son visage était la bonté; un sourire naïf errait constamment sur

ses lèvres. Un embonpoint démesuré avait fait de son petit corps une masse qu'il avait de la peine à mouvoir, même à l'aide de son bâton terminé en croissant. A la différence de ses compatriotes, pour qui tout vêtement est une gêne, Quénon portait sur lui de quoi habiller douze nègres; il avait certainement pris toute sa garde-robe pour en faire étalage devant nous.

Parmi les bizarreries de son costume, un de ces couvre-chefs que le peuple dans son langage pittoresque a nommé casque à mèche, attira surtout mon attention. Bariolé, surmonté d'une touffe ondoyante, épanouie, ce bonnet devait être le chef-d'œuvre de quelque maître bonnetier marseillais. Ainsi coiffé, Quénon personnifiait admirablement le ministère du commerce. Il avait eu soin de faire porter par son domestique son trône de ministre, espèce d'escabeau de cinquante centimètres de hauteur, taillé dans un tronc d'arbre et orné d'arabesques qui n'étaient pas sans mérite. Le trajet de sa maison au fort portugais avait fort essoufflé Son Excellence; aussi ne répondit-elle à notre salut que par un gros rire et une poignée de main; et ce n'est qu'après s'être solidement assise sur son siége, et avoir respiré avec bruit et à plusieurs reprises, que nous pûmes connaître le son de sa voix.

« Bonjour, blancs, nous dit-il en portugais, votre santé est bonne?

— Excellente, seigneur Quénon.

— Ah! ah! je m'en réjouis fort. Vos affaires prospèrent?

— Elles pourraient aller mieux.

— Ah! ah! j'en suis fâché. Vous êtes riches?

— Non, nous sommes pauvres.

— Ah! ah! je croyais le contraire. Vous ne faites pas le commerce?

— Vous savez bien que nous ne sommes pas venus ici pour cela.

— Ah! oui, je sais; vous voulez enseigner aux noirs la religion des blancs; vous dites que les fétiches ne valent rien, que votre Dieu est le grand Dieu. Oui, cela est vrai, le Dieu des blancs est le grand Dieu, mais bon seulement pour les blancs et pas pour les noirs; les noirs sont petits, les fétiches sont bons pour eux. »

Nous essayâmes de lui démontrer que le même Dieu avait créé

les blans et les noirs, que tous étaient ses enfants et qu'il les aimait d'un amour égal.

Il écouta avec attention nos paroles et les approuva toutes; mais je doute qu'elles aient pénétré bien avant dans son cœur; son assentiment n'était qu'une simple formule de politesse.

Qouénon resta à la mission environ une demi-heure. Il accepta un verre de genièvre, qu'il passa à son secrétaire, après en avoir bu quelques gouttes. Avant de nous quitter, il exprima le désir de visiter notre chapelle.

« Vous pouvez entrer, lui dîmes-nous, mais à la condition de quitter tous vos fétiches.

— Je ne puis, répondit-il, me séparer de mes fétiches, car je mourrais à l'instant.

— Alors vous n'entrerez pas.

— Mais d'ici, je puis bien adorer votre Dieu.

— Oui, seigneur.

— Eh bien! cela me suffit. »

Il se prosterna contre terre, couvrit sa tête de poussière, frappa dans ses mains, et prononça quelques paroles mystérieuses...

Son adoration finie, il nous témoigna toute sa reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu, et nous invita à aller le voir chez lui.

Nos relations avec les autorités dahoméennes avaient toujours conservé un certain appareil cérémonieux qui me gênait fort; des grands dignitaires du gouvernement, nous n'avions vu que le masque; l'homme vrai, tel qu'il apparaît dans son intérieur, nous était complétement inconnu. Avertis à l'avance de notre visite, ils avaient eu le temps de composer leur visage, de préparer leurs paroles, de mettre ordre à leur toilette, et tels nous les avions vus à la mission, tels nous les voyions encore dans leurs cases. Je résolus de lever un coin du voile qui couvrait ces grandeurs d'emprunt. Le ministre du commerce avait l'air si bon homme, que je jugeai qu'il ne se formaliserait pas d'un léger manquement à l'étiquette du pays.

Le lendemain de sa visite à la mission, je me dirigeai seul vers le quartier qu'habitait Qouénon. Je fus assez longtemps à trouver le ministre du commerce. Un nègre a demi couché sur le seuil

de sa porte en gardait l'entrée ; je m'adressai à ce concierge à noire figure :

« Le seigneur Qouénon, ministre du commerce ? »

J'avais à peine terminé ma phrase, que Qouénon, qui avait reconnu ma voix, me cria d'entrer.

Tout allait donc au gré de mes désirs ; en quelques secondes je me trouvai auprès d'une Excellence nègre en petite tenue.

Qouénon n'était plus le brillant ministre que j'avais vu la veille assis sur son siége de gala ; je le trouvai, à demi couché sous un hangar bas et étroit, jouant aux osselets en compagnie de quelques nègres. Il n'avait plus cet aspect de momie égyptienne que lui donnaient ces diverses étoffes dont il avait cru devoir s'envelopper pour nous faire honneur. Un caleçon grossièrement taillé et un pagne crasseux le couvraient des genoux à la ceinture. Un bonnet de coton vulgaire avait remplacé le couvre-chef que j'avais tant admiré la veille.

Si le ministre du commerce avait singulièrement modifié son costume, sa physionomie était restée la même : même bonhomie, même sourire. Il se leva à mon arrivée, et, après m'avoir serré la main, il m'invita à m'asseoir sur un siége de bambou qu'un nègre venait d'apporter. Pour lui, se laissant tomber à terre, il se coucha à demi, la tête appuyée sur sa main gauche. Après un quart d'heure de conversation, trop insignifiante pour que je la rapporte ici, je me levai pour partir, quand Qouénon m'arrêta en me disant :

« Seigneur, je suis noir, mais je suis poli.

— Certes, lui répondis-je, je n'en ai jamais douté.

— J'ai bu du genièvre à la mission, et je veux que vous preniez un verre de liqueur avec moi.

— De liqueur ?

— Oui, de liqueur, et votre genièvre était très-rude. Enfant, dit-il à un de ses esclaves, va chercher les liqueurs. »

Après quelques minutes d'absence l'esclave revint, portant une petite table, deux flacons et deux verres. L'un des flacons contenait de l'anisette, l'autre du marasquin de Zara.

« Seigneur blanc, me dit Qouénon, je vais vous servir un verre d'anisette ?

— Merci.

— Un verre de marasquin alors? » Et il prit le flacon de la prétendue liqueur de Zara.

Quoique cette liqueur ne fût que de l'eau sucrée, je crus devoir la trouver excellente; ma satisfaction rendit Quénon le plus heureux des hommes. Je ne fus libre de partir qu'après lui avoir promis de venir le voir de temps à autre.

Si l'incident que je viens de rapporter et quelque autre du même genre venaient parfois égayer notre solitude, nous ne pouvions nous défendre d'une grande tristesse en songeant à M. Borghéro.

Enfin une lettre venue d'Agbomé mit un terme à nos inquiétudes, en nous annonçant que M. Borghéro avait été reçu par le roi le 15 janvier, et qu'il disposait tout pour son départ. Mais M. le supérieur nous avait laissé tant de fois espérer son retour, et nos espérances avaient été tant de fois déçues, que nous accordâmes peu de créance à la nouvelle que nous venions de recevoir; nous ne fûmes entièrement rassurés qu'à l'arrivée des porteurs des bagages. M. Borghéro les suivait de près, et nous pûmes nous livrer enfin à la joie que l'on éprouve à se trouver réunis après une longue absence.

Quant au résultat de ce long et pénible voyage, il était complétement nul; nos projets étaient anéantis; c'est en vain que notre supérieur avait souffert, en vain qu'il avait mis en œuvre toute sa prudence, toute son habileté; il se retirait, vaincu par la fourberie d'un gouvernement sans honneur. Aucun privilége sérieux ne nous était accordé; nous restions avec une liberté précaire, dépendants de la volonté d'un roi despote, soumis lui-même au pouvoir tout-puissant d'une bande de féticheurs. Or, entre les féticheurs et nous éclata la lutte, une de ces luttes sourdes qui, pour ne pas faire de bruit, n'en sont que plus terribles. Ils avaient forcé le roi à retenir M. Borghéro dans sa capitale, comme dans une prison, à le bafouer, à le tourmenter, et surtout à rejeter toutes ses demandes.

Les dépenses occasionnées par le voyage d'Agbomé avaient donc été faites en pure perte, et ces dépenses étaient considérables; car le roi de Dahomé ne se contente pas de quelques brimborions, il lui faut de belles pièces de soieries, et quand le cadeau lui semble trop mesquin, il n'éprouve nulle honte à le refuser.

En retour, Sa Majesté noire avait donné à M. Borghéro : un cochon rôti, une chèvre et un bœuf. Le cochon, préparé à la façon dahoméenne par le cuisinier du palais, avait été cuit tout entier, avec son poil et ses entrailles. M. Borghéro, qui mange rarement de la viande, n'eut pas le courage de goûter le mets royal; il en fit présent aux nègres de sa suite, et à ceux qui habitaient la même case que lui. La chèvre était étique, et le bœuf eût pu figurer avec quelque avantage au milieu des vaches maigres que le Pharaon d'Égypte avait vues dans son rêve. Cependant M. Borghéro résolut d'expédier ces deux animaux à la mission; d'après ses calculs, nous devions avoir là matière à toute une série de bouillons, de rosbifs et de biftecks. Un nègre est détaché de sa suite, et le voilà parti pour Whydah, avec le bœuf et la chèvre. Tout alla bien pendant la première heure de marche; mais le roi, qui avait eu vent de l'expédition, envoya en toute hâte un soldat à sa poursuite; et le bœuf, la chèvre et le conducteur, obligés de rebrousser chemin, rentrèrent à Agbomé. M. Borghéro apprit alors qu'il ne lui était pas loisible de disposer du cadeau royal en notre faveur; il ne pouvait pas non plus le vendre, il lui était seulement permis de le manger.

Ce dernier parti ne pouvait être adopté par un homme habitué à vivre de légumes. M. Borghéro tourna la difficulté. Il livra la chèvre à ses serviteurs; et voulant nous régaler à tout prix, surtout malgré le roi, il imagina de dessécher la viande de bœuf. Il la fit couper par bandes d'un pouce d'épaisseur; ces bandes, exposées aux rayons d'un soleil brûlant, durcirent comme du cuir, et, en durcissant, prirent une infinité de formes originales. Ainsi transformé, le bœuf arriva sans encombre à Whydah. Il fut confié à la garde de Pedro, qui eut ordre de faire du bouillon tous les jours.

« Et le bouillon ? » me demandera un lecteur curieux.

Le premier jour, il laissa un peu à désirer; le second jour, il prit un goût assez fort; le troisième jour, il était détestable; mais le quatrième jour, aucun de nous n'eut le courage d'y toucher; nous le passâmes aux nègres, qui le trouvèrent délicieux.

Plusieurs faits antérieurs au voyage de M. Borghéro nous avaient pleinement édifiés sur le bon vouloir du gouvernement dahoméen, et le triste résultat de son séjour à Agbomé ne nous

permit plus un seul doute à cet égard. Les féticheurs nous auraient très-volontiers expulsés du royaume; mais le roi nous tolérait, dans l'espoir que chaque année quelque tribut, extorqué par la ruse ou par la violence, viendrait grossir son trésor. Il nous restait, suivant une parole sacrée, à savoir unir la ruse du serpent à la simplicité de la colombe.

Comptant sur la grâce de Dieu, nous poursuivîmes notre œuvre sans plus nous occuper du roi et de ses ministres.

Pour plus d'ordre et d'entente, les diverses charges de la mission furent de nouveau partagées entre nous. M. Borghéro, avec la haute surveillance sur toutes choses, garda pour lui le soin d'instruire les adultes qui se préparaient à recevoir le baptême. L'école des enfants de dix à douze ans et au-dessus fut confiée à M. Fernandez; l'école des petits enfants, à M. Courdioux. M. Cloud, élève en théologie, reçut le titre de docteur en médecine, avec ordre de guérir les malades; pour moi, je continuai à m'occuper du travail qui m'était échu depuis le départ de M. Borghéro pour Agbomé.

Nous étions alors à la date du 10 février 1862.

Malgré la division des offices de la mission que je viens de mentionner, nous n'étions pas tellement attachés à nos charges respectives, qu'il ne nous fût loisible de jeter un coup d'œil sur le travail du voisin, et de l'aider, si besoin était. M. Borghéro, au sortir du catéchisme, venait inspecter nos bâtiments en construction; MM. Fernandez et Courdioux feuilletaient, de temps à autre, un livre de médecine à l'intention de M. Cloud, qu'une maladie nouvelle déroutait de tous points, et je quittais quelquefois le chantier des travailleurs pour envoyer au ciel un petit ange de plus.

M. Borghéro, qui donnait tous ses soins à la préparation des adultes au baptême, possédait un talent bien rare : celui de mettre à la portée des grands enfants qu'il instruisait les sublimités de notre religion. Faire le catéchisme à de petites créatures qui ont sucé, avec le lait de leurs mères, les premières notions de la doctrine chrétienne, n'est déjà pas facile ; mais la difficulté est bien autrement grande, quand il s'agit d'instruire des personnes pour qui le premier mot des vérités révélées est une énigme. M. Borghéro, nègre avec les nègres, abaissait sa science de théologien jusqu'à l'infirmité de leur esprit; il sondait leur

intelligence pour en connaître la profondeur; il s'efforçait ensuite, par des comparaisons très-simples, d'ouvrir à leur raison dégradée les mystères du christianisme, de faire sentir à leur cœur la beauté de sa morale, et il parvenait enfin, au prix d'une patience infinie, à répandre quelque lumière dans ces âmes.

J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de l'abaissement intellectuel et de la dégradation morale de la race nègre. Un fait, qui avait échappé à ma mémoire et qui me revient, prouvera une fois de plus les difficultés qu'il faut vaincre pour mettre à genoux au pied de la croix un peuple qui ne connaît d'autre devoir que la satisfaction de ses appétits grossiers.

Pour avoir l'air de nous honorer comme de grands personnages, et en réalité pour nous surveiller de près, par ordre du roi, le Jévoghan avait mis deux soldats de garde à la porte du fort portugais. Ces deux espions disparaissaient le jour; mais, la nuit venue, on les retrouvait à leur poste. Si le temps était pluvieux, ils s'abritaient sous un hangar; quand le ciel était serein, ils déroulaient leur natte près d'un canon, et la culasse leur servait d'oreiller. Quoique leur métier demandât une certaine dose de sagacité, il courait sur leur visage un grand air de bêtise.

Une nuit que les moustiques avaient tiré M. Courdioux de sa chambre, il ne vit rien de mieux, pour se distraire, que de faire le catéchisme à l'un des gardiens, qui filait du coton à la clarté de la pleine lune, tandis que l'autre dormait d'un profond sommeil.

« Saurais-tu me dire, lui demanda-t-il, pourquoi tu as été créé et mis au monde? »

Le nègre, qui était à cent lieues d'une pareille question, interrompit son travail, chercha un instant pour quelle cause il pouvait avoir été mis sur la terre, crut l'avoir trouvée, et s'écria :

« Pour manger! »

Après cette réponse, il reprit son fuseau et tordit son fil, avec la satisfaction d'un homme qui vient de dire une vérité maîtresse.

Lorsque l'on me rapporta cette parole, je ne vis là qu'une affirmation isolée. Depuis lors, soit à Whydah, soit dans un voyage sur la côte, je renouvelai la question de M. Courdioux à

des nègres de conditions différentes, et j'obtins toujours la même réponse.

Les deux écoles confiées à MM. Fernandez et Courdioux, établies d'abord avec de faibles éléments, ne tardèrent pas à prendre un développement considérable. Le vide se fit autour du ministre protestant, qui n'eut plus à s'occuper que de l'éducation de sa famille, assez nombreuse du reste pour absorber toute sa sollicitude. La langue portugaise fut adoptée pour l'enseignement de nos écoles. Cette langue offre plus d'avantages que toute autre. Les enfants l'apprennent très-facilement; elle sert dans les transactions commerciales de la plus grande partie de la côte occidentale d'Afrique, et, de plus, un nombre considérable des élèves de l'école étaient fils d'esclaves libérés au Brésil, et parlaient la même langue que leurs pères. Parmi ces enfants, quelques-uns étaient nourris et habillés aux frais de la mission; ils ne sortaient pas de l'enceinte du fort; les autres rentraient dans leur famille pour y prendre leurs repas et pour y passer la nuit.

Les salles d'école étaient appropriées à la température de l'équateur; les cloisons étaient de bambou; de l'herbe desséchée avait fait les frais de la toiture. Ce genre de construction, très-économique d'ailleurs, permet à l'air de circuler librement : ce point est capital pour les maîtres d'école qui ont des élèves noirs.

Rien de plus varié que la couleur de nos écoliers : il y en avait depuis le noir foncé jusqu'au jaune sale, en passant par le ton café au lait et le ton grisaille. Quant à leurs habits, jamais peintre chevelu n'en rêva de plus disparates, et un maître tailleur eût pu faire là une étude consciencieuse sur les origines de son art.

Les enfants de la mission se distinguaient par la propreté et l'uniformité de leur costume, composé d'un caleçon et d'une blouse. Les autres étaient affublés de haillons pittoresques. Le plus grand nombre portaient, roulé à la ceinture, un lambeau d'étoffe, plus ou moins large, selon la fortune de leurs parents. Deux ou trois, les plus huppés de la bande, se drapaient dans des robes de chambre d'indienne.

« Mais, demandera le lecteur, ces enfants sont-ils intelligents? »

M. Borghéro va répondre à cette question; je trouve sa réponse dans une lettre publiée par les *Annales de la Propagation de la foi.*

« Les dispositions et la capacité de nos élèves sont très-satisfaisantes. On sait que, comparaison faite entre les habitants des pays tropicaux et ceux des zones tempérées, ceux des premiers, plus précoces dans les développements du corps, le sont aussi pour les facultés de l'esprit; mais leur intelligence, trop influencée par le physique, ne prend qu'un faible développement; tandis que les facultés plus secondaires de l'esprit, la mémoire et l'imagination, dominent davantage. Aussi, tant qu'il n'est question que d'apprendre matériellement, il semble que les enfants de ces contrées font des progrès plus rapides que ceux d'Europe; mais ils sont bientôt arrêtés dans leur marche fougueuse; et, tandis que les Européens avancent dans l'étude et en multiplient chaque jour l'étendue par l'élévation de leur intelligence, nos tropicaux restent bornés dans leurs conceptions. Voici un exemple qui présentera mieux la différence qui existe entre les uns et les autres. Un noir apprend plus facilement, et en moins de temps, une opération d'arithmétique; mais, quand il sera question d'appliquer cette opération à autre chose qu'à des chiffres, quand il faudra faire une observation, établir un raisonnement à l'aide de cette même opération, notre noir sera fort embarrassé; tandis que l'Européen, qui aura mis bien plus de temps pour apprendre la même opération, saura sans difficulté en généraliser la loi et en tirer une foule de conséquences pratiques. »

Ces quelques lignes, extraites d'une longue appréciation du caractère des nègres, me paraissent suffisantes pour donner une idée de leur portée intellectuelle.

Le but principal de l'établissement des écoles de Whydah était l'enseignement de la religion chrétienne; tout le reste n'était que secondaire. Sans les écoles, il eût été difficile de réunir les enfants; et ainsi, sous le couvert de la science humaine, ils apprenaient une science bien autrement précieuse, la science divine.

En sortant de l'école et en jetant les yeux vers la porte d'entrée du fort, on voit une sorte de vestibule spacieux, haut et bien aéré. Un banc de terre en fait le tour; les portes d'une armoire se détachent sur le gris de la muraille; une chaise est placée au

milieu ; près de la chaise, un baquet et une cruche d'eau : c'est là que M. Cloud, notre médecin en chef, avait établi le centre de ses opérations. M. Cloud était le type du médecin aimable, il n'effrayait jamais ses malades ; il manipulait ses drogues avec tant de soin, il se servait de ses outils avec tant de grâce, que c'était vraiment un plaisir d'être traité par lui. Il avait un remède pour chaque maladie ; et, quand le mal était plus fort que les remèdes, ce qui arrive quelquefois, il faisait monter de son cœur à ses lèvres une parole de consolation, qui était comme un baume pour les plus vives douleurs. Sans aucun préjugé, il donnait tour à tour son attention aux divers livres de médecine qu'il avait sous la main ; mais, quand il s'agissait du traitement des plaies, Raspail était son maître favori. L'huile camphrée, l'alcool camphré, la pommade camphrée surtout, étaient à l'ordre du jour ; et les nègres, malins comme des écoliers, s'ils le saluaient en public du titre de *Padre Doctor,* se permettaient en leur particulier de l'appeler l'homme à la graisse. M. Cloud le savait ; mais il a si bon cœur, qu'une méchanceté de la part de ses clients ne pouvait ni ralentir son zèle ni décourager son dévouement. Je crois cependant que cela refroidit son enthousiasme pour Raspail ; car, depuis lors, le camphre fut quelque peu négligé, et le quinquina prit la place d'honneur à la pharmacie.

Tous les jours, à huit heures du matin, M. Cloud était à son poste, et passait la revue des misères humaines. Les malades de la ville et des environs qui pouvaient marcher, accouraient près de lui et étaient pansés à tour de rôle. Je m'abstiens de donner la nomenclature des plaies hideuses qu'il devait toucher ; mais lui, il supportait tout avec un courage admirable. Sa station de chaque matin, sous le vestibule du fort, durait environ deux heures. La soirée était consacrée à la visite des malades trop faibles pour se traîner à la mission ; puis venaient les cas imprévus qui, en troublant l'ordre de sa journée, lui prenaient encore un temps considérable.

Au risque de blesser sa modestie, qui égale son dévouement, je veux relater deux opérations qui lui firent grand honneur : l'une auprès de Dieu, qui l'en récompensera un jour ; l'autre auprès des hommes, qui lui ont déjà payé un tribut de louanges.

Si le but qu'on s'était proposé, en créant les écoles, était la

conversion des nègres, l'exercice de la médecine concourait à la même fin. J'ai déjà dit que par le corps nous espérions arriver à l'âme; le fait suivant démontrera que nos espérances étaient fondées.

Un jour, au moment où nous prenions notre repas, une foule pleurante et surtout hurlante déboucha sur la place extérieure du fort. A ce bruit, inusité à pareille heure, nous nous levâmes de table pour en connaître la cause. Cette foule escortait un nègre défiguré, souillé de boue, se traînant avec peine. M. Cloud descendit seul, comptant sur un accident ordinaire; mais il nous appela bientôt à son secours, car il eût difficilement suffi à la besogne.

Voici ce qui était arrivé. Un nègre, insouciant comme tous ses pareils, fumait tranquillement sa pipe près d'un amas de poudre qui séchait au soleil. Une étincelle, enlevée par le vent au fourneau de la pipe, tomba sur la poudre à demi séchée; il s'ensuivit une explosion formidable, et le nègre fut brûlé des pieds à la tête. Fou de douleur, il s'était roulé à plusieurs reprises dans une mare bourbeuse, et la couche de boue qui enduisait son corps cachait entièrement sa peau. Notre premier soin fut de le décrasser à l'aide de deux arrosoirs, et, le lavage terminé, nous nous trouvâmes en face d'une plaie horrible; la peau, brûlée partout, se détachait en lambeaux. M. Cloud avait apporté de son pays une de ces recettes, dites de vieille femme, que les praticiens rejettent avec mépris, mais qui parfois ont plus de vertu que les drogues en renom. Le nègre fut enduit d'un certain onguent, puis, bien empaqueté, bien ficelé, il put reprendre à pied le chemin de sa case.

M. Cloud le visita assidûment tous les jours; un instant il le crut sauvé; mais il vit bientôt que le mal serait plus fort que son onguent, et alors il n'eut plus qu'un désir, celui de sauver l'âme de ce malheureux, dont il était impuissant à sauver le corps. Son zèle fut couronné d'un plein succès; le nègre reçut le baptême quelques heures avant de rendre le dernier soupir. Cet heureux résultat fut un précieux encouragement pour notre cher docteur.

Grâce à des cures merveilleuses, sa réputation parvint jusqu'au roi, qui lui confia le traitement d'une de ses filles, qui avait une plaie dangereuse au pied gauche. Cette jeune princesse,

arrivée à Whydah, fut reçue par le Jévoghan dans une case dépendante de sa maison. C'est là que M. Cloud, en compagnie de M. Borghéro, lui fit sa première visite. Le manque de soins avait donné au mal qui la rongeait un caractère des plus graves; ce mal céda toutefois devant un traitement énergique, et la fille du roi, venue en hamac, put reprendre à pied le chemin d'Agbomé.

Cette cure insigne plaça M. Cloud très-haut dans l'estime du peuple dahoméen.

Pour compléter la revue des divers offices de la mission, j'ai encore à parler des travaux qui m'incombaient plus particulièrement.

Il est des chrétiens, et le nombre en est considérable, qui se figurent le missionnaire allant toujours par monts et par vaux, la croix à la main, la parole de Dieu sur les lèvres; et ils ont de la peine à se le figurer s'occupant des intérêts matériels les plus vulgaires.

Cette idée, assez juste s'il s'agit d'une mission déjà établie depuis longtemps, est tout à fait erronée s'il s'agit d'une mission à son début; et encore faut-il tenir compte de la différence des climats et du progrès matériel des peuples à évangéliser.

Le missionnaire qui part pour une vieille mission trouve à son arrivée une église bâtie, une école fondée, une maison ou une case, ou tout au moins un abri quelconque pour le recevoir. Quitte-t-il sa résidence pour une tournée lointaine, les chrétiens semés sur sa route se font un honneur de lui donner l'hospitalité. Celui, au contraire, qui va dans une mission nouvelle, est obligé de tout créer; si le peuple de sa nouvelle patrie est industrieux, il lui suffira de donner des ordres, et tout marchera au gré de ses désirs; mais qu'il aborde chez un peuple sauvage, la difficulté sera bien autrement grande, et il n'en sortira qu'en prenant lui-même la truelle du maçon et la hache du charpentier. En voyage, nulle porte chrétienne ne s'ouvrira devant lui; peut-être obtiendra-t-il un misérable coin dans un réduit infidèle; sinon, un lit de feuilles sous la voûte des cieux recevra ses membres fatigués et endoloris.

C'était là notre position, aux premiers jours de notre établissement à Whydah.

Le vieux fort portugais, restauré par nos soins, ne suffisait plus à loger les missionnaires et les enfants recueillis dans la rue.

Malgré l'exiguïté de notre local, notre espoir dans le succès du voyage de M. Borghéro nous avait fait remettre à son retour l'exécution de tous nos projets de bâtisses; on a vu que je m'étais contenté pendant son absence de bâtir une cuisine, afin de déloger le vieux Pedro, dont le foyer jetait toujours plus de fumée que de flamme.

Après l'insuccès du voyage d'Agbomé, nous nous mîmes à l'œuvre, avec les ressources que nous trouvâmes sous la main. N'importe quel pays offre toujours les premiers éléments nécessaires à une ébauche de construction; ici il fallait tout créer, et les ouvriers, et los outils, et les matériaux. Un Brésilien me fournit un semblant de maçon qui ne savait pas même manier une truelle; je découvris dans notre quartier un jeune nègre qui se disait charpentier, et qui ignorait complétement les premières notions de son art; je pris à la journée une bande de nègres qui n'avaient que leurs bras pour outils; et c'est avec d'aussi faibles ressources que je jetai les fondements d'une nouvelle maison destinée à recevoir un ou deux missionnaires, un certain nombre de travailleurs et quelques enfants.

Mon intention n'était pas d'élever un monument grandiose qui me procurât quelque honneur; je visais seulement à faire une construction d'une solidité à toute épreuve, et je crois avoir atteint mon but; car les murs, bâtis avec de la terre fortement pétrie, défieront pendant de longues années les pluies torrentielles de la côte occidentale d'Afrique. Il n'en est pas de même de la toiture, qu'il faudra renouveler tous les cinq ans, à cause de la mauvaise qualité des matières qui m'ont servi. Du reste, et ceci est toute mon excuse, je défie l'architecte le plus habile de faire quelque chose de durable avec des barres de bois, des herbes desséchées et des cordes de palmier.

Cette première construction terminée, je jetai les fondements d'une seconde, avec les mêmes éléments, au milieu des mêmes difficultés.

Depuis, notre charité ne fut plus contenue dans les limites que nous lui avions forcément imposées le premier jour; tous les enfants qui voulurent venir à nous furent logés, habillés et nourris aux frais de la mission. Les dépenses pour leur entretien étaient considérables; mais qu'était-ce que ces dépenses, comparées à l'heureux résultat obtenu par nos sacrifices?

Tous les enfants qui fréquentaient nos écoles montraient d'heureuses dispositions; mais les externes, rentrés chez eux, se retrouvaient dans un milieu de vices et de superstitions qui paralysait l'influence de leur éducation chrétienne et étouffait quelquefois le souffle vivifiant qui commençait à soulever leur jeune cœur. Les internes, au contraire, entièrement séparés d'une société corrompue, vivaient heureux à l'ombre du sanctuaire, et quand nous nous prenions à regarder dans leur âme si pure, si simple, si belle, nous oubliions nos fatigues, nos tristesses, nos angoisses, pour bénir Dieu de la transformation qui s'opérait dans ces pauvres créatures.

Une grande ombre cependant se projetait sur notre œuvre et en ternissait l'éclat; il y avait une lacune dans notre plan de mission, et cette lacune, nous étions impuissants à la combler. La joie de notre cœur, si vive en constatant les progrès de nos enfants, s'assombrissait en songeant au triste état des jeunes filles.

Le rôle de la femme, si grand dans la rénovation du monde après la venue de Jésus-Christ, nous faisait complétement défaut. Le nègre est dégradé; mais la dégradation de la négresse atteint à des profondeurs que la pensée chrétienne ne considère qu'avec effroi. Le salut des femmes nègres viendra par des femmes pieuses et saintes; à leurs aînées de la rédemption il appartient de purifier ces sœurs infidèles, et de faire goûter à ces âmes les chastes tendresses de l'amour divin.

Impuissants à travailler d'une manière efficace à la conversion de ces pauvres créatures, nous avions eu la pensée d'appeler à notre secours quelques-unes de nos sœurs d'Europe; mais un établissement de religieuses au Dahomé présentait des difficultés telles, que nous hésitâmes quand il fallut en venir à la réalisation de nos vœux, et nous attendîmes des jours meilleurs.

Il ne faudrait pas croire cependant que notre ministère parmi les négresses fût tout à fait infructueux; quelques précieuses recrues nous vinrent aussi de ce milieu empesté et malsain, et ce ne furent pas les moins belles fleurs de la couronne que nous déposâmes aux pieds de Jésus-Christ. Mais il y a loin de la cueillette de quelques rares épis à la récolte d'une riche moisson; et l'aurore du jour qui devait éclairer ces êtres déchus et les transformer en vases d'élection, ne se levait pas encore dans les

cieux. Elle se lèvera à l'heure marquée par la Providence; mais d'autres la contempleront dans toute sa beauté, et mes yeux, qui avaient désiré la voir, seront privés de ce bonheur. Le missionnaire ressemble aux ouvriers qui jetèrent les fondements de nos vieilles églises gothiques, la mort les surprenait alors que le monument était à peine au niveau du sol; mais ils mouraient heureux, car, dans leur dernier rêve, le temple saint leur était apparu dans toute sa splendeur future.

Si les femmes nègres échappaient à l'action de la grâce, leurs petits enfants en danger de mort la recevaient tout entière dans le sacrement du baptême; nouveaux anges d'une terre nouvelle, leurs prières attireront un jour les bénédictions de Dieu sur celles qui furent leurs mères selon la nature. Pour nous, notre cœur surabondait de joie chaque fois que nous apprenions le départ pour le ciel de quelqu'une de ces petites créatures. Il serait trop long de rapporter ici tous les moyens ingénieux mis en avant pour parvenir à notre but; je ne puis toutefois résister au désir de parler du baptême qui fut administré à un petit enfant, dans une circonstance toute particulière.

C'était vers l'époque où une série de cures merveilleuses avait porté au loin la réputation de notre cher docteur. Une négresse, dont l'enfant était à toute extrémité, grâce aux drogues que lui avaient fait prendre les féticheurs pour le guérir d'une légère indisposition, se présenta au fort portugais, espérant que nous pourrions encore sauver son fils. Elle le portait sur son dos, retenu par un pagne légèrement serré à la ceinture. Le petit être n'avait plus que quelques heures à vivre. Sa mère nous demanda si nous pouvions le sauver; nous répondîmes affirmativement, et notre réponse, dont elle ne comprit pas le sens, la rendit toute joyeuse. M. Borghéro lui donna aussitôt le saint baptême, sans qu'elle eût le moindre soupçon de la grâce qui était accordée à son fils qu'elle portait toujours attaché à son dos. Elle se retira après nous avoir comblés de remercîments; et avant qu'elle fût rentrée dans sa case, il y avait un ange de plus au ciel.

Je termine ici l'histoire de notre mission; car ce que j'aurais encore à dire ne serait guère que la répétition de ce qui précède.

Avant de clore ce dernier chapitre, je veux toutefois relater deux faits qui n'ont pas trouvé leur place ailleurs, et qui impressionnèrent fortement la population de Whydah.

Le premier est l'arrivée en rade de Whydah de la frégate *la Junon*, commandée par M. le baron Didelot, capitaine de vaisseau et chef de la station navale des côtes occidentales d'Afrique. Depuis son entrée dans ces parages, cet officier supérieur n'avait cessé de nous témoigner le plus vif intérêt, en nous adressant une lettre toute pleine de ses sentiments chrétiens, et en envoyant de temps à autre un aviso prendre de nos nouvelles : cette fois il mettait le comble à sa courtoisie en venant lui-même visiter notre mission naissante.

L'exiguïté de notre habitation et le peu de confortable de notre cuisine ne nous permettant pas de le recevoir au fort portugais, il se rendit à la factorerie française, sur l'invitation qui lui en fut faite par M. Daumas, vice-consul français et agent principal de M. Régis.

Mais, le soir du jour même de sa descente à terre, il vint nous voir à la mission, accompagné de plusieurs officiers de son bord. Il visita notre établissement avec le plus grand intérêt, nous demanda si le séjour de Whydah était sûr pour nous, et nous promit sa protection si besoin était.

La nuit était déjà venue quand il nous quitta, nous promettant de revenir le lendemain, qui était un dimanche, pour assister à la sainte messe.

Il revint, en effet, avec le vice-consul et les officiers qui l'accompagnaient la veille, et tous entendirent la messe, qui se disait à huit heures du matin.

On trouvera extraordinaire peut-être que j'attache une si grande importance, au point d'en faire un récit à part, à l'action si simple et si naturelle d'un capitaine de vaisseau et de quelques officiers de marine se faisant un devoir d'entendre la sainte messe. En France, je n'y eusse pas pris garde; mais, au Dahomé, leur présence à l'église contre-balançait le mauvais exemple que donnaient les blancs qui résidaient sur cette côte; car, à part les agents français, qui venaient assez régulièrement à la mission tous les dimanches, les autres ne paraissaient que de loin en loin; et leur tenue, peu convenable, faisait même désirer qu'ils n'y vinssent pas du tout.

Les noirs, tant chrétiens que païens, qui ce jour-là se rendirent en grand nombre à notre chapelle, avaient sous leurs yeux une démonstration religieuse bien plus éloquente que toutes

nos paroles; et l'attitude noble et recueillie de ces officiers de marine priant Dieu devait laisser dans leur esprit autre chose qu'un de ces souvenirs qui émeuvent un moment pour s'effacer ensuite.

M. le baron Didelot n'eût-il laissé d'autre trace de son passage que l'exemple d'un devoir religieux accompli, sa venue à Whydah avait sa place marquée dans les pages que je consacre à l'histoire de la mission.

Le second fait, loin d'avoir eu l'heureuse influence du premier, nous occasionna quelques dépenses, et devint le sujet d'un conflit sérieux avec les autorités dahoméennes, qui cherchaient un prétexte quelconque pour nous soutirer de l'argent.

Nous avions fait quelques cadeaux au roi; mais, au Dahomé, un premier cadeau en appelle un second, puis d'autres; or depuis longtemps déjà nous faisions la sourde oreille à toutes les demandes qui nous étaient adressées : avant de donner davantage, nous aurions voulu recevoir; et la libéralité de Sa Majesté noire s'était bornée à offrir à M. Borghéro un cochon rôti, une chèvre et un bœuf; on sait dans quel état et à quelle condition.

Ce que le roi ne pouvait obtenir de bonne grâce, il résolut de l'obtenir par la force; il différait cependant de jour en jour, tant il répugne à la politique du Dahomé d'agir ouvertement, lorsqu'un événement imprévu vint le servir à souhait.

Nous étions alors dans la saison des orages, et la révolution de l'année amenait la célébration des fêtes de la semaine sainte. Le mardi de cette même semaine, un orage éclata sur Whydah. Il pouvait être six heures du soir. Faible d'abord, l'orage grandit à vue d'œil et devint épouvantable. Nous avions déjà assisté à plusieurs bouleversements de l'atmosphère; mais rien n'avait encore approché de ce que nos yeux virent alors. Les nuages avaient perdu leur transparence lumineuse : sombres, opaques, pressés les uns sur les autres, le vent précipitait leur marche vers quelque rendez-vous mystérieux assigné par le maître des orages. Les éclairs, rares et blafards au début de la tempête, allaient se multipliant à l'infini, et leur clarté livide rendait plus affreuse encore la nuit épaisse qui enveloppait le ciel et la terre. La foudre grondait, tantôt en échos prolongés, tantôt avec ce bruit sec et strident qui frappe de stupeur la nature entière. Nos animaux domestiques étaient rentré tout seuls sous les hangars

qui leur servaient d'abri pendant la nuit; chaque éclair les faisait tressaillir, chaque coup de tonnerre les rendait comme fous, et leurs cris plaintifs se mêlaient au bruit de la tempête. Nos petits enfants, réunis dans leur salle de travail, demandaient à Dieu avec ferveur qu'il éloignât de nous tout danger, et nos travailleurs encore païens, pris d'une sorte de terreur superstitieuse, se tenaient blottis dans leur baraque, gardant le silence le plus absolu. Le spectacle de cette guerre que les éléments se livraient entre eux était si saisissant et si grandiose, que nous restâmes dehors à le contempler jusque vers huit heures. Mais à ce moment la tempête augmentant encore d'intensité, force nous fut de gagner nos chambres pour nous mettre à l'abri d'un cataclysme qui menaçait de devenir prochain. J'occupai alors un réduit du bâtiment nouvellement construit; mon petit Augustin habitait avec moi. Couché dans mon hamac, j'écoutais le bruit toujours croissant de la tourmente, lorsqu'un coup de tonnerre épouvantable me fit bondir sur ma couche, et, une minute après, j'entendis une voix partir du vieux fort qui criait: « Le feu à la maison! »

Je fus dehors en un clin d'œil; je renversai le petit Augustin, déjà debout, à qui je ne songeais plus, et qui essayait de me retenir en disant: « Père, n'y allez pas, vous allez mourir. »

La foudre était tombée sur la vieille forteresse; et la toiture, d'herbes desséchées, brûlait sur tous les points à la fois. Mes confrères, avertis les premiers du sinistre qui venait d'éclater au-dessus de leur tête, commençaient à enlever notre modeste mobilier pour le mettre en lieu sûr.

Heureusement le vent cessa; car, s'il eût continué à souffler, l'église et les autres bâtiments, qui tous avaient une toiture d'herbes, seraient devenus la proie des flammes; la pluie, que le dernier coup de tonnerre avait comme déchaînée par torrents, nous rassura de ce côté.

Nous n'avions donc à nous occuper que du vieux fort, et c'était bien assez; car nous étions seuls, avec quelques blancs de Whydah, pour suffire à la besogne.

Quant aux nègres, venus en masse, ils contemplaient notre maison en feu; mais pas un ne bougeait pour venir à notre secours. Je m'adressai à quelques hommes robustes qui se tenaient près de moi, les suppliant de m'aider à dresser une énorme

échelle contre les murs du fort; ils me répondirent « qu'il leur était défendu de toucher au feu du ciel; que le feu du ciel brûlait notre maison, qu'elle devait brûler tout entière ». Je savais bien qu'il y avait une prescription semblable dans leur code religieux; mais je la croyais tombée depuis longtemps en désuétude. N'ayant plus à compter sur les noirs, nous réunîmes nos forces pour appliquer l'échelle contre la muraille, et M. Borghéro y monta le premier pour déblayer la toiture, qui brûlait sur les plafonds, couverts heureusement d'une couche de terre de vingt-cinq centimètres d'épaisseur. Grâce à cette armure, le feu n'avait pas encore pénétré dans les appartements; mais il était à craindre que, des lattes vermoulues venant à fléchir, tout ne s'écroulât à la fois. Placé sur un des derniers échelons, M. Borghéro déblaya environ un mètre carré de plafond; cela fait, il monta dessus; M. Courdioux le suivit; j'arrivai après eux. La position n'était pas tenable; la terre rougie eût brûlé nos souliers en un instant, et force nous fut de descendre pour prendre d'autres chaussures. En remontant, quelques minutes après, pour continuer l'opération un moment interrompue, M. Borghéro me dit :

« Où sont donc nos travailleurs? je ne les vois nulle part, et ils devraient être déjà à l'œuvre. » Je les avais complétement oubliés, et, dans notre détresse, c'était là un précieux renfort.

Je demandai alors au petit Augustin, qui se tenait près de moi, s'il savait ce qu'étaient devenus nos hommes.

« Père, me répondit-il, ils sont cachés dans le fossé.

— Va leur dire de venir, et qu'ils se hâtent. »

Augustin partit et revint au galop, mais il revint seul.

« Eh bien! lui dis-je, et les nègres?

— Père, ils ne veulent pas venir; ils ont peur de toucher le feu du ciel.

— Ah! repris-je, ils sont comme les autres; viens avec moi, nous allons essayer de lever leurs scrupules. »

Conduit par l'enfant, j'arrivai à l'endroit le plus profond du fossé; vingt nègres y étaient blottis. L'ordre que je leur donnai d'avoir à quitter leur trou fut accueilli par des murmures trop significatifs pour que je n'en comprisse pas le sens. Je renouvelai mon ordre... : mêmes murmures, mais plus significatifs que les précédents.

« Ah ! leur criai-je alors, vous êtes les maîtres à cette heure ; mais demain je commanderai à mon tour, et je vous promets que vous ferez diète complète. »

Je venais de toucher la corde sensible ; car le nègre, malgré la crainte excessive qu'il a de ses fétiches, redoute encore plus la détresse de son estomac. J'avais placé mes hommes entre le feu et la faim, entre leurs dieux et leur ventre ; l'intérêt de ce dernier prévalut, et ils n'hésitèrent plus à sortir de leur trou.

Arrivés près de l'échelle, je donnai l'ordre à six des plus vigoureux de grimper sur les plafonds ; je fis monter en même temps un seau d'eau, pour qu'ils pussent y tremper leurs pieds lorsque la chaleur deviendrait intolérable ; et, notre ascension faite, l'échelle fut enlevée, afin de couper la retraite à ceux qui auraient voulu descendre avant l'achèvement de la besogne.

Nous travaillions avec ardeur depuis environ une demi-heure, lorsque je me souvins qu'il y avait deux barils de poudre dans la cave. J'avertis à l'instant M. Borghéro du nouveau danger qui nous menaçait, et nous descendîmes en toute hâte, afin d'aviser aux moyens de l'éviter. Le seul moyen était d'enlever la poudre ; mais l'opération présentait des difficultés sans nombre ; une baraque brûlait contre les murs de la cave, et ces murs étaient crevassés sur plusieurs points ; la porte, obstruée de matières en flamme, commençait elle-même à prendre feu. Comment se risquer dans ce milieu ? et cependant les moments étaient précieux, car d'une minute à l'autre cette partie du fort pouvait sauter.

Je me décidai à courir les chances de cette terrible entreprise. Je fis jeter une grande quantité d'eau sur les matières enflammées qui brûlaient devant la porte, et quand la flamme fut étouffée et qu'il ne resta plus que les charbons, j'entrai dans la cave suivi de deux nègres.

Les nègres prirent les barils dans leurs mains, et, croyant porter de l'eau-de-vie ou du genièvre, car je m'étais bien gardé de leur révéler le secret de mon opération, ils me demandaient s'il y en avait une goutte pour eux. Pour ne pas entrer en contestation là-dessus, car les secondes me paraissaient des heures, tant j'avais hâte de quitter ce réduit, je leur en promis un verre

à chacun. Forts de cette promesse, ils franchirent d'un bond les matières enflammées, et se trouvèrent ainsi sains et saufs dans la cour. Alors seulement je respirai à l'aise.

Quand je leur eus dit quel terrible engin de destruction ils avaient tenu un instant entre leurs mains, ils furent pris d'une terreur telle, qu'ils oublièrent de réclamer le verre d'eau-de-vie que je leur avais promis.

La poudre enlevée et mise en lieu sûr, j'allai reprendre ma place sur les plafonds, pour aider à mes confrères à jeter en bas ce qui restait encore des débris de la toiture. A trois heures du matin la besogne était achevée, sans qu'aucun accident nouveau fût venu arrêter la continuation de notre travail.

La perte occasionnée par l'incendie aurait compté pour peu, si une pluie torrentielle qui tomba deux jours après n'eût fait effondrer les plafonds sous le poids de la terre qui les couvrait.

Mais les tribulations de la veille n'étaient rien en comparaison de celles qui nous attendaient le lendemain; nous avions lutté avec les éléments, nous eûmes à lutter avec les hommes; et quels hommes! Des hommes sans foi, qui s'étaient frotté les mains de satisfaction devant notre désastre, et qui voulaient essayer d'en recueillir les fruits.

Vers huit heures, alors que nous étions encore accablés par la fatigue de la nuit, six hauts dignitaires du gouvernement se présentèrent à la mission. Ils exposèrent d'abord d'une façon vague le but de leur visite; comme le discours menaçait de se prolonger indéfiniment, nous priâmes l'orateur d'arriver au fait le plus tôt possible. Sa conclusion fut claire et précise. Les féticheurs et le roi nous condamnaient à une forte amende.

Ce fut notre tour de parler :

« En vertu de quel droit nous demandez-vous de l'argent?

— En vertu d'une coutume du pays, répondirent les chefs ; le feu du ciel a brûlé votre maison ; il ne tombe que sur les méchants, vous devez apaiser les fétiches. »

Pour le coup, c'était trop fort. J'avoue que nous eûmes à ce moment une grande envie de les mettre dehors; mais nous ne donnâmes pas suite à cette idée, car pour six hommes mis à la porte, il en serait venu douze aussi bavards, aussi mal dégrossis que les premiers.

Si les chefs nous avaient demandé un cadeau pour le roi, nous

aurions cédé à leurs prétentions, afin de ne pas rompre avec le gouvernement dahoméen; mais ils demandaient une offrande pour les fétiches, notre conscience nous faisait un devoir de refuser énergiquement.

Devant notre refus formel, l'ambassade se retira mécontente, proférant mille menaces. Son échec ne l'empêcha pas de revenir vers dix heures pour tenter une seconde épreuve, qui ne lui réussit pas mieux que la première.

A midi, le domestique du Jévoghan vint dire à M. Borghéro que son maître désirait le voir. Quoiqu'il soupçonnât un piége, M. Borghéro n'hésita pas à se rendre à la case du gouverneur. A son arrivée, on le somma d'accepter les propositions que nous avions rejetées le matin ; sur son refus d'y accéder, il fut mis en prison.

Les nègres avaient compté que la vue du taudis sale et malsain dans lequel ils avaient renfermé le supérieur de la mission abattrait bien vite sa constance ; et le Jévoghan attendait de minute en minute le bon effet de ses rigueurs ; mais voyant que M. Borghéro demeurait toujours aussi ferme, il désespéra de le réduire, et, pour ne pas tout perdre, il prit le parti le plus sage, celui de faire des concessions.

Les fétiches furent sacrifiés, la cupidité du roi satisfaite en partie, et notre supérieur sortit sain et sauf des mains de son terrible geôlier. Ainsi se termina cette affaire, qui tomba bientôt dans le plus complet oubli, après avoir passionné un instant toute la population de Whydah.

Depuis mon départ du Dahomé, l'œuvre apostolique à laquelle j'ai donné les meilleures forces de ma jeunesse a pris une extension plus considérable ; et le démon perd tous les jours de son empire sur des populations qui ne connaissaient que lui pour maître, et qu'il comptait tenir à jamais sous sa domination.

APPENDICE

CONTENANT

DES NOTES SUR LE DAHOMÉ ET L'ANCIEN ROYAUME DE WHYDAH

D'APRÈS DES VOYAGEURS DU XVII[e] ET DU XVIII[e] SIÈCLE

APPENDICE

I

EXTRAIT D'UNE LETTRE

ADRESSÉE A M. TINKER, GOUVERNEUR DU FORT ANGLAIS DE WHYDAH
PAR M. BULLFINCH LAMB, PRISONNIER DU ROI DE DAHOMAY

A Abomay, dans le palais du grand Truro Audati,
roi de Dahomay, 27 novembre 1724.

« Monsieur,

« Il y a cinq jours que le roi me remit votre lettre du 1er de ce mois. Ce prince m'ordonne de vous répondre en sa présence. Je le fais pour exécuter ses volontés. En recevant votre lettre de sa main, j'eus avec lui une conférence dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il voudrait me permettre de partir, il me répondit qu'il ne voyait aucune raison de me vendre, parce que je ne suis pas nègre. J'insistai. Il tourna ma demande en plaisanterie, et me dit que ma rançon ne pouvait monter à moins de sept cents esclaves, qui, à quatorze livres sterling par tête, feraient près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçait le sang dans les veines; et, me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenait pour le roi de mon pays. J'ajoutai que vous et la Compagnie me croiriez fou si je vous faisais cette proposition. Il se mit à rire, et me défendit de vous en parler dans ma lettre, parce qu'il voulait charger le principal officier de son commerce de traiter cette affaire avec vous, et que si vous n'aviez rien à Juida (Whydah) d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la Compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'était aisé de prévoir que je mourrais dans son pays, et que je le priais seulement de faire

venir pour moi, par quelqu'un de ses gens, des habits et quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, Monsieur, qu'un seul moyen de me racheter : ce serait de faire offre au roi d'une couronne et d'un sceptre. Je ne connais pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui ; car il est fourni d'une grande quantité de vaisselle, d'or en œuvre et d'autres richesses. Il a des robes de toutes les sortes, des chapeaux, des bonnets, etc. Il ne manque d'aucune espèce de marchandises. Il donne les bujis (1) comme du sable, et les liqueurs fortes, comme de l'eau. Sa vanité et sa fierté sont excessives. Il est d'ailleurs le plus riche et le plus belliqueux de tous les rois de cette grande région ; et l'on doit s'attendre qu'avec le temps il subjuguera tous les pays dont le sien est environné. Il a déjà pavé deux de ses principaux palais des crânes de ses ennemis tués à la guerre. Ces palais, cependant, sont aussi grands que le parc Saint-James à Londres, c'est-à-dire qu'ils ont un mille et demi de tour...

« Quoique je ne rende aucun service au roi, il m'a donné une maison avec une douzaine de domestiques, et des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimais l'eau-de-vie, je me tuerais en peu de temps, car on m'en fournit en abondance. Le sucre, la farine et les autres commodités ne me sont pas plus épargnés. Si le roi fait tuer un bœuf, ce qui lui arrive souvent, je suis sûr d'en recevoir un quartier. Quelquefois il m'envoie un porc vivant, un mouton, une chèvre ; et ma moindre crainte est celle de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public, il nous fait appeler, le Portugais (2) et moi, pour le suivre. Nous sommes assis près de lui pendant tout le jour, à l'ardeur du soleil ; avec la permission néanmoins de faire tenir par nos esclaves des parasols qui nous couvrent la tête. Mais il nous paye assez bien pour cette fatigue... Sa Majesté m'a fait donner un cheval, et m'a déclaré que, lorsqu'elle sortirait de son palais, je serais toujours à sa suite. Il sort assez souvent dans un beau branle (3), garni de piliers dorés et de rideaux. Il m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres palais, qui sont à quelques milles de sa résidence ordinaire. On m'assure qu'il en a onze.

« Comme il est fatigant de monter à cheval sans selle, je vous

(1) Ou cauris.

(2) Un mulâtre portugais que le roi avait acheté, mais qu'il traitait fort bien.

(3) Hamac.

prie de m'en envoyer une, avec un fouet et des éperons. Le roi m'a donné ordre de vous demander aussi pour lui le meilleur harnais que vous ayez à Juida. Vous serez payé libéralement. Il voudrait en même temps que vous lui envoyassiez un chien anglais et une paire de boucles à souliers.

« Sa Majesté m'a pris tout le papier que j'avais encore, dans le dessein de faire un cerf-volant. Je lui ai représenté que c'est un amusement puéril; mais il ne le désire pas moins, afin, dit-il, que nous puissions nous amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire, avec un peu de fil retors pour cet usage. Joignez-y un peloton de mèches, parce que Sa Majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, et que j'appréhende de perdre quelque jour la vue en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pièces de canon, dont quelques-unes pèsent plus de mille livres. Le roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché. Il fait travailler actuellement à construire des affûts. Sa passion est pour les amusements et les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui pût lui plaire à ce titre, vous me feriez plaisir de me l'envoyer. Des estampes et des peintures lui plairaient beaucoup. Il aime à jeter les yeux dans les livres. Ordinairement il porte dans sa poche un livre latin de prières qu'il a pris au mulâtre portugais, et lorsqu'il est résolu à refuser quelque grâce qu'on lui demande, il parcourt attentivement ce livre comme s'il y entendait quelque chose. Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caractères au hasard sur le papier...

« La situation du pays le rend fort sain; il est élevé, et, par conséquent, rafraîchi par des vents agréables. La vue en est charmante. On n'y est point incommodé de mosquites (1). »

II

LA COTE DE JUIDA

(Voir page 51.)

D'après William Smith (2), la Guinée entière n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile que la côte de Juida (Whydah). On

(1) *Mosquitos*, moustiques.

(2) *Relation de voyage en Guinée* (1726-1727), imprimée à Londres en 1745.

y trouva continuellement les vagues si hautes et si impétueuses, que les chaloupes de l'Europe ne peuvent s'approcher du rivage; on est obligé de jeter l'ancre fort loin et d'y attendre les canots, qui viennent prendre les passagers et les marchandises. Ordinairement les rameurs nègres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du vaisseau de Smith, les facteurs de sa nation envoyèrent à bord un grand canot pour amener au rivage ceux qui devaient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive, et des flots d'écume qui paraissaient capables d'abîmer le plus grand vaisseau. Il admira l'adresse des nègres à les traverser, mais surtout à profiter du mouvement d'une vague pour faire avancer à l'aide de rames leur canot fort loin sur le rivage : après quoi, sautant à terre, ils le transportèrent encore plus loin, pour le garantir du retour des flots. Si l'on avait le malheur d'être renversé, il serait fort difficile ici de se sauver à la nage, quand on n'aurait que la violence de la mer à combattre; mais en y joignant le danger des requins, qui suivent toujours les canots en grand nombre pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presque impossible d'échapper.

III

NOTE SUR SAVI

(Voir page 62.)

Savi, qui fut la capitale de l'ancien royaume de Whydah, n'avait pas, d'après Smith, moins de cinq milles dans sa circonférence. Les maisons étaient bâties avec assez de propreté, quoiqu'elles ne fussent couvertes que de chaume. Le pays n'a pas de pierres : on n'y trouve pas même un caillou de la grosseur d'une noix. Cependant les comptoirs y étaient bâtis à la manière de l'Europe. Ils étaient solides, spacieux, bien ouverts, et composés de plusieurs appartements fort commodes. La ville était si peuplée, qu'il était difficile à toute heure de marcher dans les rues, quoiqu'elles eussent beaucoup de largeur. Il s'y tenait tous les jours des marchés bien fournis de commodités d'Europe et d'Afrique, et d'une grande variété de provisions. Près des comptoirs de l'Europe, on voyait une grande place plantée de beaux arbres, à l'ombre desquels les marchands et les capitaines

traitaient de leurs affaires, comme dans une espèce de bourse. Mais tous ces lieux avaient été réduits en cendres peu de jours avant l'arrivée de Smith, par les troupes du Dahomé, qui s'étaient emparées de la ville (1727).

IV

VISITE DE SNELGRAVE

AU CAMP DU ROI DE DAHOMAY (1)

Lorsque Snelgrave et ses compagnons furent à un quart de mille du camp royal, un messager envoyé par Truro Audati leur transmit les compliments de Sa Majesté, et leur conseilla de se vêtir proprement. Ensuite, les ayant conduits fort près du camp, il les remit entre les mains d'un officier de distinction, qui portait le titre de grand capitaine. La manière dont cet officier les aborda leur parut fort extraordinaire. Il était environné de cinq cents soldats, chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes et de bannières, qui se mirent à faire des grimaces et des contorsions si ridicules, qu'il n'était pas aisé de pénétrer leurs intentions. Elles devinrent encore plus obscures lorsque le grand capitaine s'approcha d'eux, avec quelques autres officiers, l'épée à la main, et la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts et des mouvements sans aucune mesure. A la fin, prenant un air plus composé, il leur tendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du roi, et but à leur santé du vin de palmier, qui est fort commun dans le pays. Snelgrave et ses compagnons lui répondirent en buvant de la bière et du vin qu'ils avaient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en marche sous la garde de cinq cents Dahomays, au bruit continuel de leurs instruments. L'armée campait dans des tentes, composées de petites branches d'arbres et couvertes de paille, de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix à douze soldats. Les blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres où l'on avait placé des chaises, du butin de Juida, pour les y faire asseoir à l'ombre. Bientôt ils virent autour d'eux des milliers de nègres, dont la plupart n'avaient jamais vu de blancs, et

(1) *Nouvelle Relation de quelques parties de la Guinée*, etc. (1727). Londres, 1734.

que la curiosité amenait pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considérer divers tours de souplesse dont les nègres tâchaient de les amuser, ils furent menés dans une chaumière qu'on avait préparée pour eux. La porte en était fort basse; mais ils trouvèrent le dedans assez haut pour y suspendre leurs hamacs. Aussitôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand capitaine, qui n'avait pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, et se rendit auprès du roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder. Mais ils dînèrent tranquillement, parce que le roi avait défendu sous peine de mort que personne s'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie. Cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches, que, malgré les soins continuels de leurs esclaves, ils ne pouvaient avaler un morceau qui ne fût chargé de cette vermine.

A trois heures après midi, le grand capitaine les fit avertir de se rendre à la porte royale. Ils virent en chemin deux grands échafauds, sur lesquels on avait rassemblé en pile un grand nombre de têtes de morts. L'interprète leur apprit que les Dahomays avaient sacrifié, dans ce lieu, à leurs divinités, quatre mille prisonniers de Juida, et que cette exécution s'était faite il y avait environ trois semaines.

La porte royale donnait entrée dans un grand enclos de palissades, où l'on voyait plusieurs maisons dont les murs étaient de terre. On les y fit asseoir sur des sellettes. Un officier leur présenta une vache, un mouton, quelques chèvres et d'autres provisions. Il ajouta, pour compliment, qu'au milieu du tumulte des armes Sa Majesté ne pouvait satisfaire l'inclination qu'elle avait à les mieux traiter. Ils ne virent pas le roi; mais, sortant de la cour après y avoir promené quelque temps leurs yeux, ils furent surpris d'apercevoir à la porte une file de quarante nègres, grands et robustes, le fusil sur l'épaule et le sabre à la main, chacun orné d'un grand collier de dents d'hommes, qui leur pendait sur l'estomac et autour des épaules. L'interprète leur apprit que c'étaient les héros de la nation, auxquels il était permis de porter les dents des ennemis qu'ils avaient tués.

Quelques-uns en avaient plus que les autres, ce qui faisait une

différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La loi du pays défendait sous peine de mort de se parer d'un si glorieux ornement sans avoir prouvé, devant quelques officiers chargés de cet office, que chaque dent venait d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'interprète de lui faire un compliment de sa part, et de leur dire qu'il les regardait comme une compagnie de fort braves gens. Ils répondirent qu'ils estimaient beaucoup les blancs.

Le lendemain, ils reçurent l'ordre de se préparer pour l'audience du roi. Ils furent conduits dans la même cour qu'ils avaient vue le jour précédent. Sa Majesté y était assise, contre l'usage du pays, sur une chaise dorée qui s'était trouvée entre les dépouilles du palais de Juida; trois femmes soutenaient de grands parasols au-dessus de sa tête pour le garantir de l'ardeur du soleil, et quatre autres femmes étaient debout derrière lui, le fusil sur l'épaule. Elles avaient de précieuses parures : aux bras, des cercles d'or, des joyaux sans nombre autour du cou, des cristaux de diverses couleurs dans leur chevelure.

Le roi était vêtu d'une robe à fleurs d'or qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied; il avait sur la tête un chapeau européen brodé en or, et aux pieds des sandales. On avertit les blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, Sa Majesté leur fit dire par l'interprète qu'elle se réjouissait de leur arrivée. Ils lui firent une profonde révérence. Le roi but à leur santé, et, leur ayant fait porter des liqueurs, il leur donna la permission de boire à la sienne.

On amena le même jour au camp plus de huit cents captifs d'une région nommée Toffo, à six journées de distance. Tandis que le roi de Dahomay faisait la conquête de Juida, ces peuples avaient attaqué l'escorte de ses femmes et avaient tué celles-ci. Le roi choisit un grand nombre d'entre eux pour les sacrifier à ses fétiches; le reste fut destiné à l'esclavage. Les soldats qui avaient fait cette prise apportèrent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes enfilées dans des cordes; chacun en avait sa charge, et les officiers qui les reçurent leur payèrent la valeur de cinq schellings par chaque tête. Enfin d'autres nègres emportaient tous ces horribles monuments de la victoire, pour en faire un amas près du camp. L'interprète dit à Snelgrave que le dessein du roi était d'en composer un trophée de longue mémoire.

Pendant que ce prince parut dans la cour, tous les grands de la

nation se tinrent prosternés sans pouvoir approcher de sa chaise plus près que de vingt pas. Ceux qui avaient quelque chose à lui communiquer commençaient par baiser la terre, et parlaient ensuite à l'oreille d'une vieille femme, qui allait expliquer leurs désirs au roi, et qui leur rapportait sa réponse. Il fit présent à plusieurs de ses officiers et de ses courtisans d'environ deux cents esclaves. Cette libéralité royale fut proclamée à haute voix dans la cour, et suivie des applaudissements de la populace, qui attendait, autour des palissades, l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux nègres, qui portaient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains. L'auteur jugea qu'il ne contenait pas moins de dix gallons. Après l'avoir placé à terre, les deux nègres se mirent à genoux, et, mangeant le grain à poignées, ils avalèrent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'interprète que cette cérémonie ne se faisait que pour amuser le roi, et que les acteurs ne vivaient pas longtemps, mais qu'ils ne manquaient jamais de successeurs. Il y eut quantité d'autres spectacles, qui durèrent pendant trois heures. Enfin Snelgrave, fatigué d'avoir essuyé si longtemps l'ardeur du soleil, demanda la permission de se retirer.

Snelgrave assista à l'exécution des gens de Toffo; elle eut lieu sur quatre petits échafauds, élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre. La première victime fut un beau nègre de cinquante ou soixante ans, qui parut les mains liées derrière le dos. Il se présenta d'un air ferme, et sans aucune marque de douleur ou de crainte. Un prêtre dahomay le retint quelques moments debout, près de l'échafaud, et prononça sur lui quelques paroles mystérieuses. Ensuite il fit un signe à l'exécuteur, qui était derrière la victime, et qui, d'un seul coup de sabre, sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jetée sur l'échafaud; mais le corps, après avoir été quelque temps à terre, pour laisser au sang le temps de couler, fut emporté par des esclaves et jeté dans un lieu voisin du camp. L'interprète dit à Snelgrave que la tête de la victime était pour le roi, le sang pour les fétiches, et le corps pour le peuple.

Le sacrifice fut continué avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que les hommes se présentaient courageusement à la mort; mais les cris des femmes et des enfants s'élevaient jusqu'au ciel. Un chef dahomay lui dit qu'après une conquête le roi ne pouvait se dispenser d'offrir à leur dieu un certain nombre de captifs, qu'il était obligé de choisir lui-même; qu'ils se croi-

raient menacés de quelque malheur s'ils négligeaient une pratique si respectée, et qu'ils n'attribuaient leurs dernières victoires qu'à l'exactitude à l'observer; que la raison qui faisait choisir particulièrement les vieillards pour victimes était purement politique; que l'âge et l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse et de lumières qu'aux jeunes gens, on craignait que s'ils étaient conservés, ils ne formassent des complots contre leurs vainqueurs, et qu'ayant été les chefs de leur nation, ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'esclavage. Il ajouta qu'à cet âge, d'ailleurs, les Européens ne seraient pas fort empressés à les acheter; et qu'à l'égard des jeunes gens qui se trouvaient au nombre des victimes, c'était pour servir dans l'autre monde les femmes du roi que les gens de Toffo avaient massacrées. Snelgrave, concluant de cette dernière explication que les Dahomays avaient quelque idée d'un état futur, demanda à ce chef quelle opinion il se formait de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces barbares reconnaissent un dieu invisible qui les protége, et qui est subordonné à quelque autre dieu plus puissant. « Ce grand dieu, lui dit le chef, est peut-être celui qui a communiqué aux blancs tant d'avantages extraordinaires; mais puisqu'il ne lui a pas plu de se faire connaître à nous, nous nous contentons, ajouta-t-il, de celui que nous adorons. »

V

ASPECT DU PAYS DE WHYDAH.

(Voir pages 62-64, 142.)

Tous les Européens qui ont fait le voyage de Whydah conviennent que c'est une des plus délicieuses contrées de l'univers (1). Les arbres y sont d'une grandeur et d'une beauté admirables, sans être offusqués, comme dans les autres parties de la Guinée, par des buissons et de mauvaises plantes. La verdure des campagnes, qui ne sont divisées que par des bosquets ou par des sentiers fort agréables, et la multitude des villages forment la plus charmante perspective qu'on puisse s'imaginer (2). Il n'y a ni montagnes ni collines qui arrêtent

(1) *Histoire générale des voyages*, dirigée par l'abbé Prevost, t. IV. Paris, 1747.

(2) *Voyage en Guinée et aux îles voisines* (1724-1726), par le chevalier des Marchais, t. II, p. 14. Amsterdam, 1731.

la vue. Tout le pays s'élève doucement jusqu'à trente ou quarante milles de la côte, comme un large et magnifique amphithéâtre, où de chaque point les yeux se promènent jusqu'à la mer. Plus on on avance, plus on le trouve peuplé.

Phillips (1) déclare avec admiration que le royaume de Whidah est le plus délicieux pays qu'il ait vu dans toute la Guinée. Il n'est composé que de belles campagnes, d'une pente insensible, qui sont ornées d'orangers, de limoniers, arrosées de plusieurs rivières et de quantité de ruisseaux, où le poisson est en abondance. C'est, dit des Marchais, un mélange de petits bois et de grands arbres. Ce sont des groupes de bananiers, de figuiers, d'orangers, au travers desquels on découvre les toits d'un nombre infini de villages, dont les maisons couvertes de paille et couronnées de cannes forment un paysage admirable.

Ce pays, dit Bosman (2), est sans cesse orné d'une belle verdure, autant par ses plantes et ses grains que par ses arbres. On y voit croître en abondance trois sortes de blés, des pois, des fèves, des patates et toute espèce de fruits. Le terroir est si fertile, qu'il produit deux ou trois fois l'année. Les pois succèdent au riz; le millet vient après les pois; le blé de Turquie, après le millet; les patates et les ignames, après le blé de Turquie. Les bords des fossés, des haies et des enclos sont plantés de melons et des légumes.

Mais les années qui suivirent modifièrent l'état du pays.

Smith (3) attribue des qualités fort malignes à l'air de Whydah, surtout depuis que le pays, ayant été dépeuplé par les ravages du roi de Dahomay, et les terres étant demeurées sans culture, il en est sorti quantité d'herbes empoisonnées.

VI

DÉTAILS DIVERS

SUR LES MŒURS ET COUTUMES DES NATURELS DE WHYDAH

Ignorance. — Facilité de calculer. — Les habitants du royaume de Whydah n'ont aucune distinction de temps, c'est-à-dire aucune

(1) *Journal de voyage du capitaine Thomas Phillips* (1693-1694), collection de Churchill, p. 214.
(2) *Description de la Guinée,* p. 339.
(3) *Op. cit.*

division d'heures, de jours, de semaines, de mois, d'années. Ils comptent seulement le temps de leurs semences par les lunes. Les plus raisonnables ignorent jusqu'à leur âge (1). Si vous leur demandez quel est celui d'un de leurs enfants, ils répondent qu'il est venu au monde lorsque tel directeur (de comptoir) est arrivé de France, ou lorsqu'il est parti. Voulez-vous savoir dans quel temps de l'année? C'est dans la saison des semences ou dans celle de la moisson (2). En revanche, sans plume et sans encre, ils calculent les plus grosses sommes avec autant d'exactitude que les Européens (3).

Vol et effronterie (4). — A l'arrivée de Bosman dans le comptoir de Whydah, le roi lui déclara que ses sujets ne ressemblaient point à ceux d'Ardra et des autres pays voisins, qui étaient capables, au moindre mécontentement, d'empoisonner les Européens. « C'est, lui dit le prince, ce que vous ne devez jamais craindre ici. Mais je vous avertis de prendre garde à vos marchandises; car mon peuple est fort exercé au vol, et ne vous laissera que ce qu'il ne pourra prendre. » Bosman, charmé de cette franchise, résolut d'être si attentif qu'on ne pût le tromper aisément. Mais il éprouva bientôt que l'adresse des habitants surpassait sa prudence. Il ajoute qu'à l'exception de deux ou trois des principaux seigneurs du pays, toute la nation de Whydah n'est qu'une troupe de voleurs, d'une expérience si consommée dans leur profession, que, de l'aveu des Français, ils entendent mieux cet art que les plus habiles filous de Paris. A son départ, il avait fait ses paquets avec beaucoup de soin, et les avait enfermés jusqu'au jour suivant dans le magasin du comptoir; et, s'étant pourvu aussi de quantité de poulets pour le voyage, il les tenait au même lieu dans des cages. Mais le lendemain il ne retrouva ni ses poulets ni ses marchandises, quoique le magasin fût un édifice solide et bien fermé. Les Anglais ayant une grosse quantité de bujis à faire transporter du rivage à la ville, s'étaient avisés, pour les garantir du vol, de coudre leurs barils dans des sacs; mais cette précaution fut inutile : les nègres ouvrirent les sacs et enfoncèrent les barils avec des ciseaux de fer. S'ils sont pris sur le fait, ils demandent avec une effronterie surprenante si on les

(1) Des Marchais, t. II, p. 161.
(2) Voir page 169.
(3) Bosman, p. 352. — Voir notre page 190.
(4) Voir page 81.

croit capables de travailler pour un si petit salaire, sans l'espérance qu'ils ont de piller. Il sert peu de porter ses plaintes au roi : on n'obtient ni justice ni restitution. Si ce prince ordonne qu'on fasse quelque recherche, personne n'ose l'entreprendre, parce qu'on a toujours à redouter quelque seigneur qui participe au vol et qui protège les voleurs (1).

Pain de Whydah. — Snelgrave dit (2) que le pain des nègres de Whydah est de blé d'Inde. Ils ont l'art de le moudre entre deux pierres, qu'ils appellent *pierres de kanki*, à peu près comme les peintres broient leurs couleurs. De la farine pétrie avec un peu d'eau ils composent des pièces de pâte qu'ils font bouillir dans un pot de terre, ou cuire au feu sur un fer ou une pierre. Cette espèce de pain, qu'ils appellent *kanki*, se mange avec un peu d'huile de palmier (3).

Monnaie courante. — La monnaie courante est de la poudre d'or ou des bujis, ou kowris (cauris) (4); ce sont de petites coquilles d'un blanc de lait; les plus petites ne sont pas plus grosses qu'un pois commun, les plus grandes ont la grosseur d'une noix. Dans le pays de Whydah elles servent aussi de parures. Les nègres percent ces coquilles, et les enfilent, au nombre de quarante, dans un cordon, Phillips dit dans un jonc; ils ont tant d'estime pour ces coquilles, que dans le commerce ils les préfèrent à l'or. Deux cents de ces cordons forment le prix d'un esclave (5).

Funérailles royales (6). — Suivant des Marchais (7), aussitôt que le nouveau roi s'est mis en possession du palais, il donne des ordres pour les funérailles de son père. Cette cérémonie est annoncée par trois décharges de cinq pièces de canon, l'une à la pointe du jour, l'autre à midi, et la troisième au coucher du soleil. La dernière est suivie d'une infinité de cris lugubres, surtout dans le palais et parmi les femmes. Le grand sacrificateur, qui a la direction de cette pompe

(1) Bosman, p. 343 et suiv.
(2) *Op. cit*, p. 3 et s.
(3) Voir page 145.
(4) Voir p. 67.
(5) Barbot, *Description de la Guinée*, p. 326, 339. Phillips, p. 228.
(6) Voir page 117.
(7) T. II, p. 74.

funèbre, fait creuser une fosse de quinze pieds carrés et de cinq pieds de profondeur. Au centre, on fait en forme de caveau une ouverture de huit pieds carrés, au milieu de laquelle on place le corps du roi avec beaucoup de cérémonie. Alors le grand sacrificateur choisit huit des principales femmes, qui sont vêtues de riches habits, et chargées de toutes sortes de provisions pour accompagner le mort dans l'autre monde. On les conduit à la fosse, où elles sont enterrées vives, c'est-à-dire étouffées presque aussitôt par la quantité de terre qu'on jette dans le caveau.

Après les femmes, on amène les hommes qui sont destinés au même sort, et doivent être décapités. Le nombre n'en est pas fixé : il dépend de la volonté du nouveau roi et du grand sacrificateur.

Serpents sacrés (1). — Le capitaine William Snelgrave (2) a remarqué la conduite différente des gens du Dahomé et de ceux de Whydah à l'égard des serpents. Voici ce qu'il raconte :

« L'armée de Truro Audati, ayant envahi les États du roi de Whydah, fut arrêtée par une rivière qui coule au nord de Savi. Le roi de Dahomay assit son camp sur le bord de cette rivière, dont cinq cents hommes auraient pu lui interdire le passage. Mais au lieu de veiller à leur sûreté, les peuples efféminés de Savi se contentèrent d'envoyer soir et matin leurs prêtres à cette même rivière pour y offrir des sacrifices à leur principale divinité, qui était un grand serpent. Leurs espérances furent trompées ; leurs divinités mêmes ne furent pas plus ménagées qu'eux. Les conquérants, qui trouvèrent les maisons de ce pays pleines de serpents sacrés, soulevaient ces animaux par le milieu du corps, en leur disant : « Si vous êtes des dieux, parlez et « tâchez de vous défendre ; » puis ils les éventraient, et les faisaient griller sur le charbon pour les manger. »

Des Marchais (3) raconte que le grand sacrificateur de Whidah exige souvent que l'on offre au serpent sacré une grande quantité de marchandises précieuses : des barils de bujis, de la poudre, de l'eau-de-vie, des hécatombes de bœufs, de moutons, de chèvres ; il demande même le sacrifice de quelques hommes ou de quelques femmes.

(1) Voir page 103.
(2) *Op. cit.*
(3) T. II, p. 144.

Fâcheuse familiarité des serpents sacrés (1). — Bosman raconte comment il se trouva dans un cas plus embarrassant que le nôtre (2). Un serpent se plaça un jour au-dessus de la table où il avait coutume de prendre ses repas, et, quoiqu'il fût à la portée de la main, il ne se trouva personne qui eût la hardiesse d'y toucher. Plusieurs jours après, Bosman eut à dîner chez lui quelques seigneurs du pays. On parla du serpent. Il leva les yeux sur celui qui était au-dessus de sa tête, et, le faisant remarquer à ses hôtes, il leur dit que ce pauvre fétiche, n'ayant pas mangé depuis douze à quinze jours, était menacé de mourir de faim s'il ne changeait de quartier. Ils répondirent qu'ils le croyaient plus sensé, et qu'il ne fallait pas douter qu'en secret il ne trouvât le moyen de s'approcher des plats. La raillerie ne fut pas poussée plus loin. Mais le jour suivant Bosman se plaignit au roi, devant les mêmes seigneurs, qu'un de ses fétiches eût pris la hardiesse de manger depuis quinze jours à sa table sans être invité. Il ajouta que si cet effronté parasite ne payait pas quelque chose pour sa pension et son logement, les Hollandais seraient forcés de le congédier. Le roi, qui aimait cette espèce de badinage, le pria de laisser le fétiche tranquille, et promit de contribuer à sa subsistance. Dès le soir il envoya à Bosman un bœuf gras.

(1) Voir page 105.
(2) *Description de la Guinée*, p. 381.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

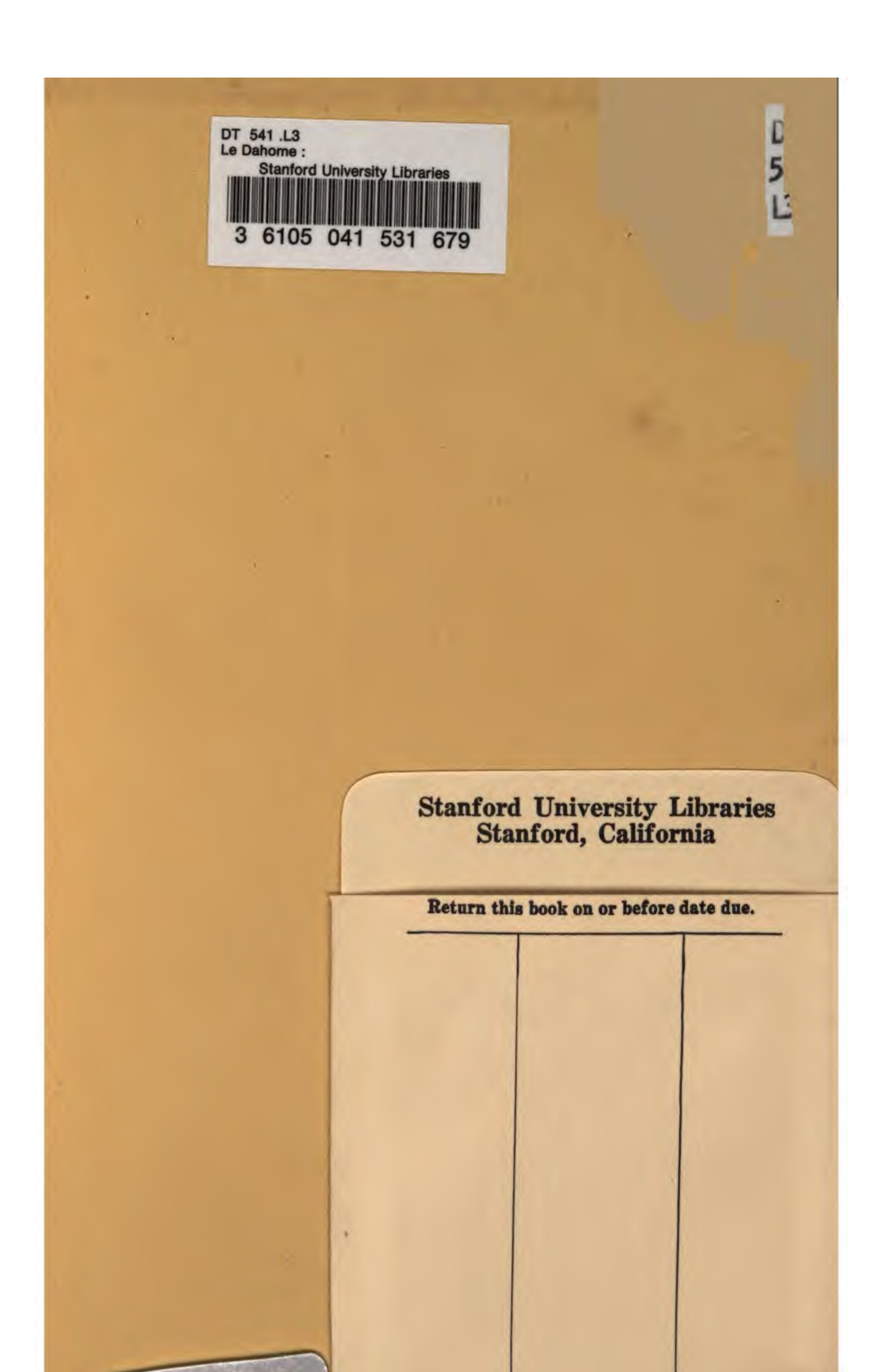
CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII


DT 541 .L3
Le Dahome :
Stanford University Libraries
3 6105 041 531 679
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

